This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX LIBRIS
BIBLIOTHECÆ SEMINARII
NEMAUSENSIS.

SKIPWORTH BEQUEST

V. PER

~~Skipworth C. 72~~

[illegible]

LE POUR ET CONTRE,

OUVRAGE PERIODIQUE

D'UN GOUT NOUVEAU;

Dans lequel on s'explique librement ſur tout ce qui peut intéreſſer la curioſité du Public, en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, d'Auteurs, &c. ſans prendre aucun parti, & ſans offenſer perſonne.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.

TOME VII.

. . . . . Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo. *Horat.*

A PARIS,
Chez DIDOT, Quai des Auguſtins, près du Pont ſaint Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCI.

DE tant d'entrepriſes littéraires qui ont été formées dans notre ſiecle, il n'y en a point qui ſe ſoient ſoutenues ſi conſtamment que les Journaux. Sans parler aujourd'hui des Pays Etrangers, nous en avons quatre en France qui pourroient être regardez comme autant d'Ouvrages d'importance par la multitude de leurs Volumes, quand ils n'auroient pas chacun dans leur eſpece le mérite qui leur eſt propre & qui les fait rechercher du Public. Remarques ſur nos Journaux.

Le Journal (a) des Sçavans, pere & Journal des Sçavans.

(a) Ceux qui voudront s'inſtruire de l'origine & des progrès de ce Journal, & de quelques autres Ouvrages du même genre, peu-

modéle de tous les autres, eſt à mon gré le plus digne de ſon nom, & le plus conforme au but qu'on ſe propoſe dans les Ouvrages de cette nature. De quoi eſt-il queſtion ? De rendre compte au Public des Livres nouvellement imprimez, & d'en faire connoître la valeur par de juſtes éloges (*a*) ou par une critique honnête & judicieuſe. Perſonne n'attend d'un Journaliſte, des jeux d'eſprit, des ſaillies d'imagination, des réflexions recherchées, des Diſſertations épiſodiques, &c. en un mot des beautez priſes hors du ſujet. S'il s'en préſente un trop grand nombre à ſa plume, qu'il les écrive à part & qu'il les publie ſous un autre titre. Les Auteurs du Journal des Sçavans ont toujours évité cet écueïl, & quoi-

vent ſe procurer l'Hiſtoire critique des Journaux par feu M. Camuſat (à Amſterdam chez Bernard) Ouvrage aſſez utile & agréable pour faire ſouhaiter qu'il ne demeure pas ſans continuation.

(*a*) Il s'eſt trouvé des Journaliſtes qui ont promis au Public de ne prendre aucun parti ſur le mérite des Ouvrages, & d'en faire ſeulement l'extrait, en laiſſant le jugement aux Lecteurs. Je n'en connois aucun qui ait tenu parole, & je crois en effet cette indifférence ſi impoſſible, que c'eſt une des raiſons qui me font mettre la Critique au rang des principaux devoirs d'un Journaliſte.

qu'on reconnoiſſe fort bien à certaines inégalitez, que l'Ouvrage a paſſé depuis ſa naiſſance par quantité de mains différentes, on y remarque par tout de l'attachement aux mêmes regles. Simples dans leur ſtile, & ne s'écartant jamais de leur but, ils penſent moins à ſe faire valoir qu'à remplir les obligations qu'ils ſe ſont impoſées, & s'il y avoit aujourd'hui quelque choſe à leur reprocher, ce ſeroit peut-être l'excès même de cette ſimplicité, qui fait paroître quelques uns de leurs Articles trop ſecs, & leur ſtile un peu négligé.

Journal de Trévoux.

On ne fera point ce dernier reproche au Journal de Trévoux. L'eſprit & l'imagination y brillent à l'envi. Les fleurs y ſont prodiguées. On prendroit chaque Article pour une Piéce d'éloquence, & j'en nommerois plus d'un qui mérite le nom de chef-d'œuvre de Rhétorique. Tant d'art & d'ornemens ne peut manquer d'en faire un Livre agréable, mais je ſuis trompé s'il n'y perd quelque choſe en qualité de Journal. L'exactitude, la juſteſſe & l'impartialité s'accordent difficilement avec les figures & les tropes. Auſſi s'apperçoit-on que ſes Auteurs commencent à négliger beaucoup les engagemens

qu'ils avoient pris au commencement de cette année, & qui se trouvent exécutez très-fidelement dans quelques-uns des premiers mois. Ce n'est plus le même air d'équité, de politesse & de desintéressement. C'est une vivacité qui ne se modére plus, & qui s'emporte souvent fort loin au-delà des bornes.

Qu'en arrivera-t-il ! Que cette passion de dire de belles choses fera peut-être une juste réputation d'esprit aux Auteurs, mais beaucoup de tort à l'Ouvrage. Ce que je dis n'est point si paradoxe qu'il le semble. On a vû des Ecrivains se faire estimer par des Ouvrages mépriſez. Que d'esprit ! dit-on quelquefois ; que de sçavoir & de lumieres ! Mais que tout cela est mal employé.

Il arrivera encore que des Ecrivains loüez avec peu de discernement, ou critiquez de même, se croiront également offensez. M. de R.... par exemple, dont le dernier Ouvrage mérite assûrément beaucoup d'éloges, doit-il être content de l'amplification de Rhétorique que le Journal a faite à son honneur ? Le sera-t-il plus de quelques réflexions du Journaliste, qui tombent autant sur le *Cyrus*, que sur

d'autres Ouvrages de cette nature qu'elles attaquent plus directement ? Pour moi, qu'on tâche ouvertement (*a*) de bleſſer, je me ſçais bon gré d'avoir aſſez de modération pour n'en marquer aucun reſſentiment ; mais ce Journaliſte qui n'ignore pas que ma patience ne peut venir d'une autre cauſe, devoit prévoir à quoi il nous expoſoit tous deux, ſi elle m'étoit échapée.

Il eſt vrai néanmoins qu'indépendamment de mon averſion naturelle

(*a*) Voici comment. J'ai publié quelques Remarques ſur la Vie de M. de Turenne, avec des meſures d'honnêteté dont l'Auteur même m'a témoigné de la reconnoiſſance par une Lettre fort civile. Cependant le Journaliſte, qui n'a pû ſouffrir, je ne ſçais par quel intérêt, que tout ne me parût pas également admirable dans cet Ouvrage, eſt tombé ſur moi d'une maniére très-groſſiere. Ses injures roulent particulierement ſur ce que j'ai compoſé quelques Ouvrages d'imagination. Mais s'il en conclut quelque choſe à mon deſavantage, il devoit du moins ſe ſouvenir qu'il faiſoit le même tort à ſon Héros en touchant cette corde. M. de R. a compoſé les Voyages de Cyrus avant la Vie de Turenne ; & moi j'ai fait le Cleveland, après avoir donné un Tome in 4°. de M. de Thou, deux Tomes in folio de l'Hiſtoire métallique des Pays-Bas, après avoir travaillé aſſez longtems au *Gallia Chriſtiana*, &c. Voilà tout.

pour le genre *critique*, je ne puis mieux faire que d'éviter toutes sortes de querelles avec les Journaliſtes de Trévoux ; car en me ſuppoſant offenſé, quelle voye pourrois je prendre pour me venger ? Attaquerois-je un Corps auquel je dois de la reconnoiſſance & du reſpect, & pour lequel je trouve dans mon cœur ces deux ſentimens ? Je commettrois deux injuſtices : l'une en bleſſant un devoir qui m'eſt perſonnel ; l'autre, en violant le droit commun, qui ne me permet pas de rendre une Société toute entiere reſponſable des fautes d'un Particulier. Tournerois-je directement mes armes contre l'Ennemi qui m'attaque ? Qui me le fera connoître ? Il eſt ſauvé par ſon obſcurité. Le Journal de Trévoux eſt l'ouvrage de pluſieurs Ecrivains, dont on connoît trop bien les principaux pour leur rien attribuer qui ne ſoit convenable à des gens de Lettres. Mais il eſt aiſé de s'imaginer que ceux qui ſont capables des petites baſſeſſes dont je me plains, & des autres altérations dont le Public fait auſſi ſes plaintes. & qui commencent à décréditer cet Ouvrage, ne ſont pas des Auteurs bien diſtinguez dans les Lettres, ni par conſéquent d'un nom fort connu. Laiſſons-

les donc dans leurs ténebres, & ne nous arrêtons pas même à relever les erreurs qui fourmillent dans leurs quatre ou cinq derniers mois, & qu'on ſeroit prêt à faire connoître s'il en étoit beſoin.

Le Pſychometre critique.

Avec l'extrait des Livres on trouve quelquefois dans le Journal de Trévoux des Pieces détachées qui viennent de fort bonne main. Le *Pſychometre*, qui fut publié au mois de Mai dernier, fait deſirer avec raiſon la ſuite d'un Eſſai ſi intéreſſant, quoique la Critique n'ait pas manqué d'y découvrir bien des défauts. Le titre ne paroît pas convenir au ſujet, & l'on ne croit pas même que le ſujet pût être traité de maniere qu'il lui convînt. On conçoit bien que les qualitez de l'eſprit peuvent être meſurées entre elles, c'eſt-à-dire comparées, & qu'on peut recueïllir de cette comparaiſon quelles ſont les plus grandes & les plus eſtimables: mais on n'en eſt gueres plus avancé pour connoître leur valeur abſoluë, & leur véritable grandeur. 1°. Nos expreſſions n'ont aucune meſure déterminée, & quand nous diſons vaſte, ſubtil, &c. nul de ces mots ne ſignifie combien. 2°. Nos idées mêmes n'ont point de terme au-

quel elles puiſſent s'arrêter, & loin de pouvoir repréſenter aux autres les dégrez d'étenduë, de ſubtilité, de profondeur, &c. que nous attribuons à un génie, nous ne ſçaurions nous en rendre un compte diſtinct à nous-mêmes. D'ailleurs, en ſuppoſant cette entrepriſe poſſible, il faudroit que celui qui l'a formée poſſédât toutes les qualitez d'eſprit dont il prétend s'établir le Juge, & que ſa meſure, ſi j'oſe parler ainſi, fût du moins égale à ce qu'il veut meſurer ; car rien n'eſt ſi certain que cet axiome ; *quidquid concipitur ad menſuram concipientis concipitur.* Or c'eſt avoir fort bonne opinion de ſoi-même que de ſe croire en meſure égale avec les Deſcartes & les Newtons. L'Auteur du Pſychométre auroit donc pris un titre plus modeſte & plus juſte s'il s'étoit ſervi ſimplement de celui de *Comparaiſons*, parce qu'il n'y a perſonne en effet qui ne puiſſe comparer différens objets dans le ſens qu'il les conçoit & dans l'étenduë qu'il y découvre. On lui auroit ſeulement objecté, qu'il aſſocie quelques Perſonnages qui ne paroiſſent pas faits pour aller enſemble ; qu'il prend un peu le change ſur le compte de

Spinoſa ; & que ſes portraits ſont ceux d'un Peintre ou d'un Poëte plutôt que d'un Critique ou d'un Philoſophe. Les Anglois ont un Livre de la même eſpece, ſous le titre de *Traité du Diſcernement des Eſprits:* mais la méthode en eſt beaucoup meilleure à mon gré. On commence par évaluer autant qu'il eſt poſſible tous les termes qui ſervent à exprimer les qualitez naturelles ou acquiſes. On examine enſuite qui ſont ceux qui les ont poſſédées au plus éminent dégré, & l'on ſe ſert d'eux comme d'une meſure commune pour régler les rangs des autres ; à peu près comme M. *de Peireſc* diſoit que Grotius valoit deux Saumaiſes. M. Baſnage s'oppoſoit néanmoins à ce jugement. Il prétendoit que Grotius égale ſeulement Saumaiſe & Scaliger.

Livre Anglois dont la méthode eſt meilleure.

Entre mille autres Pieces, on a vû encore dans le même Journal les principes de la Muſique des Couleurs & du Clavecin oculaire du R. P. Caſtel, découverte nouvelle, & dont on peut dire qu'il ne partage la gloire avec perſonne. » Ce n'eſt pas que M. Felibien » & le fameux le Pouſſin n'ayent eu » quelques idées d'un Art harmoni» que des Couleurs, & qu'ils n'ayent

Muſique des couleurs, Clavecin oculaire.

» ſenti que les regles fixes de cet Art » manquoient à la perfection de la » Peinture. Mais ces lumieres imparfaites n'étoient que l'Aurore d'un beau jour qui s'eſt découvert dans tout ſon éclat aux yeux du R. P. Caſtel. Auſſi annonce-t il les expériences qu'il vient de publier dans le dernier Journal, & tout le détail de ſes principes & de ſa pratique, non ſeulement comme » un » Art nouveau, mais comme une » Science toute nouvelle, & qui peut » renouveller bien d'autres Arts & » d'autres Sciences. Cependant il ne s'explique point ſur ces Arts & ſur ces Sciences qu'il promet de renouveller.

N'eſt-on pas porté d'abord à ſe défier un peu de ſes promeſſes, lorſqu'on leur voit produire ſi peu d'effet ſur ceux qui ſeroient le plus intéreſſez à ſouhaiter qu'elles pûſſent s'accomplir? Les Peintres à qui l'on fait eſpérer une perfection inconnuë juſqu'aujourd'hui dans la Peinture, les Gens de Belles-Lettres & les Artiſtes, dont on excite la curioſité & les eſpérances, toutes les perſonnes ſenſibles au plaiſir, qui ſont en ſi grand nombre, & à qui l'on ne promet pas moins que de nouvelles délices par un nouvel uſage du plus dé-

licat de leurs ſens, n'auroient-ils pas dû recevoir des offres ſi magnifiques avec plus d'ardeur & d'attention ? On n'entend point les applaudiſſemens qu'elles devroient faire retentir, & tout ce que j'ai pû recueïllir du jugement du Public, c'eſt que l'Auteur eſt l'homme du monde qui préſente ſes idées ſous le tour le plus neuf & le plus agréable, & qui joint le mieux la pénétration & la netteté de l'eſprit aux graces & même à la chaleur de l'imagination. Je ne ſçais ſi la profeſſion qu'il fait *de ne ſe mêler volontiers que de Phyſique & de Géométrie*, ne l'empêchera point d'être ſenſible à ce dernier éloge ; mais ceux qui connoiſſent ſon ſtile ne trouvent point d'autre raiſon que ſa modeſtie qui puiſſe le porter à s'en défendre.

Il le devroit d'autant moins, au jugement des mêmes Connoiſſeurs, que ſi tout ſon ſyſtême a quelque air de nouveauté, c'eſt de ſon tour particulier d'imagination qu'il le tire. Car à quoi ſe réduit-il ! A prétendre qu'entre les couleurs il y a un ordre tonique qui conſiſte dans un certain nombre de dégrez, dont les juſtes combinaiſons forment une harmonie qui

TAYLOR INST. OXFORD

tient de celle des ſons de la Muſique ; d'où l'on conclut la poſſibilité d'un Clavecin oculaire, c'eſt-à-dire d'une Machine qui préſentant une variété méthodique de Couleurs cauſeroit à l'ame par les yeux le même plaiſir qu'elle reçoit d'un Concert d'Inſtrumens par les oreilles. Voilà deux propoſitions : l'une, qui établit un ordre tonique entre les couleurs ; & c'eſt non ſeulement pour prouver la réalité de cet ordre, mais pour en fixer les dégrez & les modes, & pour y faire appercevoir une correſpondance parfaite avec les tons & les modes de la Muſique, que le R. P. Caſtel a publié ſes dernieres expériences. L'autre prétention regarde le plaiſir que la combinaiſon de ces dégrez ou de ces tons & l'harmonie qu'il lui attribuë doivent produire.

Pour la premiere, il ſemble à quantité de gens, que ſi on la dépoüilloit de toutes les recherches ingénieuſes, & de tous les traits d'imagination dont l'Auteur a pris ſoin de l'orner, elle ſignifieroit ſeulement qu'entre les couleurs comme entre tous les objets de la vûë & des autres ſens, il y a des fondemens naturels de convenance ou

d'incompatibilité, qui font que la liaiſon & l'aſſemblage de ces objets nous plaît ou nous choque. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la plus grande partie des Arts & des Sciences, & ce principe s'étend juſqu'à l'*Art de la Cuiſine*, qui ne conſiſte que dans le mélange & la combinaiſon d'un certain nombre de qualitez propres à flatter le goût, & qu'on pourroit réduire ſans doute à des racines primitives, ſi l'on me permet ce terme, comme M. Newton y a réduit les Couleurs par le moyen du Priſme, & comme le R. P. Caſtel y réduit la Muſique colorée. Pourquoi ne pourroit-on pas eſpérer de découvrir une progreſſion tonique entre l'aigre, le doux, l'amer, &c. comme le Révérend Pere ſe flatte de l'avoir trouvé entre bleu, verd, jaune, fauve, rouge, violet, gris ? Et pour donner plus d'étenduë à cette conjecture, pourquoi ne pourroit-on pas eſpérer auſſi de parvenir à la compoſition d'un Clavecin (*a*) ſavoureux, c'eſt-à-dire d'une Machine qui portât méthodiquement à la bouche des *ſaveurs* toniques, qu'on trouveroit peut-être quelques

(*a*) On me pardonnera ce mot. C'eſt ce que Sophocle appelle *in Trach.* ϰτ' Σλας ϰτ' ἀγλωσσος. *Nec Græca nec barbara.*

raiſons de nommer harmoniques ?

Je veux dire que la découverte du R. P. Caſtel, conſidérée ſimplement en elle-même, n'eſt que l'explication de ce qui n'a jamais ceſſé d'être en uſage, & de ce qui conſtituë eſſentiellement la Peinture. Il prétend avoir déterminé l'ordre & les intervales naturels des Couleurs. C'eſt ce qui s'exécute avec un ſuccès admirable depuis Dibutade & Polemon, avec cette ſeule différence que ce qu'il prétend devoir à ſes expériences & à ſes raiſonnemens, les bons Peintres ne l'ont dû qu'à leur goût naturel. Ainſi ſans le ſçavoir, ils étoient *Muſiciens en Couleurs, Opticiens chromatiques, &c.* à peu près comme M. Jourdain, qui avoit fait de la Proſe toute ſa vie ſans s'en être apperçu. Mais n'eſt-ce pas avoir rendu un ſervice conſidérable à la Peinture que d'avoir découvert en quelque ſorte à la raiſon ce qui n'étoit connu que par le goût ? Car enfin l'ordre naturel des Couleurs eſt le fondement de tous leurs rapports & de tous leurs mélanges. Un Peintre habile à qui j'ai fait cette queſtion, m'a répondu qu'il ne pouvoit y avoir de regles en ce genre qui en appriſſent plus que la nature, & qu'en ſuppoſant que le R. P. Caſtel

en eût établi de certaines, un Eleve qui auroit besoin de les consulter ne seroit pas né pour devenir excellent Peintre; qu'il falloit être capable de les sentir plutôt que de les expliquer, & que lui-même qui croyoit s'être acquis assez de réputation dans son Art pour se flatter d'entendre quelque chose au mélange & à l'assortissement des Couleurs, il me confessoit que l'ordre diatonique & chromatique du R. P. lui paroissoient des imaginations fort étranges. Quand Felibien & le Poussin, ajoûtoit-il, ont parlé d'un Art harmonique des Couleurs, ils ne pensoient point à cette comparaison triviale d'une couleur avec une autre, qui ne suppose pas une étude bien difficile, puisqu'il n'y a point de femme qui n'assortisse au premier coup d'œil la doublure de sa robe à la couleur de l'étoffe: mais s'élevant beaucoup plus haut, ils souhaitoient ce que la grandeur de leur génie leur faisoit concevoir, & ce qu'il ne leur paroissoit pas moins impossible d'exécuter; qu'on pût réduire en méthode des connoissances plus sublimes, des assortimens de couleurs d'un autre ordre, des mélanges supérieurs à l'Art même, un instinct de la plus heureuse nature, ou plutôt un présent du Ciel,

qui fait les excellens Peintres, & qui a rendu certains coloris inimitables. De même, continuoit mon Apelles, que si l'on parloit d'un Art harmonique des Vers, on n'entendroit pas la jonction d'un certain nombre de dactiles & de spondées, qui ne surpasse pas la capacité du moindre Ecolier; mais ce goût du grand & du beau, qui ne se communique par aucune regle, cette participation du feu céleste, qu'on tâcheroit en vain de réduire en Art, & qui a fait les Homeres & les Virgiles.

Mais en supposant les idées du R. P. Castel aussi justes qu'il le prétend, aussi nouvelles & aussi utiles à la perfection de la Peinture, cette harmonie qu'il attribuë à sa Musique de Couleurs, & qu'on ne peut lui contester dans un certain sens, ne fût-ce que celui de cet ancien Philosophe, qui en trouvoit une admirable dans le mouvement des corps célestes, cette harmonie, dis-je, peut-elle affecter l'ame par les yeux jusqu'à lui causer de vrais sentimens de plaisir? Je n'en crois rien, & je n'en apporterai qu'une courte raison pour finir promptement un si long Article. C'est qu'indépendamment de l'opinion de M. Keil, qui

prétend que l'ébranlement du nerf optique ne peut cauſer à l'ame aucun plaiſir (*a*) direct & indélibéré, je me ſuis convaincu par l'expérience de pluſieurs perſonnes, & par la mienne, qu'en ſuppoſant même qu'elle en puiſſe recevoir de cette nature par les yeux, un mouvement de petites parties colorées, quelque toniques qu'on les ſuppoſe, un mouvement, dis-je, auſſi léger & auſſi prompt qu'il faut les concevoir dans un Clavecin oculaire ou dans tout autre Inſtrument qui réponde aux idées du R. P. Caſtel, la gêne & trouble la vûë, juſqu'à rendre en un moment cette prétenduë Muſique inſupportable. C'eſt un point de fait dont l'expérience eſt facile. Ainſi s'il eſt vrai, comme l'ajoûte le Révé-

(*a*) Il appelle les plaiſirs que l'ame reſſent par les yeux, des plaiſirs *ſecondaires* ou de réflexion. Voici les deux preuves de ſon ſentiment : l'une de fait ; c'eſt que l'ame eſt maîtreſſe d'arrêter ces plaiſirs dans la préſence de l'objet qui en eſt l'occaſion. L'autre de convenance ; ç'eſt que les yeux étant les principaux miniſtres de la raiſon pour juger des choſes matérielles qui exiſtent hors de nous, il ne faut point que les connoiſſances qui ſont communiquées à l'ame par ſon entremiſe ſoient troublées par des mouvemens tels que ceux d'un plaiſir involontaire qui lui ôteroient le pouvoir de juger.

rend Pere, que *l'harmonie conſiſte eſſentiellement dans une diverſité mobile*, il faut ou que l'harmonie ne ſoit pas toujours agréable, ce que perſonne n'oſe.oit ſoutenir, ou que toute diverſité mobile ne ſoit pas harmonie; & de quelque maniere qu'on le prenne, je ne vois pas qu'il y ait grande fortune à faire parmi les Amateurs du plaiſir pour les Inſtrumens de la Muſique de Couleurs.

Remettons à la Feüille ſuivante nos Réflexions ſur les deux autres Journaux qui ſe publient régulierement en France. Une perſonne qui s'intéreſſe aſſez à la ſatisfaction du Public pour ſouhaiter que les Ouvrages agréables ne paroiſſent pas chargez de fautes d'impreſſion qui les défigurent, me prie de publier la Lettre ſuivante qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire.

A Paris ce 26. Août 1735.

Mauvaiſe Edition du Vertvert.

» Je viens de lire le *Vertvert* d'Amſterdam. En vérité l'Auteur de cette » Piece doit être extrêmement picqué » de la trouver imprimée avec ſi peu » de correction. Les ſentimens que » j'ai pour lui ne me permettent point » de garder le ſilence là-deſſus. Quel- » que défectueuſes que ſoient les pré- » cédentes Editions, on eſt forcé d'y

» renvoyer le Lecteur pour juſtifier » les fautes dont l'empreſſement de » l'Editeur inconnu a chargé la nou- » velle. D'ailleurs, le vrai *Vertvert* eſt » en ſix Chants, & cette derniere Edi- » tion n'en a que quatre. Je voudrois » que l'Auteur en arrêtât le cours en » faiſant imprimer lui-même ſon Ou- » vrage. Il y eſt obligé par l'accueil » favorable que le Public a fait à ce » Poëme, malgré l'infidélité des Im- » primez & des Copies.

Il n'y aura perſonne qui n'entre dans ces ſentimens pour un Ouvrage auſſi agréable & auſſi ingénieux que le Vert-vert. Mais puiſque j'ai commencé à citer les Lettres d'autrui, & que la ſolitude où le devoir me retient ne me laiſſe pendant quelque tems que la voye des Lettres pour m'inſtruire de ce qui ſe paſſe à Paris, comme j'y ſuis réduit deſormais pour ce qui ſe paſſe à Londres, je ferai aujourd'hui l'eſſai de la fidélité & du goût de mes Correſpondans. Voici l'extrait de quelques Obſervations d'un Homme d'eſprit ſur les derniers Spectacles.

A Paris 24. Août.

» A la Comédie Françoiſe, m'écrit- » on, *l'Amante en Tutelle* ne ſe ſou- » tient gueres que par l'aimable figure

Nouvelles Pieces de Théâtre.

» d'une Actrice (*a*) qu'on ſe plaît à
» voir ſous toutes ſortes de formes, &
» qui ſçait faire goûter les graces de
» ſon ſexe ſous l'habit du nôtre. Les
» Italiens ſont plus heureux avec leur
» *Feinte inutile.* Cette Piece, qui eſt
» en Vers & en cinq Actes, n'eſt qu'u-
» ne traduction du *Menteur Eſpagnol*,
» mais très-heureuſement ajuſtée à nos
» mœurs, avec un grand nombre de
» beautez de détails, & une intrigue
» fort compoſée, ſans que cette com-
» poſition laiſſe rien à deſirer pour la
» netteté. L'Auteur eſt M. Roma-
» gneſi.

» M. Rameau eſtimé du Public
» ſous le double titre de Muſicien &
» d'Ecrivain, occupe depuis hier le
» Théâtre de l'Opera avec ſon Ballet
» des *Indes galantes.* Si la vûë d'une
» premiere Repréſentation peut m'en
» avoir fait prendre une juſte idée, je
» vous dirai naturellement que je trou-
» ve la Muſique véritablement Indien-
» ne, en paſſant néanmoins à cette
» Nation qu'elle en peut faire de bon-
» ne; car cette Muſique extraordinai-
» re n'eſt pas ſans beauté. Il n'y a rien
» d'admirable dans le Poëme, ſi ce

(*a*) Mademoiſelle Gauſſin qui y paroît en habit d'homme.

» n'eſt qu'un Auteur auſſi accoutumé que » M. F.... à mériter les ſuffrages du Pu» blic ſe ſoit comme relâché au milieu de ſa » carriere, & qu'il paroiſſe avoir négligé » une Piéce qui ne laiſſoit pas d'être annon» cée depuis longtems: car en vérité mal» gré tous les Volcans & les Tonnerres, » les Fables ſont froides & ſans intérêt. » Elles n'ont rien de picquant par l'inven» tion, ni qui ſurpaſſe la médiocrité par le » tour. Peut-être ne ferez-vous pas beau» coup de fond ſur un jugement que je con» feſſe un peu précipité, puiſque je vous » déclare qu'il eſt le fruit d'une premiere » Repréſentation: mais une longue expé» rience m'a fait remarquer que pour les » Piéces de Théâtre, & en général pour » tous les Ouvrages où l'imagination eſt » dominante, un homme qui n'eſt pas ab» ſolument ſans eſprit & ſans uſage, peut » ſe fier ſans crainte à la premiere impreſ» ſion qu'il reſſent. C'eſt alors le goût preſ» que ſeul qui décide, & j'ai reconnu mille » fois qu'indépendamment même de la con» noiſſance des regles, les déciſions du goût » ſont toujours les plus ſûres.

En bornant cette maxime aux Ouvrages d'un certain genre, je l'adopte volontiers, & je la crois même auſſi ſûre pour l'Auteur qui compoſe que pour le Lecteur ou le Spectateur qui juge. A mille exemples qui ſe préſenteront à l'eſprit de tout le monde, j'ajoûterai celui de la belle Pénitente, *The fair Penitent*, Piece célebre d'une Dame Angloiſe, qui a ravi tous les ſuffrages au moment qu'elle a paru, & qui ſe les conſerve malgré la cabale d'un grand nombre de

La belle Pénitente.

beaux Eſprits qui ſe ſont efforcez de la ruiner. L'Auteur demandoit en grace dans le Prologue (a) qu'on ne la jugeât point ſuivant la rigueur des regles. Elle confeſſoit qu'elle n'en avoit point fait ſon étude, & qu'ayant lû ſeulement quelques-unes des meilleures Pieces des Théâtres de France & d'Angleterre, elle n'avoit conſulté après cela que ſon propre goût pour compoſer la ſienne. Le ſuccès brillant de toutes les Repréſentations a juſtifié ſa hardieſſe. Mais ce qui eſt extrêmement ſingulier, c'eſt que cette Dame, qui, ſans avoir fait le métier d'Actrice, avoit entrepris de joüer elle-même le principal Rolle de ſa Piece, venoit enſuite déclarer au Public dans l'Epilogue, que ſi elle avoit demandé grace en commençant, les applaudiſſemens qu'elle avoit reçûs lui faiſoient aſſez connoître qu'elle pouvoit ſe paſſer de la faveur, & qu'elle défioit les Partiſans des regles avec leur critique ſéche & pédanteſque, de lui faire perdre l'approbation & l'eſtime qu'elle avoit obtenuës du bon goût.

Le ſujet de cette Piece extraordinaire eſt une fille d'un caractere extrêmement aimable, qui eſt paſſionnée tout à la fois pour le plaiſir & la vertu, & dont les tranſports de joye ou les remords forment les ſituations les plus intéreſſantes. Je m'imagine ſur le détail que j'ai reçu, que l'idée en eſt priſe du Chevalier des Grieux & de Manon Leſcaut.

(a) Les Pieces de Théâtre Anglois ſont toujours accompagnées d'un Prologue & d'un Epilogue.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCII.

» AU hazard d'apprêter à
» rire à vos Lecteurs, m'é-
» crit un de mes Correſ-
» pondans de Londres, par
» une Piece nouvelle qui paſſe chez
» nous pour un modele de délicateſſe
» & d'agrément, je vous l'envoye,
» avec la liberté de la publier.

J'ai répondu à ce modeſte Anglois, après avoir lû ſa Piece, que loin d'être menacée du ſort qu'il appréhende pour elle, je ne doutois pas que pour ceux qui ſçavent diſtinguer dans un Ouvrage les vrais traits de l'eſprit & du bon goût, d'avec certaines nuances de caractere national, elle me paroît telle à

Paris qu'à Londres ; & je la publie dans cette confiance, en rendant ma traduction auſſi littérale que la différente conſtruction des deux Langues le permet.

Cupid deceived.

Piece eſtimée délicate en Angleterre.

Mother, quoth Cupid t'other day,
Lend me that golden ball to play,
That apple wich was beauty's prize,
From whence the Trojan ills riſe.

L'Amour trompé.

Ma mere, dit l'autre jour Cupidon *à Venus*, prêtez-moi pour joüer, cette Balle d'or, cette Pomme qui fut le prix de la beauté, & qui cauſa tous les malheurs des Troyens.

Take it, fond Trifler, Venus ſaid,
But look it in its place be laid ;
That trophy, Child, j would not give
To ſee my loſt Adonis live.

Prenez-la, petit badin, répondit Venus ; mais ayez bien ſoin de la remettre à ſa place. C'eſt un trophée, mon enfant, que je ne donnerois pas, quand on me promettroit de rendre la vie à Adonis.

Fear not, Mamma, t'is in good hands,
J warrant ; j follow your commands.

He cried, and toſt it twice in air,
And caught it twice with equal care.

N'ayez pas peur, Maman; elle eſt en bonnes mains, je vous réponds. J'exécuterai vos ordres: & jettant un cri de joye, il la lança deux fois en l'air, & il la reçut deux fois avec la même adreſſe.

Once more he throws the fatal ball,
But tript, and let the apple fall.
Falling it roll'd to heaven's door
And dropt upon the British shore.

Il la jetta pour la troiſiéme fois; mais l'ayant laiſſée échapper, elle roula juſqu'à la porte du Ciel, & elle tomba droit en Angleterre.

As Damon led his flock to feed
He found it in a flow'ry mead,
And reading what was writ thereon,
This to the faireſt does belong,
To *Price* he brought it ſtrait, and ſaid,
This too be yours o charming Maid!

Damon, qui étoit à conduire ſon Troupeau, la trouva dans un Pré fleuri; il lut à l'entour cette Inſcription: *A la plus belle*; & la portant auſſitôt à *Sylvye* (a): Charmante fille, lui dit-

(a) Il y a dans l'Anglois *Price*, qui eſt le

il, c'eſt donc à vous que cette Boule appartient!

Venus inrag'd to loſe the toy
Severely chid her wanton boy,
And ſent him down to ſcour the plain
And ſeeck the golden prize again.

Venus au deſeſpoir de la perte de ce Bijoux, gronda bien contre l'Enfant libertin, & le fit deſcendre pour aller chercher ſon Trophée dans la plaine.

The god deſcends, and hunts about
To find the shining trophy out.
In vain, alas! are all his pains,
In vain he asks the Nymphs and Swains:
They nought had found, they nought had ſeen,
Nor knew they what the boy could mean.

Le Dieu deſcend, & cherche de tous côtez la Balle brillante. En vain, hélas! ſe donne-t-il mille peines; en vain interroge-t-il les Nymphes & les Bergers. Ils n'avoient rien trouvé. Ils n'avoient rien vû. Ils ne ſçavent pas ſeulement ce que cet Enfant leur demande.

nom propre de la Demoiſelle pour qui cette Piece eſt faite.

Guessing at last the surest way;
Where dwells the fairest Nymph, I,
The Archer cry'd: They all agree
At once, that lovely Price was she.

S'avisant enfin de la voye la plus courte: Je vous demande, dit-il, où demeure la plus belle Nymphe d'*Angleterre*. Ils convinrent tout d'une voix que c'étoit l'aimable Sylvie.

To her in haste the urchin flies:
Restore, quoth he, my Mother's prize.

Le petit Dieu court aussitôt chez elle: Rendez-moi, lui dit-il, la Pomme d'or de ma Mere.

Price wondering smil'd: Cupid amaz'd
In silence stood a while, and gaz'd,
Till thus... Nay, god Mamma, no more,
To me this artifice is poor.
Would you deceive the god of love?
I Venus only know above?
Disguise yourself which way you will,
I know the Queen of beauty still.

Sylvie sourit, en admirant ce petit effronté. Cupidon étonné demeura quelques momens en silence à la regarder. Enfin ouvrant la bouche; ça, Maman, finissez; en vérité, dit-il,

l'artifice eſt pauvre. Prétendez-vous tromper l'Amour ! Croyez-vous que je ne vous reconnoiſſe que là-haut ! Déguiſez-vous comme il vous plaira, vous ne me ferez pas prendre la Reine de la beauté pour une autre.

Price laught... Nay, quoth the peevish *elf*,
On your next errand fly yourſelf.

Sylvie ſe mit à rire.... Eh bien, dit le petit capricieux, une autre fois cherchez vos Bijoux vous-même.

Il eſt clair que le fond de cette Piece eſt pris de la célebre Epigramme de Marot, que je rapporterai ici pour donner à mes Lecteurs le plaiſir de comparer les deux Ouvrages.

Epigramme de Marot, d'où cette Piece eſt priſe.

Amour trouva celle qui m'eſt amere;
Et j'y étois, j'en ſçai bien mieux le conte:
Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere.
Puis tout à coup voyant qu'il ſe méconte,
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu ſçait combien.
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte,
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

On ne peut douter, dis-je, que l'Epigramme Françoiſe n'ait ſervi de mo-

dele à la Piece de Londres : mais ſans compter que l'invention eſt beaucoup plus riche dans le Poëte Anglois, il me ſemble que non ſeulement ſon idée enchérit ſur celle de Marot, mais qu'elle eſt même plus juſte & plus naturelle. La reſſemblance de Sylvie avec celle de Venus eſt ſi parfaite que l'Amour ne ceſſe point de prendre le change, & l'impatience qu'il marque à la fin, en ſe croyant joüé par ſa Mere, eſt une confirmation d'erreur qui me paroît la plus agréable du monde. C'eſt pouſſer la galanterie de cette idée auſſi loin qu'elle puiſſe l'être. Le tour que Marot donne à la ſienne a auſſi toute la fineſſe poſſible ; mais outre que l'Amour s'apperçoit un peu trop vîte *qu'il ſe méconte*, je trouve que ce qu'il y a de plus piquant dans le dernier Vers manque de juſteſſe. *Plus clairvoyans que vous* ſuppoſe l'idée ordinaire des Poëtes, qui mettent un bandeau ſur les yeux de l'Amour, ſans quoi l'on ne pourroit prétendre que perſonne dût voir plus clair que lui pour diſtinguer ſa Mere. Cependant il trouve *celle qui eſt amere à Marot*, il la prend pour Venus, & il *voit* encore *tout à coup* qu'il ſe méconte. C'eſt le

Comparaiſon des deux Pieces.

faire tout à la fois aveugle & clairvoyant.

Prix de Poëſie, propoſé à toute l'Europe.

Le goût des Anglois pour la Poëſie s'eſt déclaré d'une maniere beaucoup plus éclatante par le Prix qu'ils ont propoſé à l'émulation de tous les Poëtes de l'Europe. A moins qu'on ne veüille attribuer cette oſtentation extraordinaire à leur vanité plutôt qu'à leur goût ; car ſe plaignant en effet depuis longtems (*a*) de la ſituation de leur Pays & des difficultez de leur Langue, qui ne permettent gueres aux Etrangers de leur rendre toute la juſtice qu'ils croyent mériter, on pourroit penſer que leur vûë eſt moins de faire honneur à la Poëſie qu'à eux-mêmes. Quoiqu'il en ſoit, ils peuvent avoüer ſans honte l'un ou l'autre de ces deux motifs, & l'on a été ſurpris ſeulement de leur voir propoſer pour ſujet du Poëme qu'ils demandent, *la Vie, la Mort, le Jugement & l'Enfer.* Quelle apparence de réünir dans un même Ouvrage quatre idées ſi différentes ! C'eſt demander quatre Poëmes au lieu d'un ; & je ne ſçai ſi le prix qui n'eſt que de cinquante li-

(*a*) Voyez ci-deſſus N. LXII.

vres ſterling, répond aſſez à la grandeur du travail. Ils ont compté ſans doute, que la gloire ſeroit ici le principal aiguillon, du moins pour les Poëtes de l'autre côté du Rhin, qui ſeront toujours aſſez contens de l'occaſion qu'on leur préſente de faire connoître de ce côté-ci leurs noms & leurs talens. Le Poëme doit être en Langue Angloiſe ou Latine. C'eſt déja double avantage pour les Anglois, qui ont ainſi deux voyes contre une pour obtenir le prix. Mais cette inégalité n'a point empêché que pluſieurs Poëtes Saxons & Allemans ne ſe ſoient hâtez d'entrer dans la lice. On a reçu leurs Poëmes. On s'occupe actuellement à les examiner. En attendant la déciſion des Juges, mon Correſpondant me demande en grace de faire connoître en France le nom des Prétendans étrangers, pour ſatisfaire à la principale vûë qu'ils ont eu ſans doute en ſe mettant ſur les rangs. Je ne ferai que les tranſcrire ici, tels que je les ai reçûs.

Noms de pluſieurs Poëtes concurrens.

Bernardus-Godefredus *Graverus*, dat. *Hildburghuſæ* in Saxoniâ.

M. Juſtus-Laurentius *Diericius*, Diaconus, dat. Umerſtadii, prope

Coburgum Oppid. Hilperhusanorum.

M. Joannes-Guillelmus *Pistorius*, Pastor Streſenhusanus, in agro Hildburghusano Saxonum.

Christophorus *Caroli*, Hildesii.

C. V. F. S. I. C. Tubingæ.

M. Petrus *Kuntzius*, Saxo.

H. T. Sacerdos, & Societatis Latinæ apud Jenenses Membrum, è Valle Burgelensi propè Jenam.

Réflexions. Voilà donc sept noms consacrez à l'immortalité, & de la gloire desquels j'espere qu'il se répandra quelque chose sur le *Pour & Contre*. *Musa vetat mori*. Oüi; mais est-ce à toutes sortes de Muses que cet heureux privilege appartient? S'il est vrai, comme le dit encore Horace, que le sçavoir inconnu differe peu (a) de l'ignorance ensevelie, je trouve que l'ignorance connuë & le sçavoir enseveli ne differe pas davantage, ou que s'il y a quelque différence, elle est à l'avantage du sçavoir; car l'extinction d'un bien, si l'on me permet ces comparaisons & ces termes bizarres, est préférable à la naissance & à la propagation d'un mal, & je crois qu'il seroit à souhaiter dans la

(a) *Parum sepulta distat inertia*
Celata virtus.

République des Lettres qu'on pût acheter par le sacrifice de quelques bons Livres la *sépulture* & l'anéantissement de tous les mauvais Ouvrages. On ne m'accusera pas de faire une application incivile de ces réflexions, puisque je n'ai pas lû les Pieces Saxones & Allemandes. C'est un plaisir que j'aurai incessamment, & que je ferai partager à mes Lecteurs.

Une idée en fait naître une autre. Le Prix de Poësie a inspiré à un Gentilhomme qui prend le nom de *Whimsical Worthy*, d'en proposer un beaucoup plus considérable pour la Peinture. Mais quand il passeroit les deux cent guinées dans lesquelles on m'écrit qu'il consiste, le Fondateur ne risque pas grand chose, avec l'inclination qu'on lui suppose pour les Tableaux, s'il est vrai, comme on l'ajoûte, qu'il ait mis dans ses conditions que toutes les Pieces qui entreront en concurrence doivent lui appartenir. Comme il se trouve peu de Peintres médiocres qui osent aspirer à ces sortes de Prix, c'est un moyen honnête d'acquérir un grand nombre de bons Ouvrages, dont la valeur réünie sera fort au-dessus de la somme qui est proposée pour

Prix de Peinture.

Avantage pour celui qui le donne.

le meilleur. Ce ſera pour les Peintres une eſpece de Lotterie, mais qui tournera, comme il arrive toujours, au profit de celui qui la propoſe.

Je finis exprès par cette idée, pour la faire ſervir de tranſition au récit d'un évenement fort ſingulier qui reſſemble trop à une Lotterie pour lui donner un autre nom. L'auguſte Tribunal de Londres où l'affaire a été portée, marque par ſa lenteur à juger, qu'il y trouve plus de difficulté qu'on ne s'y étoit attendu, & qu'il reſpecte l'attention du Public. En effet, comme les Légiſlateurs n'ont pû deſcendre dans le détail de tous les cas poſſibles, il n'eſt pas toujours aiſé aux Juges de faire l'application du principe le plus clair & le mieux établi à des circonſtances rares ou ſans exemple; & cette difficulté eſt encore plus ſenſible à Londres, où les Officiers de la Juſtice, n'étant abſolument que les Miniſtres des Loix, n'oſent porter aucune déciſion qui ne puiſſe être juſtifiée par quelqu'Article du Droit invariable de la Nation.

Embarras des Juges.

Surtout en Angleterre.

Un Bourgeois de Londres, de ceux qu'on appelle (a) *Freemen*, étant de-

(a) Ce mot ſignifie *homme libre*. C'eſt un

meuré veuf, avec une fille unique; ſe voyoit à regret dans la néceſſité de la marier. Non qu'il manquât de tendreſſe pour elle, & qu'elle n'en méritât beaucoup; mais il joüiſſoit d'un bien médiocre, dont il ne pouvoit lui donner une partie ſans altérer beaucoup ſa condition, & le tems eſt paſſé à Londres comme à Paris, où le mérite & la vertu étoient la plus précieuſe dot (a) d'une fille. Il falloit que la ſienne ne fût pas ſans quelque beauté & ſans graces, puiſqu'elle avoit un grand nombre d'Amans. Ce fut après s'en être apperçu qu'il forma le deſſein de faire ſervir à ſon établiſſement la tendreſſe qu'il leur voyoit pour elle. Il s'aſſûra d'abord de ſes diſpoſitions, en lui demandant ſi elle conſentiroit à recevoir un Epoux de ſa main. Lorſqu'il ne put douter de ſon obéïſſance, il aſſembla chez un Traiteur cinq perſonnes auſquels il ſçavoit qu'elle avoit plû, & leur ayant donné à dîner, il

Trait extraordinaire & agréable.

degré auquel il faut parvenir à prix d'argent, quand on ne l'a pas reçu de ſon pere, pour entrer dans les Charges de la Ville, & pour joüir de toutes les autres prérogatives municipales.

(a) *Virtutem ſine dote quære.* Horat.

choisit le moment de la joye & de l'ouverture de cœur pour faire tomber l'entretien sur elle. Tout ce qu'il entendit confirmant l'opinion qu'il avoit de leurs sentimens, il leur dit qu'il les croyoit assez honnêtes gens pour bien recevoir ce qu'il avoit à leur proposer. » Vous aimez tous ma fille, continua-» t-il, & vous ne pouvez espérer tous » de l'épouser. Aucun de vous d'ail-» leurs n'est assez riche pour épouser » une fille sans bien, &, je vous dé-» clare que jusqu'à ma mort elle n'en » a point à prétendre. Mais comme » il n'y en a pas un parmi vous que je » n'acceptasse volontiers pour mon » gendre, je veux vous ouvrir la seule » voye raisonnable qui puisse m'en » assûrer un. Ecoutez-moi : Avec ha-» zard (*a*) égal de perte & de gain, on » risque cinq contre cinq. A cinq dé-» grez de hazard de gain pour un de » perte, on risque cinq contre un. » Et de même à cinq dégrez de ha-» zard de perte contre un de gain, on » doit risquer un contre cinq. C'est » de toute part jeu égal. Mettez en-

(*a*) Je traduis toute cette Harangue sans y changer un seul mot.

» semble chacun trois cent guinées,
» qui en feront quinze cent. J'y en
» ajoûterai trois cent. Prenez des dez,
» & que la plus haute chance décide.
» Je donne ma fille au plus heureux,
» avec cette somme qui fera sa dot,
» & l'assûrance de ma succession après
» ma mort.

Soit résolution sérieuse, soit que la chaleur du vin eût part à leurs délibérations, ils accepterent (a) ces offres, & s'étant donné rendez-vous pour le même soir, ils allerent chacun de leur côté préparer leur argent. Personne ne se fit attendre à l'heure marquée. Ils jetterent les dez, & la fortune favorisa le Commis d'un riche Marchand qui étoit veuf depuis quelques années, & qui se reposoit sur cet homme de la plus grande partie de ses affaires. Les autres payerent fidelement leur somme, & se retirerent, sans doute en maudissant le Jeu & l'Amour. Les grandes joyes ne s'accordant guéres avec beaucoup de modération, il

(a) On auroit pû adresser à la pauvre fille ces deux Vers de Plaute :

O stulta, stulta, nescis nunc venire te,
Atque in eo ipso astas lapidè ubi præco prædicat.
Ex Bacchid.

fut impossible au Commis de cacher son avanture à son Maître. Celui-ci la trouva aussi surprenante qu'elle l'étoit, & le félicita d'abord de son bonheur : mais étant venu à réfléchir sur le portrait qu'il lui avoit fait de sa Maîtresse, & s'en formant encore un plus aimable par la réflexion qu'il fit lui-même sur son caractere, qui devoit être la modestie & la douceur même pour s'être abandonnée avec tant de soumission à la volonté de son pere, il sentit une curiosité extrême de la voir, & il se satisfit dès le lendemain. L'Amour ne le manqua pas. Il revint si passionné, que se déterminant tout d'un coup à faire la fortune de cette fille, il proposa à son Commis de la lui céder, en gardant les dix-huit cent guinées pour se consoler de sa perte. Mais loin de se trouver disposé à cette complaisance, l'amoureux Commis protesta qu'il ne la céderoit pas au premier Prince du Sang, & qu'il ne faisoit cas des guinées que par l'assûrance qu'elles lui donnoient d'être bientôt marié à ce qu'il aimoit uniquement.

Ici l'affaire devient sérieuse. Le Marchand irrité de voir qu'un homme

qui lui devoit tout, osât lui réſiſter ; lui demanda d'où il avoit eu l'argent qui lui avoit ſervi à gagner au jeu la Demoiſelle & les guinées. Il lui faiſoit cette queſtion, parce qu'il étoit ſûr qu'il n'avoit pû avoir d'autre argent que le ſien. Un peu de réflexion devoit le faire comprendre au Commis. Mais n'en prévoyant pas les ſuites, il confeſſa qu'il l'avoit tiré de la Caiſſe de ſon Maître, & qu'en ſuppoſant qu'il l'eût perdu, ſon deſſein étoit de l'en avertir, & de lui reſtituer cette ſomme par une ou deux années de ſes gages. Son obſtination ne diminuant point après cet aveu, le Marchand le cita devant la Juſtice, en prétendant que le coup de dez qu'il avoit jetté étoit à ſon profit, puiſqu'il étoit jetté ſur ſon argent, & par conſéquent que la Demoiſelle & les dix-huit cent guinées devoient être à lui.

C'eſt cet étrange Procès qui occupe aujourd'hui la Cour du *King's Bench*. Le Marchand pour mettre tout le monde dans ſes intérêts, offre de rendre leurs trois cent guinées aux quatre Rivaux malheureux. La Demoiſelle & ſon pere, dont les vœux ſecrets ne ſont pas ſans doute pour le Commis,

mais qui se confessent obligez de lui tenir parole s'il obtient l'avantage, attendent modestement la décision des Juges. Le Commis se défend avec toute l'ardeur qu'inspire l'amour ; & le Public qui ne consulte que les simples mouvemens de la nature, souhaiteroit pour l'amour de la Demoiselle, qu'elle devînt l'Epouse du Marchand, & pour l'amour du Commis, qu'il obtînt la liberté d'épouser sa Maîtresse. C'est à la Justice d'accorder tout cela, & elle n'y manquera pas sans doute si elle peut s'accorder avec elle-même.

Réflexions. La diversité d'opinion, non seulement dans le Barreau, mais dans toutes les occasions qui se présentent de juger, est un des plus constans témoignages de la foiblesse de l'esprit humain. Je suppose qu'on soit sincere ; mais la sincérité ne donne point la pénétration & la justesse du discernement. Notre mesure de l'une & de l'autre est si petite dans ce qu'on nomme les plus grands génies, que ce n'est ordinairement qu'après de longs débats, fruits de nos ténebres & de nos doutes, que nous parvenons à découvrir le point auquel tous les sentimens se réünissent. La vérité que nous cher-

chons eſt pour nous comme une étincelle qui ne ſort des veines (a) du cailloux qu'après des frottemens & des chocs redoublez. Ne croyons pas que cette foibleſſe nous humilie trop, puiſque ce n'eſt pas notre faute. Nous n'avons pas été aſſez heureux pour pouvoir faire nos conditions en naiſſant. Mais n'épargnons rien, & ne perdons pas un moment pour la diminuer autant qu'il eſt poſſible, en ſuppléant par notre étude & notre travail aux facultez que nous n'avons pas reçûës. C'eſt ce qui faiſoit dire à un Ancien, que dans tout ce qui dépend uniquement de la nature ou de la fortune, il n'avoit point de regret de ſe voir ſurpaſſé; mais qu'à l'égard des choſes qu'il eſt au pouvoir des hommes d'acquérir, il ne pouvoit ſupporter que quelqu'un valût mieux que lui.

Il ſuit de ces réflexions, que rien ne mérite tant l'eſtime & la vénération du Public, qu'un Homme de Lettres, dont l'unique emploi eſt non ſeulement de ſe délivrer ſoi-même des er-

Dignité de la profeſſion des Lettres.

(a) Je ſuis l'idée de Virgile, *abſtruſum in venis ſilicis pars ſuſcitat ignem.* 6. Æneid.

reurs & des foibleſſes qui ſont le partage de notre nature, mais de rendre le même ſervice aux autres hommes par la communication des lumieres qu'il retire continuellement de ſon travail. C'eſt à cette concluſion que j'en voulois venir, pour faire honneur en paſſant aux Lettres & à l'Etude.

[Miſérable raiſonnement d'Agrippa.

Le célebre Corneille Agrippa auroit moins déclamé contre les Arts & les Sciences s'il eût pris les choſes dans ce point de vûë. Mais ayant fait toute ſa vie un très-mauvais uſage de ſon ſçavoir, il s'imagina ridiculement qu'on n'en pouvoit pas faire un bon, & par conſéquent que toutes les Sciences en elles-mêmes étoient frivoles & mépriſables. Raiſonnement tout-à-fait inſenſé, & qui ſe rapporte au ſophiſme que l'Ecole appelle *A dicto ſecundùm quid ad dictum ſimpliciter*. L'excellent Auteur de *l'Art de penſer* en cite un exemple auſſi ridicule, qui eſt tiré de Ciceron au troiſiéme Livre de la nature des Dieux. De ce que les vertus des hommes ne conviennent point à Dieu, *Cotta* conclut qu'il n'y a point de Dieu, parce qu'il ne ſçauroit y avoir de Dieu ſans vertu. Comment,

dit-il, pourroit-on concevoir Dieu lorſqu'on ne peut lui attribuer aucune vertu ? Car dirons-nous qu'il a de la prudence ? Mais la prudence conſiſtant dans le choix des biens & des maux, quel beſoin Dieu a-t-il de ce choix s'il n'eſt capable d'aucun mal ? Dirons-nous qu'il a de l'intelligence & de la raiſon ? Mais la raiſon & l'intelligence nous ſervent à découvrir ce qui nous eſt inconnu par ce qui nous eſt connu : or il ne peut y avoir rien d'inconnu à Dieu. La juſtice ne peut auſſi être en Dieu, puiſqu'elle ne regarde que la ſociété des hommes ; ni la tempérance, parce qu'il n'eſt point ſuſceptible de travail ni de douleur, & qu'il n'eſt expoſé à aucun péril. Comment donc pourroit être Dieu ce qui n'auroit ni intelligence, ni vertu ? Ainſi de ce qu'il y a un mauvais uſage de la Théologie, qui conduit à l'incertitude de Religion, & que le docte Agrippa n'en connoiſſoit pas d'autre, il conclut que la Théologie n'eſt pas bonne, parce que pour être bonne il faut qu'elle ſoit d'un bon uſage ; de ce qu'il ſe trouve des Avocats & des Juges qui employent les connoiſſances de leur

profeſſion à chicaner & à nuire, il infere que la Juriſprudence n'eſt pas utile, parce que pour être utile elle doit produire de bons effets, &c. Cette maniere de raiſonner, qui fait le fond de ſon Livre de la *Vanité des Sciences*, eſt ſans doute impertinente. Elle eſt ſemblable à la penſée d'un Payſan, qui n'ayant vû que des maiſons couvertes de chaume, & entendant dire qu'il n'y a point dans les Villes des toits de chaume, en concluroit qu'il n'y a point de maiſons dans les Villes, & que ceux qui y font leur ſéjour ſont bien malheureux d'être expoſez aux injures de l'air. Ce qu'on peut conclure avec raiſon de toutes les concluſions d'Agrippa, c'eſt qu'il avoit eu le malheur d'être un malhonnête homme, & de ne jamais connoître d'honnêtes gens.

On m'annonce de Londres pluſieurs Livres nouveaux qu'on croit capables d'intéreſſer les François.

Art de la Guerre.

» Nouvel Art de la Guerre (*New* » *Art of War*), qui contient les de» voirs des Officiers de Cavalerie & » d'Infanterie, depuis le ſimple Sen» tinelle juſqu'au Général, l'Exercice » de la Cavalerie & de l'Infanterie

» en uſage parmi les Anglois, & les » Loix militaires de la Grande-Breta- » gne. A quelque perfection qu'on ait porté en France l'Art de la Guerre, on ne ſçauroit douter que les lumieres d'une Nation auſſi belliqueuſe & auſſi ſenſée que les Anglois ne puiſſent nous devenir utiles en ſe joignant avec les nôtres. Ce Livre ſe vend chez *James Hodges*, ſur le Pont de Londres, 2. sh. & demi.

Le Dictionaire Polygraphique, que j'ai déja annoncé, ſe vend enfin chez *Beterſworth*, in Pater noſter Row. 15. *ſhell.* Rien n'eſt ſi curieux que ce Livre par l'étenduë immenſe de connoiſſances qui y ſont renfermées. C'eſt tout ce qu'il y a de pratique dans tous les Arts & dans toutes les Sciences. Dictionaire Poligraphique.

Les Annales de la Réformation d'Angleterre, avec les preuves les plus authentiques, telles que des Lettres originales, des Mémoires d'Etat, &c. par M. *Strype*, dont l'eſprit & le ſçavoir ſont déja connus. Cet Ouvrage qui doit conſiſter en pluſieurs Volumes, ſe publie par Nombres hebdomadaires, ſuivant la nouvelle méthode de Londres, qu'on prétend favorable Annales de M. Strype.

aux Acheteurs. Dix Evêques, dont le nom se trouve à la tête, ont comme garanti le succès par leur Approbation. On a pris soin d'avertir qu'il n'y a rien de commun avec l'Histoire de M. Burnet. Celle ci regarde l'origine de la Réformation, & l'Ouvrage de M. Strype traite de ses progrès & de son établissement. Chez *E. Simon* in Cornhill. Chaque Nombre un demi shell. Il y en a déja une douzaine de publiez.

Histoire d'Yorck.

Histoire de la Ville & des Antiquitez d'Yorck par M. Drake. Chez *Gyles* in Holborn. Ceux qui aiment les Antiquitez Romaines & Saxones, y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité. L'Ouvrage a été composé à Yorck même, sous les yeux du Magistrat.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCIII.

UNE vie heureuſe eſt un compoſé de pluſieurs ſortes de plaiſirs ; de ceux des ſens, de ceux de l'eſprit, & de ceux du cœur, mais mêlez & reglez de telle maniere que les uns n'alterent pas les autres, & qu'ils contribuent au contraire à leur accroiſſement & à leur entretien mutuel. Celui qui fait ſon étude du bonheur doit exclure par conſéquent tous les plaiſirs qui ne produiſent dans leur pourſuite que de la peine & du trouble, ou qui laiſſent après eux des remords & des inquiétudes qui les balancent ou qui les ſurpaſſent. Syſtême de bonheur.

Si en bûvant avec excès d'une li-

Calcul néceſſaire.

queur que j'aime paſſionnément, je me procure un plaiſir de trois heures qui ſoit ſuivi d'une peine ou d'un remord de trois jours, ce plaiſir loin de contribuer à mon bonheur doit être mis au contraire au rang de mes miſeres, à proportion que la meſure de la peine ſurpaſſe celle du plaiſir. De même ſi celui qui s'occupe uniquement du ſoin d'amaſſer des richeſſes trouve quelque plaiſir dans la vûë des biens qu'il accumule, & que la peine qu'ils lui coûtent à acquérir le prive de quantité d'autres plaiſirs dont le nombre, la nature & le dégré, ſurpaſſent beaucoup celui qu'il tire de ſes richeſſes, loin de donner le nom de plaiſir à ceux dont il joüit, il doit les regarder comme un obſtacle à ſon bonheur.

Ces principes paroiſſant certains, il eſt queſtion de ſçavoir de quelle maniere un homme ſenſé, qui veut rendre ſa vie auſſi heureuſe qu'elle peut l'être, doit ſe conduire au milieu de ce grand nombre d'objets que ſa nature & ſa condition particuliere lui préſentent. Je ne vois point d'autre voye que de ſe rendre tellement maître de ſes affections, que ne ſe portant à rien avec excès, & n'accordant de

préférence particuliere à aucun plaisir, on soit toujours prêt à goûter celui qui se présente avec le moins de peine & d'embarras.

Maxime d'usage général.

L'inclination violente que la nature inspire pour le plaisir porte ordinairement les hommes à se livrer sans réserve à ceux qui flatent particulierement leur goût, sans faire réflexion que cette préférence leur en fait perdre une infinité d'autres dont le nombre & la variété les rendroit plus heureux. Il est certain qu'aucun excès dans l'usage des biens de la vie ne peut contribuer à la félicité, ne fût-ce que par cette raison, que nos facultez naturelles étant bornées, tout usage excessif & tout exercice outré les altere & les ruine. Que l'on compare le plaisir le plus exquis d'un débauché, qu'il ne sçauroit goûter que quelques momens, avec les plaisirs raisonnables qu'il se met hors d'état de sentir; que l'on considere les desordres que ses excès causent tôt ou tard dans sa constitution, les tourmens qu'il souffre dans son yvresse, la honte qui la suit l'embarras & l'incommodité qu'elle cause aux autres, & la douleur qu'il en ressent lui-même lorsque les vapeurs qui trou-

Tout excès est nuisible.

bloient ſa raiſon viennent à ſe diſſiper ; que l'on juge après cela ſi dans la condition où nous ſommes l'excès des plaiſirs peut nous rendre heureux. Je tire ma conception d'un ſeul exemple ; c'eſt qu'il en eſt de même de tous les autres plaiſirs lorſqu'on s'y abandonne ſans ménagement. Voyez à quelles peines on s'expoſe pour ſe les procurer, quel chagrin de les voir échapper lorſqu'on croit les ſaiſir ; combien la joüiſſance en eſt courte lorſqu'on les poſſede ; quel regret, quelle triſteſſe, lorſqu'on vient à les perdre. Le goût, néceſſairement dépravé par l'excès, ne trouve rien qui puiſſe ſuppléer à ce qu'il perd. Ainſi le mal eſt double : on s'uſe, ſi j'oſe parler ainſi, pour le plaiſir qu'on préfere, & l'on ſe rend comme inſenſible à tous ceux qu'on néglige.

Même dans le plaiſir des richeſſes & de l'Etude.

Je n'excepte pas les richeſſes & l'étude, qui ſont deux ſortes de plaiſirs qu'on peut fort bien renfermer ſous la même idée lorſqu'ils ſont portez à l'excès. Ceux qui par une folle avidité d'accumuler de l'or ou des connoiſſances, ſe privent de toutes les douceurs de la vie, dans l'eſpérance d'arriver à un point de ſcience ou de richeſſes

qui remplira parfaitement leurs desirs ; ne travaillent-ils pas à leur misere plutôt qu'à leur bonheur ! S'ils goûtent quelque satisfaction, à mesure qu'ils avancent dans la possession plutôt que dans la joüissance de ce qu'ils acquerent, quelle comparaison d'un plaisir si léger avec tant d'autres plaisirs des sens, de l'esprit & du cœur, dont ils se privent ? Combien de soins & de peines pour amasser toujours & ne jamais perdre ! Quelle douleur pour l'un quand son coffre-fort est forcé, & pour l'autre quand sa mémoire vient à s'affoiblir ! Quoique ces deux sortes d'avares n'ayent à cœur que leur propre intérêt, il est clair que personne ne s'y oppose plus qu'eux-mêmes. Ils sont les plus grands ennemis de leur propre bonheur, en se privant volontairement de tous les plaisirs innocens dont ils pourroient joüir ; & il s'en faut bien de cette maniere que leurs richesses contribuent à les rendre heureux.

Si l'on vouloit donc éviter ces deux extrémitez, & prendre le tempérament qui est marqué par la nature & par la raison ; si l'on joüissoit avec modération des plaisirs de la vie, en les réglant de maniere qu'un excès de pas- Bons effets de la modération.

sion pour les uns ne privât pas de la jouïssance des autres ; on conserveroit par cette sage conduite la santé du corps & celle de l'ame, le calme dans les desirs, la vigueur dans les affections, & un goût naturel pour toutes sortes de plaisirs. On travailleroit ainsi à son propre bonheur, & l'on ne nuiroit par aucun déreglement à celui d'autrui : on auroit toute sa force pour le devoir aussibien que tout son goût pour ce qui est capable de plaire. On seroit tout à la fois bon, sage & heureux. Il est vrai qu'on ne le seroit encore que dans l'ordre de la nature. Aussi veux-je aller beaucoup plus loin.

Réflexion plus importante.

Comme la Religion n'interdit ni le goût, ni l'usage du plaisir en général, & qu'elle ne paroît mettre à ceux qu'elle autorise que deux restrictions ; l'une, qu'ils soient pris avec modération ; l'autre, qu'on ne s'y repose point comme dans un terme au-delà duquel on ne se propose rien, il semble que la nature & la raison nous faisant déjà trouver notre intérêt à observer la premiere de ces Loix les personnes sensées qui aiment le plaisir suivant cette regle, sont plus proches qu'elles ne pensent de la qualité de vrais Chrêtiens.

Cette réflexion me paroît mériter

d'être un peu plus éclaircie. J'ai remarqué que depuis quelques années l'on eſt fort revenu en France des excès de la débauche, & que tout ce qu'il y a de perſonnes capables de réflexion & de ſentiment, n'ont plus de goût pour les plaiſirs qui peuvent altérer leur ſanté ou troubler leur raiſon. On a banni des Tables l'excès du Vin, & l'on ſe fait autant d'honneur de la Sobriété qu'on s'en faiſoit autrefois de la qualité de bon Bûveur. Un Poëte diroit que Bacchus n'a plus d'Autels, ni Silene de Compagnons, ni Grégoire de Diſciples. On n'eſt pas moins réſervé ſur la quantité des alimens. C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, qu'une infinité de perſonnes jeûnent par délicateſſe & par goût, auſſi exactement qu'un Religieux par obéïſſance au précepte. Il y a deux Sectes de cette nouvelle Philoſophie: l'une, de ceux qui ſe réduiſent au dîner; l'autre, qui n'eſt pas la moins nombreuſe, ni à mon gré la moins éclairée dans ſon goût, eſt de ceux qui ſe bornent au repas du ſoir. A la vérité l'une & l'autre eſt amie de la bonne chere; mais je ne penſe pas à leur en faire un reproche. Il eſt certain ſeu-

Philoſophie nouvelle de France.

Deux Sectes.

lement qu'elles ſont toutes deux ennemies de l'excès, & que ce retranchement de l'un des deux repas, dont la gourmandiſe avoit introduit l'uſage, eſt une eſpece de ſobriété délicate qui eſt ſalutaire pour la nature, & qui fait honneur à la raiſon. Si l'on examine tous les autres biens dans leſquels on fait conſiſter aujourd'hui la douceur de la vie, on trouvera de même que la modération regne à la place des anciens excès, & qu'on ſe livre moins aux plaiſirs, qu'on ne s'y prête, pour ſe conſerver toujours la liberté de les choiſir, & le pouvoir de les goûter. Enfin, ce changement m'a paru ſi ſenſible, que c'eſt l'impreſſion qu'il a fait ſur moi qui a produit les réflexions précédentes, & je confeſſe que dans les maximes que je viens d'établir, j'ai moins prétendu donner de nouvelles regles que repréſenter celles que je vois pratiquer tous les jours.

A quoi elles pourroient s'élever.

Mais mon deſſein en les réduiſant en ſyſtême étoit d'en venir au point que j'ai déja touché. A quoi tient-il qu'étant auſſi ſobres & auſſi modérez qu'on fait profeſſion de l'être aujourd'hui, on ne ſoit pas communément meilleurs Chrétiens, puiſque la principale difficulté du Chriſtianiſme con-

ſiſte dans la ſobriété & la modération ? Ne ſemble-t-il pas que la raiſon & la nature ayent ramené comme d'elles-mêmes les François à la Religion, & que le pas qui leur reſte à faire ne demandant qu'un ſimple effort de volonté ils devroient s'y réſoudre gayement comme à la perfection de leur bonheur ? Car enfin que leur demande-t-on ! Rien qui puiſſe leur faire perdre ce qu'ils ont acquis. On demande qu'aux deux motifs qui les ont fait renoncer à l'excès des plaiſirs, ils joignent celui d'obéïr à Dieu, pour annoblir encore plus les plaiſirs moderez qu'on leur permet de goûter ; & que ſe ſouvenant qu'ils ne ſont pas ſur la terre pour y demeurer perpétuellement ils portent leurs deſirs & leurs eſpérances au-delà encore des biens dont ils joüiſſent, & qui ne peuvent durer toujours. Le premier de ces deux devoirs ſe borne, comme j'ai dit, à un acte de ſimple volonté, qui ne change rien à la nature des choſes ; & le ſecond, loin d'être plus rigoureux, eſt lui-même une autre eſpece de bonheur. Le reſte des obligations du Chriſtianiſme me paroît d'une obſervation ſi facile, & même ſi

conforme aux principes de nature & de la raison sur lesquels la Philosophie présente est fondée, qu'il ne peut causer de peine & de répugnance à nos Philosophes; aimer ses semblables, ne leur nuire jamais volontairement, leur faire tout le bien qui est dans notre pouvoir, &c. enfin, les préceptes du Décalogue, auxquels on n'a jamais reproché trop de rigueur ni d'étenduë.

Quelles difficultez elles auroient à vaincre.

S'il restoit quelque difficulté, elle viendroit peut-être de l'obscurité des Mysteres; mais comme la Religion n'oblige à les croire qu'autant que ce joug nous est imposé par Dieu même, & qu'il n'y a point d'exception à faire à l'autorité divine, si c'est elle effectivement qui exige notre foi, tout se réduit à cette question: Les preuves de la révélation sont-elles certaines? Qu'on me trouve quelqu'un, qui, prenant le Christianisme dans ce point de vûë, ait été effrayé de l'obscurité de ses Mysteres.

Et quand il resteroit des ténebres sur quelques Articles, je ne dirois point comme M. de Bussy, que pour si peu de chose ce n'est pas la peine de dédire son Maître; mais employant un argument que je crois fait exprès pour nos Philosophes, je leur sou-

tiendrois sans tant de façons, que quiconque aime le plaisir, est un fou de renoncer aux promesses de la Religion & de s'exposer à ses menaces, s'il n'a point une certitude de sa fausseté qui surpasse toute autre lumiere. Quelle contradiction, de préférer le bonheur à toutes choses pendant une vie qu'on peut perdre à tous momens, & d'être sans inquiétude sur un malheur éternel dont on est menacé, & qu'on n'est point sûr de pouvoir éviter?

Vraiment le zele m'emporte. Mais je suis frappé en effet de cette derniere pensée. J'ai regret que des esprits sensez raisonnent si mal, & que des cœurs sensibles au plaisir entendent si mal leurs intérêts. Je voudrois qu'avec assez d'esprit & de goût pour choisir dans cette vie la meilleure sorte de bonheur, on eût assez de jugement & d'amour-propre pour souhaiter, à quelque changement qu'on doive s'attendre, d'être toujours heureux de même autant qu'on peut l'être. Or qu'on s'agite, qu'on cherche, qu'on examine, on ne trouvera que la Religion qui puisse donner cette heureuse certitude.

Pour ôter à cet Article l'air de Sermon, je veux le finir par quelques Conclusion Poëtique.

Vers d'une des plus belles Tragédies Angloises (a), qui reviennent fort bien à mes dernieres réflexions. » Par combien de nouvelles Scénes, par quels changemens ſommes-nous peut-être deſtinez à paſſer ! L'eſpace qui eſt devant nos yeux eſt d'une étenduë immenſe. C'eſt une Perſpective qui n'a point de bornes ; mais de toutes parts elle eſt couverte de nuages, d'ombres & de ténebres. Voici à quoi je veux m'arrêter : S'il exiſte une Puiſſance ſupérieure à nous, (& tous les ouvrages de la Nature nous crient hautement qu'il en exiſte une) elle doit prendre plaiſir dans la vertu, & ce dans quoi elle prend plaiſir doit tôt ou tard être heureux.

J'ai traduit littéralement, pour conſerver toute ſa force à l'idée du Poëte Anglois. Je ſerai moins ſcrupuleux dans la Traduction ſuivante.

Un Gentilhomme de Mylord Kin-

(a) *Trough vvhat nevv ſcenes and changes mart vve paſſ ?*
The vvide, th' nbounded proſpect lies before us,
But clouds, shadovvs, and darkneſſ reſt apon it ?
Here vvill j hold : if there is a povver abovec us,
(And that there is all Nature eries aloud
Through all her vvorks) He muſt delight in virtue;
And that vvhich he delights in, muſt be happy.
Addiſſon dans Cato.

noul Ambaſſadeur d'Angleterre à la Porte Ottomane, étant revenu à Londres avant ce Seigneur, qui ſe prépare auſſi (a) à quitter Conſtantinople, a donné au Public une courte Relation de ſon Voyage, où je trouve pluſieurs traits qui méritent de paſſer dans notre Langue.

Remarques d'un Anglois ſur les Turcs.

„ Lorſque le Mahometiſme étoit „ foible, dit-il, & qu'il ne faiſoit que „ de naître, il étoit doux, modeſte, „ & capable de tromper par ces de„ hors les ignorans & les perſonnes „ groſſieres. Une grande partie du „ monde étant éclairée des lumieres du „ Chriſtianiſme, il n'étoit pas facile „ à Mahomet de les éteindre, & moins „ encore de corrompre tout d'un coup „ par le relâchement de ſa morale les „ perſonnes cor ſacrées au Service Di„ vin, dont l'exemple a toujours eu „ beaucoup d'influence ſur les mœurs „ & les opinions du vulgaire. Mais „ ce qu'il ne pouvoit ſe promettre en „ un moment, il l'eſpéra du tems & „ de ſes artifices. Il fit publier dans „ tous les lieux où il étoit le maître „ qu'on eût à ſouffrir toutes ſortes de

(a). Il eſt rappellé, & M. Edward Frawkner part inceſſamment pour lui ſuccéder.

„ Religions. Il favorisa en apparence
„ la Religion Chrétienne, & pour
„ faire servir sa doctrine au dessein mê-
„ qu'il avoit de la détruire, il déclara
„ dans l'Alcoran, que Notre-Seigneur
„ étoit un Prophete plus grand que
„ Moyse ; qu'il étoit né d'une Vierge,
„ qui l'avoit conçu en sentant une
„ Rose ; qu'il étoit la Parole de Dieu ;
„ qu'il a fait des Miracles, & que ses
„ Disciples en ont fait aussi par sa
„ puissance. Aujourd'hui les Turcs
„ parlent encore du Sauveur avec vé-
„ nération.

„ Il sembloit par ces déclarations
„ publiques que Mahomet voulût vi-
„ vre tranquilement avec les Chrétiens.
„ Infideles, dit-il dans l'Alcoran, je
„ n'adore pas ce que vous adorez, &
„ vous n'adorez pas ce que j'adore.
„ Mais observez votre Loi, & j'obser-
„ verai la mienne. Ce fut dans les
„ mêmes sentimens qu'il fit avec eux
„ un Traité, dont on prétend que
„ l'Original a été trouvé dans le Gou-
„ vent des Religieux du Mont Carmel
„ proche le Mont Liban, à une jour-
„ née de la Mecque, où les Pélerins
„ Mahométans font leur *Corbati*, ou
„ leur Sacrifice avant que d'entrer dans

„ la Ville. Les Chrétiens du Levant
„ assûrent que cette Piece a été portée
„ en France & déposée dans la Biblio-
„ theque du Roi. C'eſt aux François
„ à nous éclaircir un fait (a) ſi curieux ;
„ mais je dois rendre témoignage que
„ j'en ai vû pluſieurs Copies que les
„ Chrétiens gardent avec beaucoup de
„ ſoin, & qu'ils s'efforcent ſurtout de
„ dérober à la connoiſſance des Turcs.
„ Quelques-uns de ces Infideles auſ-
„ quels j'ai demandé hardiment quelle
„ opinion l'on en avoit parmi eux,
„ m'ont répondu en riant, que ſup-
„ poſé même que leur Prophete eût
„ pris quelques engagemens avec les
„ Chrétiens, c'étoit par l'Alcoran qu'il
„ falloit les expliquer ; & ils me ci-
„ toient ce terrible Paſſage du Chapi-
„ tre *de l'Epée* : Quand vous vous ren-
„ contrerez avec des Infideles, coupez
„ leurs têtes, tuez-les, prenez-les pri-
„ ſonniers, liez-les & enchaînez-les,
„ juſqu'à ce qu'il vous plaiſe de leur
„ donner la liberté ou de leur faire
„ payer rançon ; & ne ceſſez point de
„ les perſécuter juſqu'à ce qu'ils ayent

(a) Je me ſouviens d'avoir lû un Traité de Bancelot Addiſſon, pere de celui que je viens de citer, où il tâche de ruiner le crédit de cette Piece, ſoit qu'elle exiſte ou non.

„ mis les armes bas, & qu'ils ſe ſoient
„ ſoumis à vous. Cet ordre ſanglant
„ eſt tellement gravé aujourd'hui dans
„ l'eſprit & dans le cœur des Turcs,
„ que s'ils paroiſſent quelquefois l'ou-
„ blier dans les Traitez de Paix & les
„ autres Alliances qu'ils font avec
„ nous, ils expient par des pénitences
„ publiques ces infractions de leur Loi,
„ & ils conjurent leur Prophete avec
„ larmes de pardonner à la néceſſité.
„ Ils ont un autre Chapitre de l'Al-
„ coran, nommé le Chapitre *des Ba-*
„ *tailles*, qui les excite encore avec
„ plus de violence à la ruine des Chré-
„ tiens, & qu'ils ne manquent jamais
„ de lire le jour d'un Combat. Ils
„ en portent les premiers mots gravez
„ ſur leurs cimeterres & ſur leurs au-
„ tres armes : de ſorte que c'eſt ſans
„ fondement qu'on les ſuppoſe un peu
„ revenus de leur ancienne brutalité,
„ & moins farouches dans leur haine
„ ou plus diſpoſez à la fidélité dans
„ leurs engagemens.

„ Ainſi cette douceur apparente
„ dont quelques-uns de nos Ecrivains
„ ont prétendu faire honneur à Ma-
„ homet, n'a jamais été dans ſon ca-
„ ractere; & tandis qu'il affectoit de
„ traiter favorablement les Chrétiens,

„ il jettoit les fondemens de cette haï-
„ ne immortelle qui rend ſes Secta-
„ teurs nos plus dangereux ennemis.
„ Cependant la politique leur fait
„ ſouffrir que nous ayons des Egliſes
„ & des Maiſons Religieuſes dans les
„ lieux où les Rois Chrétiens leur ont
„ demandé la permiſſion d'en établir.
„ Mais à moins que cette demande ne
„ ſoit renouvellée dans l'occaſion, ils
„ ne permettent pas que ces Egliſes &
„ ces Monaſteres reçoivent d'autre ré-
„ paration que celle des toits & des
„ voûtes. On n'oſeroit y rien ajoûter,
„ & s'il arrive que le feu ou quelqu'au-
„ tre accident les ruine, on ne peut
„ rétablir les fondemens, ni les rendre
„ capables de ſoutenir un nouvel édi-
„ fice. Par cette voye toutes les Fon-
„ dations chrétiennes périront inſen-
„ ſiblement. Il y a quelque tems qu'une
„ Egliſe de Conſtantinople ayant été
„ malheureuſement réduite en cendre,
„ le zele & la piété d'un grand nom-
„ bre de Chrétiens de diverſes Nations
„ les fit contribuer promptement à la
„ rebâtir. Mais à peine fut-elle ache-
„ vée qu'un ordre du Magiſtrat la fit
„ abattre ; ſous prétexte qu'il n'eſt
„ point permis de relever un édifice

„ dont il ne reſte que les fondemens.

„ La Religion Mahométane eſt une „ des plus monſtrueuſes productions „ de l'eſprit humain. Elle n'a rien de „ bon & de raiſonnable que la profeſ- „ ſion qu'elle fait de reconnoître un „ ſeul Dieu. Il lui manque même un „ avantage que tous nos Politiques An- „ glois attribuent à toutes les Reli- „ gions ; celui de contenir le peuple „ dans les bornes de la ſoumiſſion & „ des autres devoirs. Le dogme de *la* „ *fatalité*, qui regne aujourd'hui chez „ les Turcs ſans explication & ſans „ adouciſſement, les rend auſſi contens „ d'eux-mêmes après un crime qu'a- „ près une action vertueuſe. D'ailleurs, „ ils ſont partagez en un ſi grand nom- „ bre de Sectes, qu'on ne ſçauroit at- „ tribuer à toute la Nation aucun prin- „ cipe commun. Ils aſſûrent eux-mê- „ mes qu'ils ont ſoixante-douze Sectes. „ Leurs Docteurs leur ont fait croire „ que les ſoixante-douze Nations en- „ tre leſquelles le Monde fut partagé „ après la confuſion des Langues de la „ Tour de Babel, étoient la figure des „ diviſions qui devoient arriver dans „ les ſiecles ſuivans aux trois princpa- „ les Religions du Monde. Sur ce

„ principe, ils comptent soixante-dix
„ Sectes différentes parmi les Juifs,
„ & parmi eux soixante-douze. Ils
„ s'en donnent une de plus, parce que
„ la Religion Mahometane, qui com-
„ prend en soi toutes les vérités, est
„ la derniere Religion, disent-ils, &
„ la perfection de toutes les autres.

L'Auteur de ces Remarques y joint en maniere de preuves quantité d'histoires particulieres arrivées pendant son séjour à Constantinople, ou parvenuës à sa connoissance par des voyes qu'il garantit certaines. Mais sans renoncer au dessein de faire usage dans les Feüilles suivantes & de ses autres Observations & de ses Histoires, je ne différerai point à faire l'extrait d'une autre Piece des plus curieuses, ne le fût-elle que par son origine. M. L.... (il ne fait point connoître autrement son nom) ayant été assez heureux pour lier connoissance avec un des Secretaires particuliers du Visir, & pour s'insinuer dans son amitié, fut surpris que leur entretien étant tombé un jour sur l'état de l'Angleterre, cet Etranger lui parut extrêmement instruit des usages des Anglois, & de toutes les affaires du pays. Il en marqua son étonnement.

On ne lui répondit qu'en lui faisant voir un gros cahier qui contenoit par demandes & par réponses le détail des intérêts & de toutes les forces de la Grande-Bretagne. Ce ne fut néanmoins qu'après de longues instances qu'il obtint la permission d'en copier quelques pages, sous les yeux même du Secretaire, qui sembloit se faire un scrupule de lui accorder cette faveur. D'autres cahiers de plus ou moins d'épaisseur contenoient les mêmes détails sur la plûpart des Etats de l'Europe. C'est le Catéchisme politique du Grand-Seigneur & de son Visir. Voici quelques-uns des Articles que M. de L.... a publiez.

Remarques des Turcs sur les Anglois.

Quel est le Gouvernement d'Angleterre ?

C'est une Monarchie dont le pouvoir est modéré par celle d'une Assemblée des Seigneurs & des Notables du Royaume, qui porte le nom de Parlement. La dignité Royale est héréditaire & peut être possédée même par des femmes. Le Parlement n'a aucune autorité s'il n'est convoqué par le Roi, & si ses résolutions ne sont approuvées.

En quoi consiste l'autorité du Roi d'Angleterre ?

Ils ont seuls le pouvoir de faire la Paix ou la Guerre ; de conclure des Traitez d'Alliance, de Treve ou de Paix, par eux-mêmes ou par leurs Ministres ; de recevoir ou d'envoyer des Ambassadeurs ; de faire battre la Monnoye, quoiqu'ils ne puissent en régler le prix qu'avec le consentement du Parlement ; d'accorder ou de révoquer les Graces & les Privileges ; de disposer de tous les Gouvernemens de leurs Etats, des Charges Militaires tant sur mer que sur terre, & de toutes les Commissions, soit à vie, soit pour un tems fixe. Ils sont les derniers Héritiers de leur Royaume, c'est-à-dire, que tous les biens qui n'ont point d'Héritiers leur appartiennent. Ils ont la garde-noble & l'administration de tous les biens pupillaires qui relevent de la Couronne. Ils en peuvent employer les revenus à leur usage, à l'exception de ce qui est nécessaire pour l'entretien des Pupilles jusqu'à l'âge de vingt & un an, qui est le tems de la majorité, & les Pupilles ne peuvent se marier alors sans leur consentement. Ils ont seuls le pouvoir de convoquer le Parlement, de le proroger, ou de le casser. Ils peuvent refuser d'approu-

vet ſes Décrets ſans donner raiſon de leur refus. Ces mêmes Décrets n'ont de force, & ne paſſent en Loix qu'après leur approbation formelle; la Juſtice ſe rend par toute l'Angleterre au nom du Roi. Il diſpoſe d'ailleurs de toutes les Charges de Judicature; il peut préſider à tous les Tribunaux & dans toutes ſortes de matieres, excepté celles qui regardent ſa perſonne. Il eſt le Chef de la Religion dans tous ſes Etats. Il nomme aux Evêchez & à quantité d'autres Bénéfices. Il convoque quand il lui plaît l'Aſſemblée des Eccléſiaſtiques, qui ſont ſoumis à ſa volonté dans tous leurs Réglemens & dans toutes leurs déciſions.

Les Rois ont-ils un revenu fixe?

Un de leurs Parlemens a paſſé un Acte (a) par lequel le revenu des Rois eſt fixé à douze cent mille livres ſterling; & cette ſomme jointe à quelques autres droits leur fait un revenu d'environ quinze cent mille livres ſterling.

Les Reines ont-elles quelques privileges?

Elles peuvent faire des acquiſitions dans le Royaume ſans avoir beſoin d'y être naturaliſées, & elles en peuvent diſpoſer avec

(a) En 1660. ſous Charles II.

la même liberté. Elles peuvent évoquer les Cauſes qui les regardent, au Tribunal qu'elles veulent choiſir; & ſi étant veuves elles ſe remarioient à un Particulier, elles ſeroient toujours traitées en Reines.

En quoi conſiſte le Parlement d'Angleterre?

Dans le Clergé, la Nobleſſe & le Tiers-Etat, qui compoſent deux Chambres, l'une qu'on nomme *Haute* & l'autre *Baſſe*. La premiere eſt compoſée du Roi, des Princes du Sang & des Pairs, qui ſont les Evêques, les Ducs, les Marquis, les Comtes, les Vicomtes & les Barons. Le nombre de ces Seigneurs monte environ à cent quatre-vingt. La Chambre Baſſe conſiſte en deux Députez de chacun des quarante Comtez d'Angleterre, ceux des ſix-vingt Villes qui ont droit d'en envoyer auſſi deux, ceux des Univerſitez d'Oxford & de Cambridge, les Barons des cinq Ports, & trois cent trente Députez de cent ſoixante-huit Bourgs qui en envoyent un ou deux, ſuivant leurs Privileges; enfin ceux des douze Bourgs de la Principauté de Galles; ce qui fait en tout cinq cent treize Membres, qui s'aſſemblent où il plaît au Roi de les convoquer.

Quel eſt le pouvoir du Parlement?

La Chambre Haute eſt le premier Tribunal de Juſtice du Royaume, & juge en dernier reſſort les Appels de tous les autres. Elle eſt la Cour des Pairs. Elle connoît ſeule de toutes leurs affaires & de tous les crimes dont ils ſont accuſez. Elle prend connoiſſance des affaires publiques & du

Gouvernement ; mais ſes Décrets n'ont point de force ſans l'approbation du Roi & le conſentement de la Chambre Baſſe. Celle-ci examine la conduite de tous les Particuliers du Royaume, recherche & dénonce les Coupables, les fait arrêter quand ils ne ſont pas Pairs, & ſe rend leur Partie; mais ſa plus grande prérogative eſt de pouvoir accorder ou refuſer au Roi les Subſides qu'il demande, ce qui donne une étenduë extrême aux affaires dont elle s'attribuë la connoiſſance.

Ce Parlement a-t-il toujours eu tant de puiſſance ?

On ne connoît pas bien le tems de ſon origine ni l'ancienne étenduë de ſon autorité : mais il eſt certain qu'il n'y a pas cinq cens ans (*a*) qu'il a paru diviſé en deux Chambres, & qu'il n'a acquis le pouvoir dont il eſt en poſſeſſion que par la faute de pluſieurs Rois foibles qui lui ont laiſſé porter des atteintes irréparables à l'autorité royale. Aujourd'hui la force & la ſûreté de l'Angleterre conſiſte dans l'équilibre & la bonne intelligence des deux pouvoirs....

(*a*) En 1260. ſous le regne d'Henri III.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCIV.

LA raiſon & la parenté même (*a*) que Ciceron reconnoît entre les Sciences & les Arts n'empêche pas que la haine & la guerre ne s'allument ſouvent entre ceux qui les cultivent. Ce ſont des guerres de (*b*) famille, que cette raiſon même rend plus violentes, lorſque les liens qui devroient les empêcher de naître ſont une fois rompus. Mais parmi celles qui deshonorent leurs Auteurs, ſoit par leurs cauſes, ſoit par leurs effets, on en compte auſſi de juſtes & de néceſſaires: celles par exemple qui ſervent à l'entretien de l'ordre en réprimant la

Utilité de certaines guerres littéraires.

(a) *Cognatione quadam inter ſe continentur.* Pro Arch.

(b) *Pluſquam Civilia.* Lucan.

témérité & l'ambition de certains Arts inquiets qui penſent à ſortir de leurs limites ; car dans la République des Sciences & des Arts, comme dans tout Etat bien ordonné, chaque condition doit (*a*) avoir ſes bornes. Ainſi la Théologie n'a point de reproche à craindre, lorſqu'allarmée des uſurpations de la Philoſophie elle prend les armes pour la faire rentrer dans les connoiſſances de ſon domaine, qui ſe réduit à l'étude des choſes naturelles. Guy Patin ne faiſoit point une mauvaiſe querelle (*b*) aux Apothicaires lorſqu'il les renvoyoit à leur *Cucurbite* & à leur Mortier. Le Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui vient d'apprendre aux Chirurgiens à mettre une juſte diſtinction entre leur Art & le ſien, a pû les attaquer comme il a fait dans ſa (*c*) ſçavante Diſſertation, ſans qu'on puiſſe l'accuſer d'avoir troublé mal à propos la paix des Lettres.

Queſtion nouvelle de Médecine.

(*a*) *Quam ſcit quiſque libens cenſebo exerceat Artem.* Horat.

(*b*) Ceux qui ont lû ſes Lettres ſçavent avec quelle ardeur il attaque de tous côtez les Apothicaires.

(*c*) Queſtion de Médecine, dans laquelle on examine à qui il appartient de traiter les Maladies vén... ſans nom d'Auteur ni d'Imprimeur.

Eſt-ce prendre parti contre les Chirurgiens, que de faire ſervir ce dernier exemple à prouver ma réflexion ! J'en ſerois fâché, car perſonne n'honore plus que moi une profeſſion ſi utile, & je ne fais pas même difficulté de la compter entre les Arts libéraux depuis qu'aux opérations purement méchaniques, telles que de couper les bras & les jambes, elle a joint dans ces derniers tems une parfaite connoiſſance de l'Anatomie. Et pour me faire des amis dans toutes les Cours, je ſuis d'avis que le même honneur peut être accordé à la Pharmacie, depuis qu'elle s'eſt annoblie par l'étude de la Chimie & de la Botanique. Mais il ne s'enſuit pas que les Apothicaires ni les Chirurgiens doivent ſe croire ſur une même ligne avec les Médecins. La diſtinction des Maladies en *Médecinales* ou internes, & en *Chirurgicales* ou externes, marque bien que la Chirurgie a ſon objet propre ; mais loin d'être indépendante, elle n'eſt à la Médecine en général que ce que la main eſt à la tête ; c'eſt-à-dire, qu'un Chirurgien, de quelqu'habileté qu'on puiſſe le ſuppoſer dans ſa profeſſion, a beſoin à chaque opération qu'il entreprend d'être dirigé

Chirurgie & Pharmacie devenuës Arts libéraux.

Subordination de la Chirurgie à la Médecine.

par les lumieres ſupérieures (*a*) de la Médecine, & la raiſon en eſt claire ; c'eſt que les maladies externes ayant toujours quelque liaiſon néceſſaire avec la diſpoſition intérieure du corps, avec la nature du ſang & l'état des liquides, en un mot, avec les principes de la vie, elles exigent, outre l'opération de la main qui eſt le partage des Chirurgiens, toute l'attention & la prudence d'un Médecin pour prévenir & pour arrêter les accidens fâcheux, en preſcrivant à propos le régime, les ſaignées, les médicamens internes, & les remedes topiques qui conviennent aux différentes circonſtances. On concevroit plus aiſément qu'une Tumeur, une Ulcere, ou même une Bleſſure & une Luxation pûſſent être guéries ſans l'opération manuelle de la Chirurgie

(*a*) Ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe croire avec pluſieurs Auteurs que l'origine de la Chirurgie a précédé celle de la Médecine. Il eſt à préſumer que les premiers hommes ont été plutôt méchans que malades ; d'où l'on conclut que leurs premieres maladies ont été des bleſſures qu'ils ſe faiſoient dans la colere ou autrement. Mais s'ils employoient quelques médicamens extérieurs pour ſe guérir, ils le faiſoient ſans principes, & comme à l'aveugle, juſqu'à ce que la Médecine vînt répandre ſes lumieres, & prendre le rang qui lui étoit dû.

& par la ſeule action des remedes intérieurs qui rétabliroient inſenſiblement les parties en renouvellant les humeurs & les ſucs, que ſans le concours d'un régime éclairé, qui eſt le fruit de l'étude & de l'expérience des Médecins. » Inſtruits, dit le Docteur Régent, » de la nature du méchaniſme de » l'homme, & des ſecours que la Mé- » decine fournit, ils ſont ſeuls capa- » bles de rétablir ce méchaniſme lorſ- » qu'il ſe trouve altéré dans ſon tout » ou dans quelqu'une de ſes parties. » Leur ſcience les met en état de faire » un choix judicieux parmi les moyens » de guérir qu'offrent la *Diete*, la » *Pharmacie* & la *Chirurgie*, & d'ani- » mer pour ainſi dire tous ces inſtru- » mens de la guériſon, en les plaçant » à propos, & en les preſcrivant à » ceux dont l'emploi n'eſt que de les » adminiſtrer.

Sur quoi eſt fondée la ſupériorité de la Médecine.

Si cela ne ſe trouve pas toujours vrai, il eſt sûr du moins que cela devroit l'être, & qu'on ne prend un Médecin que ſur ce pied-là. Ajoûtons un autre trait tiré du même lieu : » Les » belles Lettres qui en ornant l'eſprit, » le rendent ſuſceptible des autres con- » noiſſances, la juſteſſe & la facilité

» dans le raiſonnement que procure
» l'étude de la Philoſophie, l'eſprit de
» diſcuſſion que fournit l'examen des
» matieres Phyſiques, la netteté dans
» les idées, la ſolidité de jugement, &
» l'étenduë de génie que communi-
» quent toutes ces Sciences, en obli-
» geant de concevoir, de combiner,
» & de raſſembler ſous un ſeul point
» de vûë tant de matieres différentes,
» enfin, la lecture des anciens Auteurs
» qui nous rend propres les travaux
» des Médecins de toutes les Nations
» & de tous les ſiécles, ſont les provi-
» ſions que les Médecins amaſſent pour
» ſe mettre en état d'acquerir dans
» le traitement des maladies une ex-
» périence qui puiſſe faire la ſûreté du
» Public, & exciter ſa confiance.

Que tous ces traits conviennent ou non au commun des Médecins, il eſt certain que leur étude continuelle eſt de ſe les rendre propres; ſi ce n'eſt pas leur portrait, c'eſt leur modéle. Tous les autres Arts qui tendent à la conſervation ou au rétabliſſement du corps humain, n'embraſſent qu'une partie de ce grand objet. La Médecine les réünit toutes. Un bon Médecin doit être virtuellement, ſi l'on me permet ce terme, & du moins par l'étenduë de ſes

connoiſſances, Pharmacien, Chimiſte, Chirurgien, Botaniſte, &c. ſans exercer tout, il doit tout connoître, juger de tout, & diriger les Arts inférieurs dans toutes leurs opérations. Auſſi voyons-nous qu'il n'y a point de maladies ni de remedes ſur leſquels les Médecins n'ayent publié de ſçavantes Obſervations, qui ſervent de guide aux *Praticiens* ſubalternes. Le nombre de leurs Ouvrages eſt infini. Ils ajoûtent tous les jours quelque choſe au travail & aux lumieres de leurs prédéceſſeurs. Ils découvrent de nouvelles maladies. Ils trouvent le ſecret de les guérir. Le *Rachitis*, auparavant inconnu, fut découvert dans la partie Occidentale d'Angleterre vers l'année 1640. Le Scorbut inconnu aux Médecins Grecs & Arabes, ceſſa de l'être aux nôtres à la fin du quinziéme ſiécle. La ſueur Angloiſe ſortit de ſon obſcurité l'an 1483. La Cocluche fut apperçuë pour la premiere fois en 1414. La petite Verole & la Rougeole parurent au commençement du dixiéme ſiécle; elles étoient inconnuës auſſi avant les Médecins Arabes *Rhaſes*, *Maſue*, & *Aviſenne*, qui en ont donné les premiers la deſcription. Le malde Naples ne s'étoit

Découverte de pluſieurs maladies.

point manifeſté avant le regne de Charles VIII. Tous ces ennemis de notre ſanté & de notre bonheur ont été heureuſement découverts ; attaquez & pourſuivis par les Médecins modernes, qui ne leur ont accordé depuis ce tems-là ni quartier ni relâche. Il n'y a point de replis ſi cachez, ni de retraites ſi ſombres dans la caverne du corps humain, où le zéle & l'induſtrie de la Faculté ne les ſurprenne. Qu'on ſe figure une troupe de Furets déchaînez dans une Garenne, où ils aſſiégent par mille détours, & juſqu'au fond de leurs Terriers, les Lapins les plus fiers & les plus ruſez ; c'eſt l'image de tous nos Médecins, grands & petits, qui donnent la chaſſe juſqu'au fond de nos veines, aux maladies les plus malignes & les plus opiniâtres.

Si l'on doit conclure de l'habileté, de l'expérience, & du zéle infatigable des Médecins, autant que de la Nature même & de leur Art, que c'eſt à eux qu'appartient le ſoin principal de toutes les Maladies & la direction de tous les Arts inférieurs qui s'employent auſſi à les guérir ou à les ſoulager ; cette conſéquence devient beaucoup plus certaine & plus néceſſaire à l'égard des Maladies les plus dangereuſes & les

plus difficiles ; c'eſt-à-dire, à l'égard de celles qui demandent une plus grande meſure de zéle, d'expérience & d'habileté. Le mal de Naples a le funeſte avantage d'être le plus affreux de tous les maux ; « Soit qu'on conſidere » ſon eſſence, qui conſiſte dans une » corruption corroſive du ſuc même » nourricier des parties ; ſoit que l'on » examine ſes ſignes, qui ſont des plus » équivoques ; ſoit que l'on faſſe attention à ſes ſymptomes, qui ſont des » plus terribles ; ſoit enfin qu'on réfléchiſſe ſur la nature des remedes employez pour le guérir, qui ſont les » plus puiſſans, & par conſéquent les » plus redoutables, ils demandent ſans » doute l'attention la plus ſérieuſe du » Médecin le plus éclairé. C'eſt à cette concluſion que tendent tous les raiſonnemens & toutes les ſçavantes recherches du Docteur Régent dans ſa Diſſertation. Il n'y aura perſonne qui ne reconnoiſſe la vérité & la force de tout ce qu'il établit en faveur de la Médecine ; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'eût tiré ſes argumens que de ce côté-là. N'eſt-ce pas une fort bonne méthode pour convaincre un Adverſaire qu'il a tort, que de lui faire

voir qu'on a raiſon ? Pourquoi s'efforcer (a) de le décrier ? Je ne doute point que les Chirurgiens, un peu trop maltraitez par le ſçavant Médecin, ne trouvent quelque Défenſeur qui réponde pour eux à ſes reproches ; & je vois qu'en attendant la ſuite de cette querelle, tout le monde penſe aſſez comme moi que les lumieres d'un Médecin habile ſeroient aſſurément préférables à celles de la plûpart des Chirurgiens ; mais qu'il y a auſſi tel Chirurgien, qui mérite autant de confiance que les plus habiles Médecins. En un mot, ſi la Médecine a ſes Chicoyneaux & ſes Falconets, la Chirurgie a ſes Petits & ſes la Peyronies.

Ville où l'on ne meurt point.

Heureux Habitans d'*Ebenezer*, qui n'ont point toutes ces diſtinctions à faire, parce qu'ils peuvent ſe paſſer des uns & des autres ! Cette exclamation paroîtra nouvelle à ceux qui ne ſçavent point que la Colonie Helvétique dont j'ai parlé, Nomb. 56. a fondé dans la nouvelle Georgie une Ville nommée *Ebenezer*, où l'air eſt ſi pur, le climat ſi temperé, & tous les autres

(a) J'évite un détail choquant, quoiqu'à confeſſer la vérité, les raiſonnemens du Docteur tirent auſſi quelque force de pluſieurs reproches qu'il fait à ſes Adverſaires.

avantages de la ſituation ſi extraordinaires, que les maladies & la mort y ſont encore inconnuës. Quoique l'expérience des nouveaux Habitans ſoit conſtante, elle n'a pas été aſſez longue pour être regardée comme un garant certain de l'avenir ; mais celle des Sauvages voiſins, qui vivent communément plus d'un ſiécle, ſans ſe reſſentir des foibleſſes ordinaires de la nature, leur fait eſpérer avec raiſon de joüir comme eux d'un bienfait du Ciel, qu'ils éprouvent déja. Je n'ai point d'autre témoignage à citer que la Relation anonyme (*a*) qui vient d'être publiée à Londres. Cependant comme un fait devient moins incroyable, lorſqu'on eſt bien perſuadé qu'il eſt du moins poſſible, je veux donner cette ſorte de ſoulagement à la foi de mes Lecteurs, par le récit d'une merveille de la même nature, que je trouve dans Vertot. Il eſt vrai qu'il ne s'en fait pas le garant, mais il cite ſa ſource, qui eſt l'Hiſtoire de (*b*) S. Guinolé & de ſes Diſciples. Autre exemple.

Cette pieuſe Colonie, dit-il, étant arrivée dans la Baſſe Bretagne, ſe re-

(*a*) *Anea Voyage to Georgia, By a Gentleman.* Chez Wilford. Prix 1. sh.

(*b*) *Ex MSS. Marchiafensi & Montrolienſi.*

tira dans un Déſert, & loin du commerce des Hommes. Dieu les en récompenſa par mille bienfaits. Cependant comme il n'y a point de félicité parfaite en ce bas monde, ils ſe trouverent ſujets à une fâcheuſe incommodité dans leur ſolitude; c'eſt qu'on n'y mouroit point. Les Diſciples de Saint Guinolé, conſumez par les auſtéritez d'une vie pénitente, ſe plaignoient de ne plus voir de terme à leurs ſouffrances. Le Saint eut recours au Ciel, & il reçut ordre par une révelation expreſſe de changer de demeure. Il tranſporta auſſitôt ſon Habitation un peu plus loin, & dans un endroit où ſe trouve à préſent l'Abbaye de Landevence, ſituée dans le Diocéſe de Quimpe, & vis-à-vis de Breſt. Alors la mort rentra dans ſes droits : cependant pour laiſſer encore quelques traces du premier prodige, elle fut aſſujettie à ne prendre que les plus anciens Religieux, & ils ne mouroient même chacun que ſelon leur rang & leur âge. Cet ordre s'obſerva longtems dans l'Abbaye. Jamais on n'y voyoit mourir de jeunes Religieux avant les anciens. Mais ce même ordre ſi certain, & la confiance qu'avoient les jeunes Religieux, de ne

pouvoir mourir de longtems, ayant causé du relâchement dans la discipline Monastique, le Ciel remit les choses dans leur état naturel; & c'est depuis ce tems là seulement que la mort prend les Religieux de Landevence, comme les autres Mortels, jeunes & vieux, sans ordre, & sans aucun égard à l'âge.

Il se trouve donc des endroits sur la terre où l'on ne meurt point. Qui ne s'écriera pas sur cette promesse!

(a) J'irai vous habiter, agréable Contrée! ...

Mais suivant la réflexion d'un autre Anglois, c'est justement le charme d'une si belle offre, qui doit la rendre extrêmement suspecte, de la part surtout d'un petit nombre d'Habitans, qui commencent peut-être à s'ennuyer de leur solitude, & qui ne seroient pas fâchez de voir augmenter leur Colonie. Il n'est pas impossible que l'espérance de ne pas mourir, ne trouve un certain crédit dans les treize Cantons, & qu'elle ne conduise encore plus d'un Suisse à Ebenezer.

Après tout, il n'y a que l'imagination qui puisse faire trouver ces transmigrations effrayantes, & nous repré- Réfléxions.

(a) C'est un Vers de M. de Fontenelle.

ſenter l'autre Hemiſphere comme un ſéjour moins agréable que le nôtre. Quelle différence, un homme qui part pour l'Amérique avec ſa Famille & ſes Amis, comme les Emigrans de Saltzbourg, & la plûpart des Suiſſes qui ſont ſortis du Canton de Berne; quelle différence doit-il mettre entre le Pays qu'il quitte & celui qu'il prend le parti d'aller habiter? Des Plaines, des Monts, & des Vallées, voilà de quoi la ſurface de la terre eſt compoſée dans toutes ſortes de lieux. Un peu plus ou moins de froid & de chaleur, de ſtérilité ou d'abondance, fait la ſeule diſtinction du Terroir & du Climat. Si c'eſt la forme d'une Ville & de ſes Maiſons qui cauſe ce grand attachement que la plûpart des Hommes ont pour leur Patrie, qui les empêche, lorſqu'ils en choiſiſſent une nouvelle, d'imiter ces Troyens dont parle (*a*) Virgile, qui avoient donné la figure & le nom de Troye à l'établiſſement qu'ils s'étoient formé dans l'Epire, ou les Hollandois qui ont rendu *Batavia* parfaitement ſemblable à leur Amſterdam. Il ſemble d'ailleurs par la deſcription qu'on nous fait de la nouvelle Georgie, qu'il n'y manque rien de ce

Agrémens de la nouvelle Géorgie.

(*a*) Au troiſiéme Livre de l'Enéide.

qui distinque les plus heureuses Régions. Le but des Anglois est d'en tirer de la soye, & l'on assûre déja que les premiers essais qui en sont venus à Londres, surpassent beaucoup celle d'Italie. Si l'on ne cherchoit que du plaisir & de l'amusement, on ne peut rien s'imaginer de si agréable que les bords de la Savannah, sur laquelle les Anglois ont bâti une Ville du même nom. Le Poisson & le Gibier s'y laisse prendre à la main. Les Bois sont remplis de fruits, qui n'ont pas besoin d'autre culture pour se faire manger avec goût; & la campagne offre d'elle-même une espece de ris, qui suffit pour nourrir ceux qui voudroient s'épargner la peine d'y semer du bled. Telles sont du moins les Relations qu'on publie; & malgré la défiance affectée de quelques incrédules, le nombre de ceux qui s'embarquent tous les jours, est une marque que le Public les croit fidelles.

Réflexion. En effet, il y a dans les preuves morales un point de certitude, auquel il est aussi impossible de résister qu'aux démonstrations les plus évidentes. Que l'Angleterre ait formé le dessein d'établir une nouvelle Colonie, par la seule espérance de recueillir un profit con-

ſidérable de la bonté du Terroir; que des perſonnes ſenſées ayent employé une partie de leur bien à cette entrepriſe; qu'elles n'en marquent point de regret, & qu'un grand nombre de Voyageurs s'accordent à publier que l'effet répond aux premieres eſpérances. ç'en eſt aſſez pour convaincre un eſprit raiſonnable que les Relations n'en impoſent point au Public.

Sur ce principe, je ne ſçai quelle idée il faut prendre de la nouvelle Diſſertation de M. *Sturte*, dans laquelle il s'efforce de détruire l'opinion où l'on a été juſqu'à préſent, que l'Empereur Maximilien avoit formé de s'élever ſur le Trône de l'Egliſe. Il cite une Lettre de cet Empereur, qui ſemble déſavoüer effectivement ces démarches qu'on lui attribuë; mais cette preuve peut-elle entrer en concurrence avec tous les Mémoires publics du même tems, qui rendent un témoignage unanime à ſes réſolutions, & aux démarches mêmes qu'il déſavoüe? S'il y a quelque choſe à inférer de ſon déſaveu, c'eſt qu'il put changer de ſentiment, & ſouhaiter peut-être que ſes premieres vûës demeuraſſent cachées: mais piece pour piece, je ne voudrois oppoſer à M. Sturte qu'une Lettre ori-

Lettre de Maximilien à ſa fille, ſur ſon deſſein de ſe faire Pape.

ginale, dont la datte eſt antérieure à la ſienne, & ſur laquelle il eſt ſurprenant qu'il ne ſoit pas tombé dans ſes lectures. Je la rapporterai toute entiere, parce qu'elle eſt d'un tour ſingulier, pour former ici un Article intéreſſant. La datte eſt le 18. de Septembre 1711. Maximilien écrit à Marguerite d'Autriche ſa fille.

» Tres (a) chiere & tres amée fylle, » jè entendû l'avis que vous m'avez » donné par *Guyllain Pingun* notre Gar- » derobbes Vyeſſ dont avons encore » mius penſé deſſus.

» Et ne trouvons point pour nulle » reſun bon que nous nous devons » franchement marier, maes, avons » plus avant mys notre deliberation & » volonté de jamaes hanter faem nüe. » Et envoyons demain M. de Gurec » Evêque à Rome devers le Pape, » pour trouver fachon que nous puiſ- » ſuns accorder avec ly de nous prenre » pour ung Coadjuteur, afin qu'après » ſa mort pourruns eſtre aſſuré de » avoer le Papat & devenir Preſte &

(a) Cette Lettre ſe trouve dans le Recuëil des Lettres du Roi Loüis XII. & du Cardinal d'Amboiſe, avec pluſieurs autres Pieces curieuſes concernant l'Hiſtoire, depuis 1504. juſqu'en 1515. en quatre tomes in 8°. chez Foppens à Bruxelles en 1712.

» après estre Saint, & que vous sera de
» necessité que après ma mort vous se-
» rez contraint de me adorer, dont je
» me trouverey bien gloryoes.

» Je envoye sur ce ung Poste devers
» le Roy d'Arrogon, pour ly prier quy
» nous voulle ayder pour a ce parve-
» nir, dont il est aussi content moyen-
» nant que je resigne l'Empir a nostre
» commun Fyls Charl, de sela aussy
» je me suis contenté.

» Le Peupl & Gentilhomes de Rom
» ount falt ung allyance contre les
» Franchoes & Espaignos & sunt XX
» m. Combatans, & nous ont mandé
» que yl veolunt estre pour nous, pour
» faere ung Papa a ma poste & du
» l'Empir d'Allemaigne, & ne veu-
» lunt avoer ne Francos Aragonoes,
» ne mains nul Venecien. Je com-
» mance aussy practiker les Cardinaulx
» don II. C. ou III. C. mylle ducas
» me ferunt ung grand service, ave-
» que la parcialité qui est deja entre
» eos. Le Roi d'Arogon a mandé son
» Ambaxadeur que yl veult comman-
» der aux Cardinaulx Espaignos que
» yl veulunt favoryser le Papat a nous.

» Je vous prie tenés cette matere
» empu secret, ossi bien en brieff jours
» je creins que yl fault que tout le

» monde le ſache, car bien mal eſti
» poſſible de practiker ung tel ſi grand
» matere ſecretement, pour laquell yl
» fault avoer de tant de gens & de ar-
» gent ſuccurs & practike, & a diu,
» faet de la main de votre bon Pere
» Maximilianus, futur Pape. Le XVIII.
» jour de Septembre. Le Papa a en-
» core les vyevers dubl & ne peut
» longement fyvre.

Réflexion ſur la maniere dont les Etrangers écrivent en notre Langue.

Ceux qui ſçavent la Langue Allemande reconnoîtront ici tout d'un coup le ſtyle d'un Allemand, qui ſçait mal notre Langue. Il en eſt de même de toutes les autres Nations. Elles ont chacune leur maniere propre d'écrire & de parler mal le François. Et la raiſon n'en eſt pas difficile à trouver: c'eſt juſqu'à ce qu'elles ſçachent parfaitement notre Ortographe, elles écrivent comme elles prononcent, & leur prononciation ſe reſſent toujours de celle de leur propre Langue.

Diſtinction délicate des différens ſtyles.

Quelques Grammairiens délicats ont prétendu diſtinguer de même dans les meilleurs Ecrivains François, un caractére propre de ſtyle différent de celui qui vient du génie, & qui n'eſt que le goût particulier de chaque Province. J'en connois un qui croit ſentir en liſant Pierre Corneille & Mézerai, que ce Poëte & cet Hiſtorien étoient Nor-

mans. Pour les (a) Gaſcons & les Provençaux, il ſe fait fort de les reconnoître à la premiere page, & je lui en ai vû faire l'eſſai très-heureuſement. Il pouſſe ce diſcernement beaucoup plus loin ; car il ſe croit sûr de pouvoir découvrir après la lecture d'un Ouvrage, la condition, l'âge, & les inclinations naturelles de l'Auteur, quelque ſoin qu'il ait pû prendre pour les déguiſer. Cette ſorte de Critique eſt une eſpéce de *Métoſcopie*, qui n'a point d'autres principes que l'expérience du monde, & la connoiſſance du cœur humain. Mais ſans être obligé de la croire plus infaillible que les regles ordinaires de la Phyſionomie, on conçoit qu'elle doit être d'un très-agréable uſage pour celui qui l'exerce, & qui apperçoit ainſi dans un Livre mille choſes qui échappent aux yeux des autres.

Impreſſions diverſes de la lecture.

On ne ſçauroit douter d'ailleurs que chacun ne faſſe dans ſes lectures quantité de remarques, dont il n'eſt redevable qu'au tour particulier de ſon génie, & qui lui appartiennent ſi proprement, que fort ſouvent l'Auteur même

(a) N'eſt-ce pas ce que diſoit Boileau ?

Tout a l'humeur Gaſcone en un Auteur Gaſcon,
Calprenede & Juba parlent du même ton.
Art. Poët.

n'y a pas la moindre part. Et de là viennent les jugemens différens, & quelquefois opposez qu'on porte d'un Ouvrage. De-là viennent de même les différens dégrez de sentiment qu'il excite. L'un pleure; l'autre ne paroît pas ému. Celui-ci ne voit que ce que l'Auteur lui présente, ou ne le voit pas même dans toute l'étenduë qui est présentée : l'autre découvre beaucoup au-de là. Il tire de lui-même de quoi étendre ce qu'il lit. C'est ce qu'il ajoûte ainsi qui l'émeut, & qui le passionne; il pleure moins de l'Ouvrage d'autrui que du sien, & la seule obligation qu'il ait à l'Auteur est de lui avoir comme donné occasion de développer mille sentimens qui étoient au fond de son cœur. Je ne m'étendrois pas tant sur cette réfléxion, si je n'avois à citer un exemple fort étrange, auquel je veux la faire servir de prélude.

Mort extraordinaire de M. Bond sur le Théâtre.

M. *Bond*, homme d'esprit & d'excellent goût, célebre surtout par sa passion pour le Théâtre, avoit pris une inclination particuliere pour la Zaïre de M. de Voltaire; & ne se contentant point de la sçavoir par cœur en François, il avoit engagé un des meilleurs Poëtes de Londres à la traduire dans la Langue du Païs. Son dessein étoit de la faire représenter sur le Théâtre de Drurylane. Il employa pendant plus de deux ans tous ses soins & ceux de ses amis

pour la faire accepter aux Directeurs de ce Theâtre ; mais on ne ſçait par quelle raiſon ils s'obſtinerent à la rejetter, ni pourquoi elle a été annoncée vingt fois depuis deux ans, ſans qu'on ſoit encore plus avancé pour l'exécution. Enfin M. Bond n'eſpérant plus de la faire paroître ſur un Theâtre régulier, prit le parti de la répréſenter lui-même, avec quelques autres amateurs du Cothurne, dans la grande Salle des *York-Buildings*, qui eſt un lieu deſtiné dans ſon origine pour les concerts de Muſique ; mais dont on obtient l'uſage en le loüant auſſi cher pour une ſoirée, qu'un autre Bâtiment ſeroit loüé pour une année entiere. Les Rolles furent diſtribuez, & toute la Ville avertie de l'entrepriſe qu'on avoit formée pour lui plaire. M. Bond qui n'avoit pas moins de ſoixante ans, choiſit le Rolle de Luſignan, comme le plus convenable à ſes talens & à ſon âge. Il n'épargna ni ſoins ni dépenſes pour ſe mettre en état de le jouer avec diſtinction ; & l'on ajoûte à l'honneur de ſa générosité & de ſon déſintéreſſement, qu'il abandonna tout le profit du Spectacle au Poëte Traducteur de la Piece.

Le jour arrive. Jamais Aſſemblée n'avoit été ſi brillante & ſi nombreuſe. Les premiers Actes s'exécutent avec l'applaudiſſement de tous les Ordres. On attendoit Luſignan ; il paroît ; & tous les cœurs commencent à s'émouvoir à la ſeule vûë de ce Prince vénérable ; mais celui de M. Bond l'étoit plus que tous les autres enſemble. Il ſe livre tellement à la force de ſon imagination, & à l'impétuoſité de ſes ſentimens, que ſe trouvant trop foible pour ſoutenir tant d'agitation, il

tombe ſans connoiſſance au moment qu'il reconnoît ſa fille. On ſe figura d'abord que c'étoit un évanouiſſement contrefait, & tout le monde admiroit l'art avec lequel il imitoit la nature. Cependant la longueur de cette ſituation commençant à fatiguer les Spectateurs, Chatillon, Zaïre & Nereſtan l'avertirent qu'il étoit tems de la finir. Il ouvre un moment les yeux; mais les fermant auſſi-tôt, il tombe de ſon fauteuil ſans prononcer une parole; il étend les bras, & ce mouvement fut le dernier de ſa vie.

Le Spectacle ayant été interrompu par un accident ſi funeſte, on ne laiſſa point de promettre à l'Aſſemblée qu'il ſeroit renouvellé le lendemain. La foule y fut prodigieuſe. Un intime ami de M. Bond, qui faiſoit le Rolle d'Oſmin, ſe chargea auſſi de celui de Luſignan, & commença la Piece par un Prologue, qui convenoit aux circonſtances. J'avertis avant que de le traduire, qu'il ne parut pas digne d'une avanture ſi extraordinaire; mais l'intervalle avoit été ſi court, que le Public crut devoir un peu d'indulgence au Poëte. Cette raiſon lui fera obtenir auſſi celle de mes Lecteurs, & je ſuis perſuadé que bon ou mauvais on ſeroit fâché que je ne le joigniſſe point à ce récit.

Prologue funebre d'une Tragedie.

» Celui auquel j'entreprens de ſuccéder, » quoique je reconnoiſſe mes talens fort in- » férieurs aux ſiens, vous fut enlevé hier au » milieu des applaudiſſemens dont vous ré- » compenſiez ſon mérite & ſon zéle. Il » vouloit vous plaire. Il a fait des efforts » qui n'ont mal réüſſi que pour lui-même. » Luſignan! Bond! lequel des deux mérite » le plus de compaſſion? lequel des deux » cœurs doit paſſer pour le plus tendre & le

» plus grand ? Bond eſt mort de ce que
» Luſignan a dû ſentir : Comment Luſignan
» que Bond ne faiſoit que repréſenter, l'a-
» t'il ſenti ſans mourir ? Sa mort du moins
» n'a pas été ſi prompte, & ſi le ſentiment
» avoit été le même, n'auroit-il pas produit
» un égal effet ? Bond n'eſt donc pas infé-
» rieurs à ſon modéle. Pleurez le comme
» Nereſtan & Zaïre ont pleuré Luſignan,
» & que le déſir de vous plaire, dont il étoit
» enflammé, ſupplée ici à la qualité de Pere !
» Avez-vous remarqué ſon dernier regard ?
» Avez-vous vû ſes bras qu'il étendoit vers
» vous ? Il vouloit dire : J'expire, ſatisfait
» de vous avoir plû, & auſſi glorieux de
» mon ſort que le Héros Luſignan.

» Pour moi, qui vais joindre le Rolle de
» mon Ami au mien, j'aurois à craindre le
» même deſtin, ſi le ſeul zéle pouvoit m'y
» expoſer. Mais il faut des talens qui me
» manquent, pour être capable d'une fin ſi
» glorieuſe. Etrange effet ! C'eſt ma foi-
» bleſſe même qui me ſauvera. Il falloit être
» auſſi fort que M. Bond pour s'affoiblir
» juſqu'au point que vous avez vû ; auſſi
» plein de vie & de ſentiment pour perdre
» ſi promptement l'un & l'autre ; auſſi éle-
» vé pour tomber tout d'un coup ſi bas.
» Mais ce que vous vîtes hier n'eſt pas ſi
» éloigné de votre mémoire, que vous ne
» puiſſiez vous le repréſenter aſſez vive-
» ment pour vous figurer que c'eſt Bond
» que vous allez voir encore : Faites vous
» cette impoſture à vous-mêmes. L'illuſion
» d'ailleurs ne regardera que les dehors ;
» car je porte Bond au fond de mon cœur.
» Vous joüirez ainſi dans pluſieurs ſens de
» la repréſentation de la vérité.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCV.

EST-IL impossible de réduire en art la profession des Acteurs du Théâtre, & d'établir des principes qui servant de méthode pour les former, leur fassent mettre plus de conduite & de jugement qu'on n'en voit communément dans leur action ! Je ne répondrai point directement à cette question; mais voici quelques remarques d'un Auteur Anglois qui ne me paroissent pas sans utilité.

La profession d'un Acteur est de représenter aux oreilles & aux yeux d'une Assemblée toutes les diverses passions

Essai sur l'Art du Théâtre.

qui font la guerre aux Hommes, ſoit dans la bonne ſoit dans la mauvaiſe fortune.

On conçoit d'abord que pour entreprendre de repréſenter les paſſions humaines, il faut non ſeulement les connoître, mais ſçavoir ſe revêtir des marques & des couleurs qui les diſtinguent. Ces marques ſont de deux ſortes. Les unes qui frappent l'œil; c'eſt le regard & le mouvement. Les autres qui agiſſent ſur l'oreille; c'eſt le ſon, & les inflexions de la voix, qui ne conſiſtent pas ſeulement dans l'élevation & l'abaiſſement des tons, mais beaucoup plus dans une certaine *imprégnation* de ſentiment, ſi l'on me permet ce terme, qui communique aux ſons tout ce qui ſe paſſe dans l'ame de celui qui les fait entendre.

Il n'y a que ſix paſſions dramatiques qui puiſſent être fortement exprimées par le regard, & qui ſe répandant ſur le viſage ſoient capables de nous faire paſſer par tous les différens dégrez de peine, de plaiſir, ou de ſuſpenſion dont le cœur peut être vivement touché. C'eſt la joye, la triſteſſe, la crainte, le dédain, la colere, & l'admiration. On compte un grand nom-

bre d'autres passions auxiliaires, qui ne peuvent être exprimées dans leur propre caractere, mais qui ne laissent pas de se représenter fort bien par le mélange de deux ou trois des six capitales. Telles sont la jalousie, la vengeance, l'amour, & la pitié. Le Lecteur peut reconnoître sur le champ la vérité de cette remarque, & se convaincre par une expérience facile que pour exprimer la jalousie dans les traits du visage il faut une combinaison de crainte, de dédain & de colere. La vengeance ne demande que le mêlange des deux dernieres. L'amour ne peut se faire connoître que par un air de joye, tempéré d'un air de crainte; & la pitié par un mêlange de crainte & de tristesse.

L'unique secret pour exprimer une passion par le regard, est de commencer par la bien concevoir avec le secours d'une forte & vive imagination. Si quelqu'un par exemple se remplit fortement d'une idée triste, il éprouvera dans peu de momens que ses yeux contracteront une certaine obscurité qui est propre à la mélancolie. Ses muscles se relâcheront insensiblement jusqu'à cet état qu'on nomme langueur, &

tous les organes du corps se débandant de même par l'effet d'une espece de sympathie, il se trouvera dans une situation inanimée qui approche beaucoup de la lassitude. Dans cette disposition, qu'on peut regarder comme purement passive, qu'il s'efforce de parler avec fierté, il éprouvera que c'est une entreprise impossible. En vain choisira-t-il les expressions les plus brusques, & celles qu'on employe dans la plus ardente colere ; le son de sa voix n'exprimera que de la douceur & de la tendresse. L'altération de ses muscles s'est communiquée jusqu'aux organes de la parole. Avant qu'il puisse faire prendre un ton emporté à sa voix, il faut qu'il se remplisse de quelque idée de colere & d'indignation, qui enflammera bientôt ses yeux, qui remontera tous ses fibres détendus, & qui ne le disposera plus qu'à l'impatience & à la violence. Alors non seulement sa voix répondra à l'air de son visage, mais rarement de sa langueur jusques dans son port, sa démarche, & tout le reste de son action, il paroîtra un impétueux dont les moindres mouvemens sont terribles, & feront sur les spectateurs une impression dont ils ne pourront se défendre.

Ainſi la plus heureuſe qualité d'un Acteur ſeroit une imagination *plaſtique*, qui pût recevoir à ſon choix toutes ſortes d'images ; avec une grande mobilité d'eſprits animaux, qui n'attendiſſent que ſon ordre pour couler à propos dans ſes muſcles, ou pour en ſortir. Ces deux préſens de la Nature feroient ſur le Théâtre un Docteur *Fauſte* qui ſeroit capable de produire à chaque inſtant les merveilleux changemens de ſcene. Dans une partie de ſon diſcours l'impreſſion de triſteſſe que la force de ſon imagination ſeroit ſur ſon cœur ſe communiqueroit à ſes regards & à ſa prononciation ; il paroîtroit ſombre & abattu. Plus loin, dans un endroit où le Poëte auroit jetté quelques rayons d'eſpérance, ſes yeux prendroient feu tout d'un coup, & dans ſon accent comme dans ſon action on commenceroit à ſentir un retour de force & de vie. On verroit ſuccéder mille autres changemens. Tantôt il s'arrêteroit quelques inſtans, & prenant un air penſif pour faciliter ces tranſitions ſoudaines, il prépareroit ſes Spectateurs autant que lui-même à toutes les révolutions dont le cœur eſt capable, & les éprouvant tour à tour il

les feroit infailliblement éprouver aux autres.

L'action du Théâtre, telle que j'en donne l'idée, ſeroit ſans doute un exercice des plus laborieux. Nous voyons dans nos paſſions réelles quels effets le trouble & les agitations du cœur ſont capables de produire ſur le corps. Une premiere émotion cauſée par quelque accident fâcheux, ſuffit ſouvent pour nous faire venir une ſueur froide ſur le front. Mais ſi le ſang s'échauffe aſſez pour nous faire porter le reſſentiment juſqu'à la violence, dans quelle fatigue & quel épuiſement d'eſprit ne ſe trouve-t-on pas après un accès de colere qui n'a duré qu'un moment ! Cependant un Acteur aveuglé par l'ignorance & par l'orgueïl ſe flatte de repréſenter ces tempêtes de l'ame avec une tranquillité ſtupide. Qu'il oſe ſuer ſur le Théâtre. Craint-il donc de s'avilir, & s'imagine-t-il avoir d'autre honneur à perdre ou à ménager que celui de bien exercer ſa profeſſion ? Une bouche mignardement arrondie, des yeux vuides de ſens & d'expreſſion qui ne ſçavent où fixer leurs regards, des bras qui ne paroiſſent pas appartenir à celui qui parle, tant ils s'accordent mal avec ce qui ſort de

ſa bouche, une voix lâche & doucereuſe qui porte l'*opinion* dans ſa déteſtable monotomie, telles ſont les graces du Théâtre moderne; tels ſont les fruits de l'indulgence exceſſive du Public pour des Acteurs qui ne s'en rendent pas dignes. On pourroit objecter que la Nature accorde à peu de perſonnes le talent de la connoître & de l'imiter. J'en conviens. Mais que les Directeurs du Théâtre apportent donc tous leurs ſoins pour les découvrir.

Il y a d'ailleurs des marques excluſives qui leur épargnent la moitié de l'embarras. Il ſe trouve des fronts & des viſages ſur leſquels l'incapacité eſt écrite. Une bouche reſſerrée, par exemple, & une certaine contrainte autour du nez & des lévres, qui vient de la contraction des muſcles, ne peut jamais s'accorder avec l'air de dignité. La tendreſſe & la compaſſion ne ſçauroit trouver place ſur un viſage rude & ténébreux dont le ſeul aſpect eſt rebutant. Il y a une inſipidité enfantine de phyſionomie, qui eſt incompatible avec la hardieſſe & la majeſté. D'autres portent dans leurs traits une eſpece de ſérieux comique & de diſpoſition riſible à l'importance, qui forme

un mêlange bizare de plaiſanterie & de gravité, dont le ridicule ne fait qu'augmenter, par les efforts qu'ils font pour prendre un air tout-à-fait compoſé. Autant que ceux-là ſont propres à la Comédie, autant l'air figuré eſt irréconciliable avec la noble gravité du Cothurne. Enfin tout le monde avec un peu d'uſage, eſt capable de reconnoître au premier coup d'œil les défauts qui ne peuvent être ſurmontez par l'art même, & qui rendent certaines figures incurables.

La phyſionomie d'un Acteur doit être mâle, & également éloignée de l'excès de la beauté & de la laideur. Des traits trop délicats ſe perdent dans l'éloignement du Theâtre, & ce qui reſte après cette *diſparition* ne ſignifie rien. Les Muſcles doivent être marquez, ſans être enflez néanmoins, parce qu'une ſurface trop inégale rendroit un viſage incapable de varieté. Les yeux doivent être de toute autre couleur que noir; car la diſtance & la lumiere des chandelles ne permettroient point de remarquer la différence des regards, & tous les mouvemens d'une Brunelle ſenſible & intelligente, ſans leſquels il n'y a rien qui diſtingue un

viſage d'un maſque. La voix doit être *moëlleuſe*, fléxible, & bien articulée. Tous les membres du corps dégagez, & prêts à prendre le mouvement qui leur convient. Le port noble, aiſé, ferme, ſans aucune affectation, qui ſente l'étude & l'ajuſtement. Enfin, le génie d'un Acteur doit être libre, & porté indifféremment à l'imitation. Sa mémoire ne ſçauroit être trop ferme & trop étenduë. Il doit être homme de Lettres, ou du moins avoir du goût pour la lecture, & ſurtout ſe contenir dans les bornes de la ſobrieté & de la tempérance.

Comme je n'ai point d'autre part à ce Portrait que celle de l'avoir traduit littéralement, je n'ajoûterai rien pour le juſtifier; j'éviterai encore plus d'en faire l'application aux Héros de la Scene Françoiſe. C'eſt à ceux qui font leur étude particuliere du Theâtre à juger ſi les idées de l'Auteur Anglois ſont juſtes, & mon unique vûë eſt de les mettre en état de porter ce jugement. J'ai promis de même quelques exemples du caractere & du mérite des Acteurs de Londres, qui ne ſeront que la continuation de cette Piece, & qui auront peut-êre plus d'agrément pour Réfléxion.

ceux qui aiment les faits & les avantures. Mais le ſoin que j'ai toujours de varier les articles de ma feüille, me fait choiſir une autre matiere pour celui que je vais commencer.

Dialogues nouveaux.

J'ai donné il y a quelques ſemaines la traduction d'un Dialogue ſur les Médailles, qui s'eſt fait lire avec goût, quoique fort inférieur à ce que la France a produit de bon dans ce genre. Le ſujet en étoit peut-être trop grave, pour devenir ſuſceptible de la légereté & des graces qui ſont propres aux Ouvrages de cette nature. Mon Correſpondant l'a ſenti, & le zéle qu'il a pour l'honneur de ſa Nation, lui fait ſouhaiter que je publie quelques autres Dialogues, qu'il croit beaucoup plus délicats. On en ſera quitte aujourd'hui pour trois des plus courts, ſur leſquels il ſeroit inutile de donner plus d'explication.

DIALOGUE SUR MER.

Un Poëte guéri, un Poëte malade.

1. IL me ſemble que le vent eſt très-favorable, & que nous avançons beaucoup.

2. S'il continuë de même, nous arriverons au Port avant la nuit.

1. Mais apprenez-moi, je vous prie, quelle terre nous laissons là sur la gauche ?

2. C'est Anticyre.

1. Quoi ! cette Isle si fameuse par la vertu admirable de son Hellebore ?

2. C'est elle-même.

1. Mais, dites-moi, pourquoi soupirez-vous si amerement en prononçant son nom ?

2. Helas ! il a renouvellé dans ma mémoire la malheureuse guérison du plus charmant de tous les maux, dont j'ai été atteint fort longtems.

1. Que me dites-vous là ? ce devoit être un étrange mal que celui dont on se repent d'être guéri.

2. Je m'étois imaginé d'avoir reçû du Ciel le talent de la Poësie, & je ne faisois qu'extravaguer du matin au soir, & faire des Vers, négligeant toutes sortes de devoirs pour suivre les Muses. Mes parens qui s'en apperçûrent, me firent transporter ici, & me livrerent aux Médecins.

1. Je suis fort curieux d'apprendre comment ils vous traiterent.

2. Ils me purgerent tant que je me crus prêt de mourir, & j'eus beaucoup de peine à me sauver de leurs mains,

auſſi maigre que le Philoſophe Cratès. Mais vous pâliſſez, & vous paroiſſez embaraſſé, comme ſi vous aviez eu quelque part à l'infortune que je vous raconte.

1. Voilà le vent qui nous manque... Dieux! Neptune! ne nous oblige pas de relâcher à Antycire.

MARS ET VENUS.

Pourquoi, charmante Déeſſe de la Beauté, ne penſez-vous pas à tirer vengeance de ce Grec impie, qui devint ſi amoureux de votre Statue de Cnide, que s'étant caché la nuit dans votre Temple, il oſa la profaner par ſes careſſes?

Pauvre Dieu de la Guerre! que vous connoiſſez mal notre ſexe, ſi vous nous croyez ſi paſſionnées pour la vengeance, que nous puiſſions haïr ceux qui nous aiment & qui admirent nos charmes, quelque voye qu'ils prennent pour nous marquer leur admiration & leur amour.

Je puis donc eſpérer, belle Venus, que ma voix terrible, mon air belliqueux, & la rudeſſe de mes manieres, n'offenſeront jamais la douce *Cytherée*.

Non, Mars, non. Je vous déclare

que vous ne m'avez jamais fait tant de plaisir, que lorsque vous vîntes me dire, en termes fort grossiers à la vérité, mais sinceres en apparence, que vous mouriez d'amour pour moi, & que vous me le témoignâtes de même. Vous imaginez-vous que Minerve, notre grande Prude du Ciel, eût jamais persécuté, comme elle a fait le vaillant Ajax, si au lieu de s'arrêter à Cassandre dans son Temple, il eût attaqué la Divinité elle-même?

L'EMPEREUR TIBERE. PRISCUS.

TIB. QU'as-tu à rire, Priscus?

PR. Je ris, Seigneur, du nouveau nom que les Romains ont inventé pour vous. Ils ne vous appellent plus, *Biberius Mero*, mais *Caprineus*, du nom de cette Isle de Caprée, que vous avez choisie pour votre retraite, & où ils ont la hardiesse de dire, que vous surpassez les Boucs mêmes en infamies.

TIB. Laissons-les dire. Accordons au Peuple Romain la liberté de parler. Les discours nous blessent peu. Qu'ils s'amusent comme ils voudront de leurs Satyres & de leurs invectives, aussi

longtems que nous aurons le ſecret de gouverner ce vaſte Empire, à la diſtance où nous ſommes de Rome.

Pr. Les derniers avis, Seigneur, qui nous ſont venus de cette Ville, confirment la juſtice de nos craintes.

Tib. Il eſt vrai, cher Priſcus, que les bons Sénateurs de Rome voudroient, graces à leur ſottiſe, me faire accepter plus d'honneurs que je ne le trouve à propos dans les circonſtances où nous ſommes. Les Titres ne menent à rien, & ne ſervent qu'à rendre plus odieux ceux qui le ſont déja par la grandeur de leur pouvoir.

Pr. Permettez-moi, Seigneur, de vous demander ſi vous ne penſez jamais à l'avenir. Il eſt bon de mettre quelquefois les choſes au pis. Suppoſons que Séjanus nous eût échappé, & qu'il eût réüſſi dans une partie de ſes projets, quel parti auriez-vous pris? Vous avez ici votre Flotte légere, qui auroit pû ſans doute vous tranſporter en un moment à la tête de vos Armées. Mais n'auriez-vous pas plutôt pris la réſolution de demeurer renfermé dans cette heureuſe Iſle, que la Nature a renduë ſi inacceſſible, qu'on n'y voit jamais que ceux qu'on y veut bien recevoir!

TIB. Oüi, je ne quitterai point cette délicate retraite, que la nature & l'art ont conſpiré à rendre digne de l'Empereur du Monde. Je ſuis délivré ici du tumulte fatiguant de Rome, & je joüis dans le ſein du repos & de la ſûreté, de ces plaiſirs inconnus au reſte du monde, que ton zéle, cher Priſcus, invente tous les jours pour mon amuſement.

PR. Puiſſiez-vous, Seigneur, vivre toujours heureux & ſans crainte.

TIB. Mes Spintries ſont-elles prêtes? Leur a-t'on lû ſoigneuſement les Ouvrages d'Elephantis?

PR. On n'a rien négligé pour les inſtruire. On leur a fait même prendre quelques leçons d'après les Peintures de la Gallerie de Venus.

TIB. Le Feſtin eſt-il préparé dans le nouveau Labyrinte?

PR. Tout eſt exécuté ſuivant vos ordres.

TIB. Qui repréſente Theſée?

PR. Léandre l'Athénien.

TIB. Et le Minotaure?

PR. Un certain Lycophron, qui nous eſt venu de Corinthe.

TIB. Avez-vous eu ſoin de faire ce que j'ai ordonné pour les jeunes Eſclaves?

PR. J'en ai mis sept de chaque sexe.

TIB. Quels habits leur faites-vous prendre ?

PR. Je les ai fait vêtir tous diversement, excepté deux qui paroîtront tout nuds.

TIB. Fort bien. Je goûte fort cette idée.... Mais tourne les yeux à l'Occident, Priscus, c'est je pense un Vaisseau qui vient ici à pleines voiles.

PR. Je le reconnois. C'est la Trireme du Sénat.

TIB. Je me doute de ce qui l'amene. Va donner ordre à ce moment que les Prisonniers soient précipitez avant qu'elle arrive. Je ne veux point qu'on vienne m'importuner pour leur pardon. Tu recevras toi-même les Envoyez du Sénat, & tu me réjoindras ensuite dans mes Bains privez.

C'est à mes Lecteurs à juger si cette maniere de peindre les caracteres, a tout l'agrément qu'on lui trouve à Londres. Le dessein en pourroit être bon & mal exécuté. Ainsi voilà deux points sur lesquels la Critique peut s'exercer. En exposant, comme je fais tous les jours, les Ouvrages, l'esprit, & les mœurs des Anglois, au jugement de notre Nation, je ne fais qu'i-

miter l'usage où ils sont depuis longtems par rapport à nous. Ils ne nous passent rien, & j'en ai une bonne preuve à donner dans la Lettre suivante, qui m'a été renvoyée de Londres, où elle avoit été écrite de Paris.

» Je voudrois être capable de vous » rendre un compte aussi exact que » vous le souhaitez du Théâtre de » France. Si vous vous contentez de » mes foibles Observations, je vous » confesserai d'abord qu'ayant voyagé » dans toutes les parties de l'Europe, » je n'ai point vû de Théâtre qui ap» proche si fort du Théâtre des An» ciens, que celui des François. Ce» pendant il lui ressemble mal sur plu» sieurs points. L'amour qui n'étoit » souffert autrefois que dans la Comé» die, & qu'on ne regardoit point » comme une passion assez noble pour » le Cothurne, fait tout le fond de » l'intrigue dans leurs meilleures Pie» ces: ce qui a fait dire à un de leurs „ plus judicieux Critiques, que leurs „ Tragédies ne sont que des *Comédies* „ *rafinées.* Quoiqu'on ne puisse trop „ loüer tout ce que Corneille & Ra„ cine ont fait dans ce genre, la Lan„ gue Françoise paroît plus propre à

Observations d'un Anglois sur plusieurs de nos usages.

„ la Poëſie Lyrique qu'à la Tragédie
„ & à l'Epopée. Elle n'eſt ni aſſez ſim-
„ ple ni aſſez noble. Ils l'ont affoibli à
„ force de l'embellir ; & ce qui m'en
„ fait attribuer hardiment les défauts à
„ cette cauſe, c'eſt qu'ayant jetté les
„ yeux ſur leurs anciens Auteurs, je
„ l'ai trouvé plus forte dans des tems
„ où elle étoit moins riche & moins
„ correcte.

„ Ils ont introduit une multiplicité
„ d'incidens & d'Epiſodes, qui eſt ab-
„ ſolument contraire à la pratique des
„ anciens Grecs ; mais ils affectent
„ néanmoins de conſerver exactement
„ l'unité, ſurtout celle du lien ; quoi-
„ qu'ils négligent en même tems l'imi-
„ tation de l'ancien *Chœur*, qui en éta-
„ bliſſent ſi naturellement la vraiſem-
„ blance. Leurs ſujets ne ſont jamais
„ tirez de l'Hiſtoire de leur Nation,
„ ce qui eſt encore oppoſé à l'uſage des
„ Poëtes Grecs. Ils les prennent pour
„ la plûpart de l'Antiquité, ou des
„ Nations les plus éloignées ; & par un
„ caprice extraordinaire, ſi vous n'ai-
„ mez mieux l'appeller un défaut de
„ jugement, ils font agir & parler tous
„ leurs Héros, comme des François
„ modernes. Soit que la difficulté vien-

„ ne du caractere de la Nation, ou de
„ celui de la Langue, ils conviennent
„ eux-mêmes qu'il leur eſt impoſſible
„ de faire autrement.

„ Les frais de leurs Repréſentations
„ n'approchent point de ceux des nô-
„ tres. Ils n'ont pas non plus un ſi
„ grand nombre de Pieces à choiſir.
„ Peut être en ont-ils quelques-unes
„ de meilleures; mais je parle du nom-
„ bre. Il nous accuſent de pouſſer la
„ cruauté juſqu'à l'erreur, & je n'ai
„ pas de peine à croire, en voyant leurs
„ mœurs douces & polies, que ce qui
„ nous paroît touchant, ſeroit capable
„ de les faire fuir. Ils traitent auſſi
„ d'indécences dans le Comique ce qui
„ paſſe chez nous pour galanterie. Je
„ confeſſe qu'ils ont raiſon, en ne con-
„ ſultant que certaines regles; mais ces
„ affectations de pureté & de décence,
„ les éloignent preſque toujours de la
„ nature. La médiocrité de leurs Ac-
„ teurs peut être attribué à la même
„ cauſe. Il eſt impoſſible avec une af-
„ fectation continuelle de politeſſe &
„ de regularité dans tous leurs mouve-
„ mens, qu'ils puiſſent exprimer les
„ grandes paſſions. Un Acteur Fran-
„ çois n'a point d'autres marques de

„ douleur à donner, lorſqu'on lui an-
„ nonce la ruine de ce qu'il a de plus
„ cher, que lorſqu'il apprend la mort
„ d'un Perroquet qu'il aime. Il levera
„ poliment les yeux & les bras vers le
„ Ciel, il pouſſera quelques ſoûpirs,
„ il tachera de prendre un air triſte,
„ pour faire foi de de ſon malheur,
„ toutes marques équivoques de la
„ grandeur de ſa perte. J'aime bien
„ mieux voir un Anglois qui ſe jette
„ par terre, qui la gratte avec les on-
„ gles, ou qui la mort avec les dents,
„ qui s'arrache les cheveux, & qui dé-
„ chire ſes habits; enfin, qui par le ton
„ lamentable de ſa voix, & par l'af-
„ freux deſordre de ſes mouvemens,
„ me fait ſentir preſque autant que lui-
„ même, que toutes ſes affaires ſont
„ déſeſpérées. Si cette raiſon fait que
„ la France a peu d'excellens Acteurs,
„ elle empêche auſſi qu'elle en ait d'ab-
„ ſolument mauvais. Ils paroiſſent tous
„ polis, meſurez, attentifs à leurs Rol-
„ les, & s'ils n'ont pas l'art de toucher,
„ ils ont preſque toujours celui de
„ plaire.

„ Les Divinitez, qui paroiſſoient ſi
„ ſouvent ſur l'ancien Théâtre, ne
„ trouvent place ici qu'à l'Opera. Il

„ ſemble que pour ce Spectacle les
„ François choiſiſſent mieux leurs ſu-
„ jets que les Italiens. Une Poëſie ſi
„ légere & ſi muſicale, doit plutôt rou-
„ ler ſur les contes des tems fabuleux,
„ & ſur des merveilles d'imagination,
„ qui fourniſſent matiere aux enchan-
„ temens & au miniſtere des Dieux,
„ que ſur les plus graves évenemens de
„ nos Hiſtoires modernes. Je vois plus
„ volontiers paroître à l'Opera le Dieu
„ d'un Fleuve, une Nymphe, Venus
„ & l'Amour, qu'un Empereur d'Al-
„ lemagne, un Pape, une Reine de
„ France, qui tiennent conſeil ſur les
„ affaires de l'Europe, en chantant tan-
„ tôt ſeul, tantôt en triot. La Muſique
„ vocale des François eſt d'une dou-
„ ceur & d'une ſimplicité extrême.
„ C'eſt leur goût pour la nature, qui
„ les attache à la ſeule maniere de chan-
„ ter qui convient à des hommes; car le
„ chant des Italiens devroit porter un
„ autre nom; c'eſt un ramage d'oiſeaux
„ ou le badinage d'un inſtrument.

„ On voit en France un grand nom-
„ bre d'Etabliſſemens pour l'encoura-
„ gement des Sciences & des Arts,
„ parmi leſquels la Sculpture & la
„ Peinture ne ſont pas négligées. Les

„ François ont de fort bons Peintres ;
„ mais je n'ai point remarqué dans
„ leurs Ouvrages cette *vérité* & ces gra-
„ ces ſimples & naturelles, qui ont diſ-
„ tingué long-tems les Italiens. Pour
„ les Belles Lettres, il n'eſt point de
„ Nation, ſans en excepter la nôtre,
„ qui les ait porté à une ſi grande per-
„ fection, & la multitude de bons Ou-
„ vrages, qu'ils publient dans ce genre,
„ excite avec raiſon les Etrangers à
„ s'inſtruire de leur Langue. Leur
„ Architecture eſt d'un goût qui leur
„ eſt propre. On trouve dans la diſpo-
„ ſition de leurs Appartemens plus de
„ commoditez & d'agrémens qu'en
„ Italie, où l'on ne fait attention qu'à
„ la beauté & à la régularité exterieu-
„ res des Edifices, & pour la richeſſe
„ & l'élégance des Ameublemens, ils
„ ſurpaſſent ſans difficulté tous les au-
„ tres Peuples.

» Les François en général ſont d'un bon
» caractere ; mais ils ſont trop ſages & trop
» légers pour mourir d'un excès de douleur
» ou d'amour, quoique la galanterie ſoit por-
» tée parmi eux au plus haut degré. Les fem-
» mes ſont fort conſidérées en France ; auſſi
» n'épargnent-elles aucun ſoin pour ſoutenir
» leur empire, & pour le rendre agréable.
» Elles s'entretiennent dans une propreté
» extrême. Elles ont dans leur maniere de

» ſe coëffer & de ſe vêtir un art que les
» Etrangers ſentent & admirent, ſans pou-
» voir l'imiter. Leur converſation eſt légere
» & délicate. Leurs manieres ſont libres &
» aiſées, ſans s'écarter jamais de la bien-
» ſéance ; de ſorte que ſi on les accuſe d'être
» trop portées à la galanterie, il faut leur
» accorder la gloire de conduire leurs in-
» trigues avec beaucoup de ménagement.
» Elles ont trouvé le moyen de ſe dédom-
» mager de la Loi Salique, par la part que
» leur eſprit & leur adreſſe leur fait prendre
» aux plus grandes affaires. On voit peu de
» perſonnes de qualité qui ne prennent le
» parti du mariage, & preſque tous dans
» leur premiere jeuneſſe ; mais l'interêt les
» y porte plus ſouvent que l'inclination. La
» qualité d'*Uxorius* n'eſt pas le foible des
» François, & de tant de belles paſſions,
» dont on entend raconter tous les jours
» quelque exemple, il ne s'en trouve gue-
» res de conjugales.

» On ne ſçauroit dire que la piété regne
» en France dans toutes les conditions.
» Cependant rien n'eſt ſi ordinaire que de
» voir des perſonnes de l'un & de l'autre
» ſexe, ſortir tout d'un coup du ſein de la
» joye & des plaiſirs pour ſe retirer dans la
» ſolitude, & s'y livrer à la pénitence.

» Leur Juſtice eſt prompte & ſévere ;
» mais les Emplois des Magiſtrats mêmes
» qui décident de la vie & de la mort, ſe
» vendent & s'achetent. Ce n'eſt pas une
» honte non plus pour un Juge (*a*) que

(*a*) Ç'en eſt une en Angleterre, & ſolli-
citer un Juge, c'eſt lui faire affront.

» d'écouter les ſollicitations d'une belle » Dame avant le Jugement d'un Procès.

» Les Bourgeois de Paris ſe diſtinguent » par deux excès ; celui de l'induſtrie & de » l'extravagance. Il n'y a point de peines » qu'ils ne ſe donnent pour gagner de l'ar- » gent, & ils le dépenſent avec profuſion » pour leur plaiſir.

» Les François ne peuvent s'empêcher » d'être civils. C'eſt leur caractere naturel. » Mais ils accordent rarement leur eſtime » & leur confiance aux Etrangers. J'ai re- » marqué qu'ils s'en défient continuelle- » ment. Leur politeſſe eſt celle d'un hom- » me qui croit deſcendre, & qui accorde ce » qu'il ne croit pas devoir.

» Ils ſont les meilleurs Sujets dont aucun » Roi puiſſe ſe vanter. Plutôt bons Com- » pagnons que bons Amis ; mais les meil- » leurs Ennemis du monde, car leur lége- » reté les diſpoſe aiſément à l'oubli des » iniures.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCVI.

J'Ai réſiſté longtems aux ſollicitations qu'on m'a faites de traduire entierement une des plus célebres Tragédies d'Angleterre, par la ſeule crainte de faire perdre à trois ou quatre de mes Feüilles la variété que le Public a goûtée juſqu'à préſent dans les précédentes. Cette raiſon néanmoins me paroît aujourd'hui plus foible qu'une nouvelle objection que je me fais moi-même. Mon principal deſſein dans le *Pour & Contre* ayant toujours été de comparer les goûts de nos Voiſins avec le nôtre, ou du moins de mettre mes Lecteurs en état de faire eux-mêmes cette comparaiſon, je ne

Réflexion ſur le ſujet de cette Feüille.

puis atteindre à ce but pour les Ouvrages de Théâtre ſans faire connoître avec une juſte étenduë le ſujet que je propoſe à diſcuter. Une Scene détachée, telle que j'en ai déja publié quelques-unes, peut faire découvrir juſqu'à un certain point le génie d'un Auteur; mais le goût du Théâtre conſiſtant moins dans le tour des penſées & du ſtile que dans la conduite de la Piece entiere, dans les caracteres & les diverſes ſituations, toutes les traductions & les remarques que j'ai données juſqu'ici n'ont pû faire prendre qu'une idée fort imparfaite de la Tragédie Angloiſe. Je me ſuis déterminé ſur cette réflexion à traduire une des meilleures Pieces (a) de Dryden. Elle contiendra environ quatre Feüilles, ſans y compter les quatre ou cinq longues Scenes que j'ai déja publiées dans différens Nombres, & auſquelles j'aurai ſoin de renvoyer le Lecteur. Cependant je ne renonce point tellement à la variété, que pour en conſerver du moins l'habitude je ne puiſſe ſéparer ces quatre Feüilles par d'autres matieres qui ſerviront comme d'Intermedes.

(a) Au jugement de M. Addiſſon; & c'eſt tout dire.

(a) SCENE I.

SERAPION, MYRIS, ALEXAS.

La Scene repréſente le Temple d'Iſis.

Serap. LEs Prodiges & les Monſtres ſont devenus ſi fréquens qu'ils en ont perdu leur nom. Nous avons vû le Nil déborder avant la ſaiſon & répandre ſes eaux avec tant de précipitation & de violence, qu'elles n'ont pas laiſſé aux Gardes de ſes bords le tems de ſe retirer. Les hommes & les animaux ont été contraints de chercher un azile au ſommet des arbres. Et par un autre prodige l'eau eſt rentrée ſi ſubitement dans ſes bornes, qu'elle a laiſſé à découvert les animaux monſtrueux qu'elle avoit apportez. On a vû des Dauphins, des Baleines & des Chevaux marins, ramper dans la fange. Affreux ſpectacle ! Ils s'efforçoient de ſe lever, & ne pouvant ſe ſoutenir, ils retomboient dans la bouë en ſecoüant la tête & en pouſſant des hurlemens.

(a) Les Acteurs ſont : *Marc Antoine*, *Ventidius* ſon Général, *Dolabella* ſon ami, *Alexas* Eunuque de Cléopatre, *Serapion* Prêtre d'Iſis, *Myris* autre Prêtre. *Cléopatre* Reine d'Egypte, *Octavie* épouſe d'Antoine, *Charmion* & *Iras* Suivantes de Cléopatre. La Scene eſt à *Alexandrie*. Le titre de cette Piece eſt, *All for love, or the vvorld vvell loſt.* Tout pour l'Amour, *ou* le Monde bien perdu.

SCENE II.

Alexas entre & prête l'oreille par derriere.

Myr. PLaiſe aux Dieux tout-puiſſans de détourner ces horribles préſages.

Serap. La nuit derniere entre onze heures & minuit, comme j'étois à me promener ſeul dans une des aîles du Temple, il s'éleva un vent furieux qui ébranla le dôme juſqu'aux fondemens. Toutes les portes ſe fermerent avec violence autour de moi. Les verroüils de fer qui défendent l'entrée de la voûte où repoſent tous les Ptolomées s'ouvrirent d'eux-mêmes. J'apperçus tous leurs monumens. Je vis paroître un Fantôme armé ſur chaque Tombeau. Notre dernier Roi levoit avec confuſion ſa tête foible & deshonorée. J'entendis enſuite un mélange de gémiſſemens confus, qui furent ſuivis de ce cri, pouſſé par une voix lamentable : *L'Egypte n'eſt plus.* Je confeſſe que tout mon ſang ſe glaça dans mes veines. Mes genoüils tremblans heurterent l'un contre l'autre. Je tombai d'horreur & de crainte ſur le pavé du Temple, & je perdis ainſi la fin de cette épouventable Scene.

Alexas ſe montrant. Eſt-ce un ſonge que vous racontez ? ou bien ſeroit-ce une hiſtoire que vous auriez inventée

pour faire peur aux enfans d'Egypte, & les accoutumer de bonne heure à redouter vos Prêtres & vos Temples!

Serap. Seigneur, je ne vous voyois point, & je ne me défiois pas que vous pûſſiez m'entendre : mais je n'ai rien dit qui ne ſoit très-certain.

Alex. Un ſonge inſenſé, vous dis-je, l'effet des vapeurs de vos ſaintes débauches & de vos indigeſtions.

Serap. Je ſçai mon devoir, Seigneur; ce que j'ai vû n'ira pas plus loin.

Alex. Gardez-vous d'en parler, quand vos folles viſions ſeroient autant de véritez. Il n'eſt pas tems d'allarmer le peuple par vos ſuperſtitions. Les Romains ſont campez à deux pas de nos portes, & l'orage pend ſur nos têtes.

Serap. Nos Egyptiens ſont des vœux pour Antoine, mais dans le fond de leurs cœurs ſerviles ils ſont diſpoſez à reconnoître Octave.

Myr. Pourquoi Antoine perd-il donc le tems à rêver? Que ne tente-t-il la fortune, pour réparer par quelqu'heureux effort tout ce qu'il vient de perdre à Actium?

Alex. Il croit ſon infortune ſans remede.

Serap. Il ne paroît pas néanmoins

que l'Ennemi preſſe fort le ſiége.

Alex. C'eſt ce qui me cauſe le dernier étonnement. Mæcenas & Agrippa qui ont tant de pouvoir ſur Octave, ſont ſes ennemis déclarez. Octavie ſon Epouſe, qu'il a chaſſée de ſa maiſon, ſollicite la vengeance de cet outrage, & Dolabella qui étoit autrefois ſon ami, cherche aujourd'hui ſa ruine par des reſſentimens particuliers. Cependant la guerre ſemble dormir de part & d'autre.

Serap. Il eſt étrange que depuis quelques jours Antoine n'ait pas vû une fois Cléopatre. Il s'eſt retiré dans ce Temple; & le ſombre ſilence auquel il s'obſtine marque aſſez que ſon cœur ſe livre au deſeſpoir.

Alex. J'appréhende que ſon deſſein ne ſoit de faire un effort pour ſe guérir de l'amour par l'abſence.

Serap. S'il eſt vaincu, ou s'il fait ſa paix, l'Egypte doit s'attendre à n'être plus qu'une Province Romaine, & nos riches moiſſons ſerviront à dédommager nos Maîtres de la ſtérilité de leur pays. Pendant la fortune d'Antoine Alexandrie étoit la rivale de Rome, & le centre d'un vaſte Empire.

Alex. Si mes vœux étoient exaucez, ces Tyrans de la Nature, qui ne pen-

sent qu'à réduire le genre humain sous leur puissance, périroient par l'épée l'un de l'autre. Mais puisque nos forces ne répondent point à nos desirs, il faut choisir un Maître, & nous soutenir ou tomber avec lui.

Serap. Que pense à présent la Reine ?

Alex. Oh ! Serapion, elle est plus passionnée que jamais pour ce malheureux vaincu. Elle prend plaisir à s'envelopper volontairement dans sa ruine. Si elle consentoit néanmoins à l'abandonner, si elle vouloit le livrer à ceux qui le poursuivent, elle pourroit encore nous sauver tous. Mais en vain.... C'est ce funeste aveuglement qui renverse tous mes desseins, qui obscurcit toutes mes idées, & qui me force à chercher toutes sortes de moyens pour retenir ici celui que je voudrois voir aussi loin d'elle que la surface de la terre l'est de son centre. Vous concevez l'état des choses. Qu'il ne soit plus question de vos visions & de vos noirs pronostics. Songez plutôt à relever le courage du peuple.

SCENE III.

Ventidius entre en s'entretenant à parte avec un Gentilhomme d'Antoine.

Serap. CEs deux Romains pourroient nous entendre. Mais

qui eſt cet Etranger ? Son air guerrier & la majeſtueuſe fierté de ſon viſage le font reconnoître pour un homme au-deſſus du commun.

Alex. Hà, c'eſt Ventidius, le Général de notre Empereur en Orient. C'eſt lui qui a le premier fait connoître aux Romains que les Parthes pouvoient être vaincus. Antoine à ſon retour de Syrie l'avoit laiſſé pour garder le frontieres Romaines.

Serap. Vous paroiſſez le bien connoître.

Alex. Je ne le connois que trop. Je l'ai vû pour la premiere fois en Cilicie, lorſque Cleopatre y fut au-devant d'Antoine. C'étoit le mortel ennemi de la Reine & de l'Egypte. Mais malgré la haine que je lui porte, je ne puis lui refuſer la juſtice qu'il mérite. Jamais Romain plus brave ne porta l'épée. Fidele à ſon Prince, mais en ami plutôt qu'en eſclave. Il n'a jamais pris de part à ſes plaiſirs. Il ne le voit que dans les momens où il croit le trouver de ſang raſſis. Il préſide le matin à ſon Conſeil. En un mot, c'eſt toute la droiture, la fierté & la rigide vertu d'un vieux Romain. Son arrivée n'annonce rien de favorable pour nos affaires. Retirons-nous à l'écart pour

l'observer mieux, & j'acheverai de vous communiquer les ordres de la Reine, qui m'ont amené dans ce lieu.

Ils se retirent, & Ventidius s'avance.

Ventid. Je ne le verrai pas, dites-vous ? Je prétens le voir. Je le veux.

Le Gentilh. Il a défendu sous peine de mort que personne ose approcher de lui.

Ventid. Je lui apporte des nouvelles qui releveront son courage, & qui lui feront renaître l'envie de vivre.

Le Gentilh. Il ne voit pas même Cleopatre.

Ventid. Plût aux justes Dieux qu'il ne l'eût jamais vûë.

Le Gentilh. Il ne prend aucune nourriture. Il passe les nuits sans dormir. Il ne fait que rêver, dans un profond silence, ou s'il parle quelquefois, c'est à lui-même, avec toutes les marques d'un homme tout-à-fait hors de soi. Il défie alors le monde entier, & il le presse de s'avancer contre lui. Il se mord quelquefois les lévres, & il accable Octave d'imprécations, en le traitant d'Enfant. Ensuite souriant avec dédain, il s'écrie : Prends tout, le monde n'est pas digne de mon inquiétude.

Ventid. Je reconnois son caractere.

La vertu eſt ſon chemin naturel, mais quelquefois trop étroit pour ſa grande ame. Il s'écarte alors de ſa route, & il ſuit aveuglément celle du vice, qui l'éloigne beaucoup de ſes principes, & qui le plonge à la fin dans les plus grands malheurs. Il ouvre alors les yeux, & auſſi vif à ſe reprocher ſes fautes que prompt à les reconnoître, il s'accuſe amerement, il ſe juge avec ſévérité, & il ne ſe pardonne point des foibleſſes humaines, parce que ſes qualitez l'élevent d'ailleurs au-deſſus des hommes. Il ne faut point l'abandonner dans le triſte état où vous me le repréſentez.

Alexas & les Prêtres s'avancent.

Alex. Je vous ai déclaré les volontez de la Reine. Faites maintenant votre devoir, & publiez à haute voix ſes ordres.

Serap. Romains, Egyptiens, écoutez l'ordre de la Reine. Ce jour étant l'heureux jour de la naiſſance du grand Marc-Antoine, elle veut que le travail ceſſe, & que chacun de vous célebre par des Chants & des Jeux le jour qui a donné un Maître au Monde. Que les acclamations du peuple s'élevent juſqu'au Ciel, & que tous les Echos retentiſſent des marques de la joye publique.

Ventid. à part. Admirable Comédie.

Serap. Etallez devant vos portes les Images de vos Peres. Couronnez-les de lauriers. Que les ruës ſoient parſemées de fleurs, & que les Prêtres rempliſſent les Temples de la fumée des Sacrifices. Faites couler des ruiſſeaux de vin. Prenez tous les Dieux à témoins de votre joye, & invitez-les à la partager avec vous.

Ventid. Périſſe la langue qui invite ici les Dieux ou les Hommes à la joye. Eſt-ce aux amis d'Antoine à ſe réjoüir lorſqu'Antoine eſt en danger? Cachez, Romains, cachez les Images de vos glorieux Ancêtres. Leurs eſprits reviendroient ranimer le marbre pour le faire rougir de voir des Enfans ſi indignes de leurs Peres.

Alex. Un amour ſans bornes pour le grand Antoine veut marquer par toutes ſortes d'honneurs le jour où la puiſſance du Ciel a travaillé pour ſa grandeur, où chaque Etoile a veillé pour attendre l'inſtant de ſa naiſſance, & répandre ſur lui ſes plus précieuſes influences. Notre Reine a négligé le jour même de ſa propre naiſſance, comme un deſtin vulgaire, qui ne mérite point de ſortir de l'obſcurité.

Ventid. Que n'eſt-il encore à venir, ce jour fatal ! Que n'a-t-il été remis à quelque ſiecle futur, pour la ruine de quelqu'autre malheureux Prince !

Alex. Votre Empereur, tout livré qu'il eſt à préſent à quelque reſſentiment furieux, n'auroit pas la dureté de faire un reproche à ma Reine de l'avoir trop bien aimé.

Ventid. La Victime fait-elle des reproches au Prêtre qui va la ſacrifier ? Elle ignore qu'il eſt ſon bourreau. Ah ! la ruine de mon Empereur ne vient que de Cléopatre. C'eſt elle, avec ſon amour empoiſonné, qui l'a conduit au fond du précipice, couvert de fleurs & de feſtons perfides qui lui ont fait trouver des charmes dans ſa perte. Elle a corrompu toutes ſes vertus. Oüi, Eunuque, je te le dis, elle l'a fait ceſſer comme toi d'être homme. Quel Romain le reconnoîtroit aujourd'hui ? Qui verroit ſans pitié le Maître de la moitié du Monde, abattu, languiſſant, devenu le joüet d'une Femme, dépoüillé d'un Tréſor de gloire & d'honneurs, & miſérablement renfermé dans le coin d'un Temple en Afrique ! O Antoine ! le plus brave Soldat, le meilleur Ami, le plus grand des Hommes ! Auſſi terrible au Com-

bat (a) que les premiers Romains. Auſſi bon, auſſi doux, après la victoire, qu'un enfant du meilleur naturel.

Alex. Hélas! qu'il ſeroit à ſouhaiter pour nous qu'à tant de vertus ſublimes, vous pûſſiez ajoûter de la fidélité pour celle qui l'aime.

Ventid. Je voudrois ne le pouvoir pas. Mais qu'ai-je beſoin de perdre des momens ſi précieux avec toi! Tu es l'inſtrument favori des artifices de ta Reine, le miniſtre de ſes pernicieux deſſeins, le ſecond fléau d'Antoine. Va, ne manque point d'apprendre à Cléopatre que Ventidius eſt arrivé, pour rompre tous ſes charmes. Que tes Tambours Egyptiens ſe faſſent entendre ſeuls, & ſe gardent bien de mêler leurs ſons efféminez avec les Trompettes Romaines. Lâches que vous êtes, vous n'avez pas le cœur de combattre pour Antoine; allez prier tant qu'il vous plaira dans vos Temples.

SCENE IV.

Un Officier d'Antoine entre.

L'Offic. L'Empereur s'avance ici, & commande ſous peine de

(a) Je dois avertir une fois pour toutes que j'adoucis ou que je retranche fort ſouvent certaines figures qui ſeroient abſolument choquantes dans notre Langue.

mort que perſonne ne ſe préſente à ſes yeux.

Le Gentilh. Je n'oſe lui déſobéïr. *Ils ſe retirent tous excepté Ventidius.*

Ventid. Je l'oſe moi. Mais je veux l'obſerver un moment à l'écart, pour découvrir quelle paſſion regne dans ſon ame. J'abandonnerai le reſte au hazard.

Il ſe retire au coin du Théâtre. Antoine entre ſeul : il ſe promene quelque tems ſans parler, avec des mouvemens fort agitez.

Ant. On me dit que c'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance. Je veux le célébrer en redoublant ma triſteſſe. C'eſt ce que mérite le malheureux jour qui m'a vû naître. *Il continuë de ſe promener avec les marques du dernier abattement.* Je me ſuis élevé comme le Météore du Monde : on m'a vû ſuſpendu dans les Cieux ; j'ai brillé en cent endroits de ma courſe, juſqu'à ce que mes feux ſe ſont conſumez, & je ſuis enfin retombé à terre pour être foulé aux pieds par Octave.

Ventid. à parte. Quel ſpectacle ! O ! Dieux, que cette vûë eſt touchante !

Ant. Compare tes gaietez, Antoine. Calcule aujourd'hui ta fortune. Voudrois-tu renaître à ce prix ? Folle avidité de grandeur ! Ta jeuneſſe inſatiable a tout devoré. Il ne te reſte aujourd'hui que la miſere & le mépris pour dernier partage.

Ventid. à parte. Avec quelle violence la triſteſſe s'eſt emparée de ſon cœur ! Mais voilà l'orage qui abat l'arbre juſqu'aux racines, & qui étend ſes nobles débris par terre.

Antoine ſe jette à terre.

Ant. Prends la place qui te convient, miſérable Ombre d'un Empereur. L'eſpace que tu occupes eſt à préſent toute l'étenduë de ton Empire. Dans peu de jours il ſe rétrécira encore, lorſqu'étant réduit à un petit monceau de cendres froides, tu n'occuperas plus qu'une Urne. Alors Octavie te poſſédera ſeule ; car Cléopatre ne ſurvivra pas à ce Spectacle. Elle te portera à Céſar, en contrefaiſant la Veuve affligée. Il pleurera à cette vûë ; le *Crocodile* pleurera, de voir un Rival qui lui diſputoit l'Univers, dans une tranquillité, qui ne lui cauſera plus d'allarmes . . . . . Je n'y veux plus pleurer Qu'on me faſſe entendre quelque Muſique. Ayez ſoin qu'elle ſoit triſte. Je veux flatter ma mélancolie, juſqu'à ce que mon cœur étouffé de ſoupirs, perde tout-à-fait le ſentiment. (*On entend une Muſique douce.*) Elle eſt aſſez conforme à mon humeur. Mon imagination ſe repréſente ce que la nature a de reſte à m'offrir pour me plaire. Je me figure que je me trouve ſeul dans une épaiſſe Forêt, & que j'y ſuis changé en Sauvage, en farouche Habitant des Bois, qui eſt abandonné du monde entier, & qui l'abandonne de même. Etendu au pied d'un vieux Chêne, j'appuye ma tête ſur la mouſſe qui l'environne. Ma couleur n'en eſt gueres différente. On croiroit, à me voir, que j'en ſuis ſorti. Mes cheveux ſans ordre tombent ſur mon viſage. Ma barbe & mes on-

TAYLOR INST. OXFORD.

gles ont toute la longueur que leur donne la nature. Là, je n'aime ni ne haïs. Je n'ai rien à perdre ni à espérer. Je ne suis ni persécuté, ni envié, ni trahi. Un ruisseau coule à mes pieds avec un doux murmure...

Ventid. à parte. Cette image me flatte. J'y voudrois être avec lui.

Ant. Les animaux qui habitent le même lieu, viennent sauter sans crainte autour de moi. Ils appaisent tranquillement leur soif, sans être effrayez de ma présence & de mes regards. Ils me prennent pour un de leurs semblables.... J'aime cette idée. Tâchons de la faire durer. Elle charme les amers sentimens de mon cœur....

Ventid. Il faut l'interrompre. Je ne puis résister plus longtems.

Il se présente à Antoine, qui paroît surpris.

Ant Es-tu Ventidius?

Ventid. Etes-vous Antoine? Je suis moins changé que vous.

Ant. Je suis irrité.

Ventid. Je le suis aussi.

Ant. Je veux être seul. Laissez-moi.

Ventid. Je vous aime. Je ne veux point vous laisser seul.

Ant. Vous ne voulez pas? D'où vient cette hardiesse à me répondre? Qui suis-je donc?

Ventid. Vous êtes mon Empereur, l'homme que j'aime le mieux, après les Dieux. Vous êtes la bonté même, & si je l'ose dire, un Dieu pour Ventidius.

Ant. Je suis le dernier des Misérables. Vous ne voulez donc pas me laisser?

Ventid. Je me suis expliqué trop hardiment, en disant, que je ne le veux pas; mais je n'ose vous laisser. Et il y a de la dureté à me chasser sitôt de votre présence,

lorſque je viens de ſi loin pour vous voir.

Ant. A préſent que tu m'as vû, es-tu ſatisfait? Car ſi tu es mon ami, tu m'as aſſez vû; & tu ne m'as vû que trop, ſi tu es mon Ennemi.

Ventid. verſant quelques larmes. Mon Empereur! Voyez ce qui ſort de mes yeux. Il y a quarante ans que je n'ai verſé de pleurs. Mais toute la tendreſſe de mon enfance renaît dans mon cœur. Je ne puis les arrêter.

Ant. Par tous les Dieux, le brave Vieillard verſe en effet des pleurs. Je vois les goutes qui s'entreſuivent, & qui ſillonnent ſon viſage. Retiens-les, Ventidius, où je vais expirer de confuſion. Elles me rappellent trop vivement ma honte; car c'eſt elle qui les fait verſer.

Ventid. Ehbien, je ferai mes efforts pour les retenir.

Ant. Il faut qu'il y ait de la contagion dans les larmes de l'amitié. Regarde, je ſurprends auſſi les miennes. Mais croismoi, elles viennent moins de ma douleur que de la tienne.... & je puis dire, mon Pere.... *il l'embraſſe, ſans pouvoir achever.*

Ventid. Mon Empereur!

Ant. Laiſſe, laiſſe un ſi beau nom. C'eſt le ſtile de la Victoire. Le Soldat victorieux, & rouge de ſon ſang, que l'ardeur de ſon courage l'empêche de ſentir couler, ſaluë ſon Général par ce titre. Mais jamais un ſon ſi glorieux ne frappera plus mes oreilles.

Ventid. Non, je ne l'eſpere plus.

Ant. Actium, Actium; Ah!

Ventid. Ne portez-vous pas auſſi le regret trop loin?

Ant. Ne l'augmente point par de vaines conſolations. J'ai perdu une Bataille.

Ventid. Le grand Jules en avoit perdu plus d'une.

Ant. Tu me flattes, & la moitié de ce que tu penſes ne ſort pas de ta bouche. Si Jules fut battu, il s'étoit défendu vaillamment. Mais Antoine....

Ventid. Continuez.

Ant. Hé bien, puiſque tu veux que je le confeſſe, Antoine a tourné le dos comme un lâche. Il a fui, tandis que ſes braves Soldats combattoient, il a fui le premier, Ventidius. Tu brûles de me le reprocher, & je te le permets. Je ſçais que tu n'es venu que pour railler ma foibleſſe.

Ventid. Je l'avouë.

Ant. Parle, je veux t'aider à augmenter ma confuſion. J'ai été homme, Ventidius.....

Ventid. Oüi, vous l'avez été, & le plus brave.... Mais....

Ant. Je lis dans ta penſée. J'ai perdu la raiſon, j'ai deshonoré ma qualité de Soldat par une honteuſe oiſiveté. Dans le fort de ma gloire, je me ſuis laiſſé enlever tous les fruits que j'en devois recuëillir. Helas! la fortune étoit venuë au-devant de moi dans ma jeuneſſe avec une profuſion de careſſes & de faveurs. Je me ſuis trouvé dans la Pourpre en ſortant de l'enfance. Lorſque je ſuis parvenu à l'Empire, j'étois porté par les ſuffrages & les acclamations de tous les Peuples du monde, qui ſe faiſoient un bonheur d'être témoins de mes Triomphes. J'étois les délices des Nations, & l'Univers me reçut à bras ouvert, comme le gage d'une paix éternelle. J'étois ſi grand, ſi heureux, ſi chéri, que la fortune même ne pouvoit m'abattre, & m'ôter ce qu'elle m'a-

voit donné ; jusqu'à ce que j'ai entrepris moi-même de ruiner son Ouvrage. Je l'ai éloignée de moi par les froideurs & mes dedains. J'ai négligé de la retenir, lorsqu'elle a menacé de me quitter. Cependant elle est revenuë encore. Mais mon indolence, mon oisiveté, mes débauches l'ont enfin fatiguée. Elle m'a tourné le dos. Elle est disparuë. Le divorce est fait pour toujours. Aide-moi, brave Ventidius, à confondre cet insensé, ce furieux, qui a travaillé lui-même à se rendre misérable. Accable-moi d'imprécations.

Ventid. Non.

Ant. Pourquoi ?

Ventid. Vous vous rendez justice, & vous ne sentez déja que trop vivement vos fautes. Je suis pénétré de vos maux jusqu'au fond du cœur. Je voudrois verser sur vos playes un baume propre à les adoucir, guérir les maladies de votre ame, & trouver du remede à vos infortunes.

Ant. Je suis certain que tu le voudrois. Je connois ton affection.

Ventid. Je le ferai.

Antoine éclate de rire amérement.

Ventid. Vous riez.

Ant. Oüi, je ris, de voir ton officieuse amitié, offrir des remedes à un Mort.

Ventid. Vous voulez donc votre perte ?

Ant. Ne suis-je pas perdu ?

Ventid. Non, vous ne l'êtes pas encore. Tentez la fortune.

Ant. Je l'ai tentée jusqu'à la derniere extrémité. Crois-tu donc que tu me voyes désesperé sans raison ? Non. Lorsque j'ai reconnu qu'il ne me restoit plus de ressource, je me suis caché aux yeux du monde, & j'ai

appris ici à le dédaigner. C'eſt ce que je fais à préſent du fond du cœur. Je ne le crois pas digne de mes regards.

Ventid. Céſar ne penſe pas de même. Il vous remercira de lui donner ſi libéralement ce qu'il ne ſçauroit prendre. Voulez-vous finir comme Ciceron ? Eſt-ce là votre deſſein ? Eh bien, tendez la gorge à Octave, & mourez comme une Victime apprivoiſée.

Ant. Je puis me donner la mort de ma propre main, & j'y ſuis réſolu.

Ventid. Il eſt trop aiſé de mourir. Vous me trouverez prêt à vous imiter, lorſqu'il en ſera tems. Mais le Ciel nous ordonne à préſent de vivre, de combattre & de vaincre.

Ant. Tu rêves, Ventidius.

Ventid. Ah ! c'eſt vous-même, Seigneur, qui rêvez indignement, & qui perdez dans une honteuſe langueur des momens précieux que la fortune vous accorde encore. Réveillez-vous, au nom de l'honneur. Qui vous arrête ? Vous êtes attendu par douze Légions, qui brûlent d'impatience de vous voir à leur tête. Je les ai conduits par une longue & pénible marche, malgré la chaleur & la faim, depuis les frontieres des Parthes juſqu'aux bords du Nil. Venez du moins les remercier de ce qu'ils ont entrepris pour vous. Votre cœur ſe ranimera, en voyant leurs viſages brûlez du Soleil, leurs yeux étincelans, & la fiere intrépidité qu'ils ont acquiſe par leurs longs travaux, & par leurs victoires. C'eſt parmi eux qu'il faut chercher la vertu. Ils vendront plus cher leurs cicatrices & leurs membres mutilez, que vous n'avez jamais acheté vos molles parures, & tous les ornemens de vos fêtes & de vos plaiſirs.

Ant. revenant comme à lui. Où les as-tu laiſſez ?

Ventid. Je vous l'ai déja dit. Dans la baſſe Syrie.

Ant. Amene-les-moi. Je les connois. Oüi, j'eſpere encore.

Ventid. Ils refuſeront de venir.

Ant. Pourquoi me flattes-tu donc d'une fauſſe eſpérance ? Veux-tu redoubler mon déſeſpoir ? Ils ſont mutins ſans doute.

Ventid. Non. Je réponds de leur fidélité & de leur zele. Mais ils demandent de vous voir à leur tête.

Ant. Je ſuis aſſiégé dans cette Ville.

Ventid. Vous ne l'êtes que d'un côté. Comment ai-je fait pour entrer ?

Ant. Je ne veux point ſortir d'Alexandrie.

Ventid. Vos Soldats ne ſe contenteroient peut-être pas de cette raiſon.

Ant. Je n'ai jamais accoutumé mes Soldats à me demander raiſon de ma conduite. Pourquoi ont-ils refuſé de marcher ?

Ventid. Ils diſent qu'ils ne veulent point combattre pour Cléopatre.

Ant. Que diſent-ils ?

Ventid. Qu'ils ne combattront point pour Cléopatre. Eh ! par quelle raiſon en effet combattroient-ils pour elle ? Seroit-ce pour rendre ſa tyrannie plus abſoluë, & vôtre eſclavage encore plus funeſte ? Ils vous gagneroient donc des Royaumes au prix de leur ſang, & vous les prodiguerez à une femme pour le prix d'un baiſer ?

Ant. changeant de viſage. Ventidius ..... je vous donne la liberté de blâmer toutes mes autres fautes ; mais ſur votre vie, reſpectez Cléopatre. Elle merite plus d'Empires & de Mondes, que je n'en puis perdre.

Ventid. indigné. Dieux immortels ! voilà donc dans quelles mains vous avez remis les interêts de l'Univers. Voyez l'Europe, l'Asie, l'Afrique, en balance avec une femme légere & capricieuſe, & la honte d'un Romain, qui ſacrifie tout à cette indigne Idole. Il faut que les Dieux ſoient autant d'Antoine, qui comptent eux-mêmes pour rien les interêts de leur gloire & ceux du monde, lorſqu'ils en abandonnent l'Empire à de tels.....

Ant. Vous devenez inſolent.

Ventid. Je vous parle ſans fard, en Romain, qui vous aime.

Ant. s'emportant. Sans fard.... dis ſans reſpect, & avec la derniere arrogance. Tous les hommes ſont des lâches. Et toi, tu n'es qu'un Traître jaloux, qui ſous un faux-ſemblant d'honneur & d'amitié, oſes décharger ton fiel à mes yeux. Que n'es-tu mon égal ? Je t'ôterois la vie à ce moment, ſi ton ſang étoit propre à autre choſe qu'à ſoüiller mon épée.

Ventid. outré de douleur, & lui préſentant l'eſtomac. Achevez, Seigneur. Après m'avoir appellé *Traître*.....

Ant. N'eſt-il pas vrai que tu l'es ?

Ventid. Apparemment pour vous avoir fait tourner les yeux ſur vous-même, ce que tout autre que moi n'auroit oſé. Mais ſi je méritois ce nom, que je ne daigne pas répéter, je n'aurois pas eu beſoin de vous chercher dans l'état où vous a réduit la fortune, pour partager votre ſort, & pour mourir avec vous. Rien ne m'empêchoit de mener mes Troupes victorieuſes à Octave. J'aurois été un Traître alors, mais un Traître glorieux & careſſé, & perſonne ne m'en auroit donné le nom.

Ant. Pardonne, brave Soldat. Je me ſuis laiſſé emporter par le premier mouvement d'une paſſion aveugle.

Ventid. Vous m'avez vû, perfide! vous avez crû ces cheveux gris capables de vous trahir! Prenez ma vie, Seigneur..... ou plutôt laiſſez faire ma douleur & votre dureté, qui m'ont déja percé le cœur.

Ant. Je l'ai dit ſans le penſer. C'eſt la colere qui m'a fait oublier qui tu es & ce que je te dois. Encore une fois, pardonne, & rends-moi ton amitié.

Ventid. Vous êtes le ſeul Prince que j'aye crû capable de recevoir des conſeils tels que le mien, & je ſuis peut-être le ſeul homme qui eût oſé vous les donner. Mais quel changement! Helas, Seigneur, avant que l'amour eût égaré vos yeux, la nature n'avoit point d'ouvrage dont elle dût être plus fiere que de vous. Les Dieux s'étoient épuiſez pour vous combler de perfections & de vertus. Vous paroiſſiez fait pour être immortel comme eux.

Antoine l'interrompant. Mais Cléopatre n'eſt pas.... Acheve, acheve, je puis tout entendre à préſent.

Ventid. Non, non, je ne dois plus parler.

Ant. Tu crains donc encore mon reſſentiment. Mais parle, tu le peux. Je vois bien que tu es le ſeul homme qui m'aime; tous les autres m'ont flatté.

Ventid. Que ce retour me conſole! Puis-je croire que vous m'aimiez? Daignez le répéter, Seigneur.

Ant. Oüi, je t'aime. Ne me cache rien. Tes loüanges étoient injuſtes; mais je veux les mériter. Fais de moi tout ce que tu veux. Conduis-moi à la Victoire. Tu en ſçais le chemin.

Ventid. Eh! quitterez-vous cette.....

Ant. Au nom des Dieux, ne la maltraite pas. Je la quitterai, quoique le Ciel ſoit témoin qu'elle m'eſt plus chere que ma vie & que mes Conquêtes, plus chere que l'Empire, plus chere que tout le reſte, excepté l'honneur.

Ventid. Je reconnois mon Maître. Et quand combattrons-nous?

Ant. Je te promets, brave Ventidius, que tu me reverras bientôt couvert de mes armes, à la tête de ces braves Soldats, qui ont battu les Parthes, & que tu m'entendras crier encore: Allons, Romains, qu'on me ſuive.

Ventid. tranſporté de joye. J'entends la voix de mon Empereur. Octave eſt perdu. Vous, grands Dieux! faites-moi voir ce glorieux jour, & s'il me reſte dix ans de vie à eſpérer, prenez-les en échange.

Ant. O Cléopatre!

Ventid. Qu'entends je encore, Seigneur?

Ant. Ç'en eſt fait. Elle s'éloigne de ma mémoire avec le dernier ſoûpir. Je ferai ſentir à Octave ce que c'eſt que d'arracher un Amant à tout ce qu'il aime.

Ventid. Vos regards m'en répondent déja. Il me ſemble, Seigneur, que tout ſoit renouvellé dans votre ame. Je ne vois plus qu'un Héros, un Dieu dans le grand Antoine.

Ant. Viens, généreux Soldat. Suis ton Empereur. Nos cœurs & nos bras ſont toujours les mêmes. Il me tarde que nous nous faſſions voir à nos Ennemis, & que leurs Bataillons enfoncez éprouvent l'ardeur de notre courage & la peſanteur de nos coups.

Fin du premier Acte.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCVII.

UN ſeul Acte, trop long-tems ſéparé du ſecond, ne ſatisferoit pas la curioſité de ceux qui ont déſiré la traduction que j'ai entrepriſe ; mais avant que de m'engager plus loin, je dois faire remarquer à l'avantage des Anglois, que ſoit par le caractere particulier de leur Langue, ſoit plutôt par la hardieſſe de ſes figures ; le ſtile Poëtique de leur Théâtre eſt incomparablement plus fort que celui du nôtre. Ainſi dans quelque exactitude que je pûſſe rendre la penſée du Poëte, je ne me flatterois jamais de pouvoir atteindre à certaines beau-

tez qui charment les Spectateurs de Londres, & qui ne charment qu'eux. Elles ſont ſi propres à leur Langue, qu'eux-mêmes peut-être ils ceſſeroient de les admirer dans la nôtre. Un exemple ſervira mieux à me faire entendre. On ſe ſouvient que dans une Scene du premier Acte, le belliqueux Ventidius verſe quelques larmes. J'ai beaucoup alteré ſes expreſſions; les voici, avec la traduction littérale.

Look, Emperor! this is no common dew. I Have not wept this forty years: but now My Mother comes a freſh into my eyes. I cannot help her ſoftneſs.

» Regarde, Empereur, ceci n'eſt » pas roſée commune. Je n'ai pas pleu» ré de quarante ans. Mais à ce mo» ment, ma mere revient dans mes » yeux, je ne puis empêcher ſon at» tendriſſement. » Il n'y a point d'adouciſſement qui puiſſe rendre ces figures ſupportables en François.

ACTE II.

CLEOPATRE, IRAS, ALEXAS.

Cléop. HElas! que dois-je faire! à qui aurai-je recours! Ventidius l'a ſéduit. Il partira.

Alex. Pourquoi vouloir l'arrêter ! Il va combattre pour vous.

Cléop. Il devoit donc me dire adieu avant que de partir. Ne me flatte point. S'il part une fois, je le perds, je ne le reverrai plus, toutes mes eſpérances ſont détruites.

Alex. Une grande Reine doit-elle être capable de tant de foibleſſe !

Cléop. Ah ! ſuis-je Reine encore ! Eſt-ce régner, que de me voir affligée & inſultée par les Romains, & d'attendre à chaque heure les chaînes d'un Vainqueur inſolent ? Mais je nomme le moindre de mes maux. Antoine eſt perdu pour moi, je n'ai point d'autre perte à pleurer. Viens quand tu voudras, Octave, tu n'as plus rien à me ravir. Prépare-moi des fers, je ſuis propre à l'eſclavage. Antoine a accoutumé mon cœur aux ſentimens d'une Captive.

Alex. La raiſon, Madame, ne peut-elle rien pour vous conſoler ! Que ne l'appellez-vous à votre ſecours ?

Cléop. Ah ! je l'ai perduë, & je renonce à l'eſpoir de la retrouve. L'excès de mon amour eſt une noble folie, qui rendra témoignage à l'Univers que la cauſe en étoit digne. Je ſens le déſordre de mon eſprit, & mon cœur s'en applaudit....

Crois-tu qu'Antoine pût me voir dans cet état ſans pouſſer quelques ſoupirs ? Il en ſeroit attendri. Je connois ſon noble caractere & ſon naturel ſenſible. Que dis-je, helas ! je le connoiſſois ; mais je ne le connois plus.

Iras. Eh bien, Madame, prenez-en occaſion de l'oublier.

Cléop. Jamais, jamais, Iras. Son cœur a été à moi ; il me reſte une impreſſion trop profonde de la poſſeſſion de ce riche tréſor.

Alex. Repréſentez-le-vous, ingrat, cruel, inconſtant.

Cléop. Je ne puis. Et quand je le pourrois, l'effort n'en ſeroit pas moins inutile. Malgré ſon ingratitude, malgré ſa cruauté, je l'aimerois encore. Je vois Charmion.....

Charmion entre.

Quelles nouvelles m'apportes-tu ? M'abandonnera-t'il ! Se rendra-t'il à mes larmes ? M'a-t'il condamnée à vivre ou à mourir ?

Charm. Je l'ai trouvé, Madame.....

Cléop. l'interrompant. Ah ! tu me prépares des récits d'une longueur mortelle. Si tu m'apportes de la conſolation, hâte-toi, ſoulage mon impatience.

Charm. Il vous aime.

Cléop. Hà..... te l'a-t'il dit lui-même ? Ses yeux t'en ont-ils assuré, avant qu'il ait ouvert la bouche ! Mais les tiens n'attendroient pas si longtems à me le faire entendre. Je te vois occupée à chercher des adoucissemens & des détours. Ne me déguise rien. Répete l'Arrêt de ma mort, tel qu'il l'a prononcé.

Charm. Je l'ai trouvé au milieu de ses Soldats, qui étoient muets & sans mouvement, comme autant de statuës, tandis qu'il jettoit ses regards majestueux sur tous ses Officiers pour s'assurer de leurs sentimens & de leur résolution. J'ai remarqué moins de joye que de fermeté dans ses yeux. Lorsqu'il m'a découvert dans la foule, il a rougi, & il a donné ordre qu'on m'ouvrît le passage.

Alex. Je recommence à bien espérer.

Charm. Ventidius a fixé sur moi ses yeux farouches, comme s'il avoit eu dessein de m'épouvanter, & il m'a fait place d'un air brusque & chagrin. J'ai rendu fidélement le discours dont vous m'aviez chargée. J'ai répété vos propres termes, sans ordre & sans liaison,

tels que je les avois reçûs de vous ; mais je n'y ai pas oublié le compte de vos soupirs & de vos larmes. Pendant que je faisois valoir vos tristes demandes, qui se réduisoient à obtenir de lui un dernier adieu, il a poussé un gémissement douloureux ; & chaque fois que j'ai prononcé votre nom, je l'ai entendu soupirer, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Il évitoit néanmoins mes yeux, & il tenoit les siens baissez, avec la contenance d'un homme qui se sent coupable. Je vous assure que ce n'étoit plus ce terrible Antoine qui fait mouvoir des Armées d'un signe de tête. Je l'ai vû porter la main à l'œil, en affectant de se le frotter ; mais il tâchoit en effet de cacher une larme qui lui échappoit malgré lui, & que j'ai fort bien apperçuë.

Cléop. Une larme ! ne me trompes-tu pas ! Suis-je digne d'une larme d'Antoine ? Ah ! si ce qui te reste à me raconter n'est pas aussi charmant, n'achève pas, & laisse-moi mourir contente.

Charm. Il m'a donné ordre de vous dire, qu'il se connoît si bien, qu'il lui seroit impossible de vous rien refuser s'il vous voyoit, & par conséquent.....

Cléop. Qu'il ne vouloit pas me voir.

Charm. Et par conſéquent, qu'il vous prioit de ne pas faire uſage d'un pouvoir auquel il lui ſeroit trop difficile de réſiſter ; mais qu'il conſerveroit toujours pour vous le reſpect qu'il vous doit.

Cléop. Du reſpect ! Eſt-ce donc là ce que Cléopatre attend d'Antoine ? Quelle offre ! Que je la dédaigne ! Et quel dédain n'ai-je pas pour moi-même, de me trouver encore capable d'aimer après cet outrage ? Qu'il garde ces inſipides proteſtations pour ſa femme Octavie. Qu'il parte, le cruel, s'il n'a que du reſpect à m'offrir.

Alex. Votre paſſion, Madame, vous trouble juſqu'au point de vous repréſenter tout ſous de fauſſes apparences. Pour moi, qui ai l'eſprit plus tranquille, je ne vois dans ce grand Antoine, dans cet homme ſi redouté, qu'un Eſclave tremblant, qui voudroit prendre la fuite, & qui craint les yeux de ſon Maître. Mais pourſuivez-le, faites-vous voir à lui, j'engage ma vie que ſa chaîne eſt trop peſante, pour lui permettre de fuir longtems.

Cléop. Que ne puis-je te croire !

Alex. J'ai ſuivi toutes les circonſ-

tances. Je suis certain qu'il aime. A la vérité, l'honneur & l'intérêt sont deux puissans éguillons, qui le pressent sans relâche; cependant il est incertain, il prête l'oreille, il jette de longs regards, qui semblent demander de l'assistance.

Cléop. N'entends-tu pas ce qu'il me fait dire? Helas! il craint de me voir.

Alex. En faut-il davantage? Il montre sa foiblesse, en voulant éviter le combat, & c'est à vous de saisir cet avantage. J'ai mieux compris que vous le sens de sa réponse: Venez, Cléopatre, a-t'il voulu dire; Venez à mon secours. Délivrez-moi de ce Ventidius, qui est mon Tyran. Trouvez le moyen de me voir, & fournissez-moi un prétexte pour le quitter. — Mais n'entens-je pas le bruit de ses trompettes! Il faut nécessairement qu'il passe ici. Retirez-vous un moment, Madame, je veux le préparer à votre entrevûë, & vous rendre la Victoire encore plus facile.

Cléop. Je suis tes conseils. Mais que je crois tes soins inutiles!

Alexas seul.

Je ne l'appréhende pas moins, quoique je m'efforce de lui rendre le courage par mes promesses. Enfin, c'est

notre derniere reſſource, & le ſort nous favoriſe en le conduiſant ici.

Il ſe retire pendant quelques momens. Antoine entre, précédé des Aigles & des Faiſceaux, & ſuivi de Ventidius & des autres Chefs.

Antoine, Ventidius, &c.

Ant. Octave, en un mot, n'eſt que le Favori de la fortune. Il ne doit rien à ſa vertu.

Ventid. Eſt-il brave ! Seigneur.

Ant. Seulement ce qu'il faut pour ne pas mériter le nom de lâche. C'eſt je t'aſſure le Guerrier le plus froid & le jeune homme le plus modéré dans l'occaſion, que je me ſouvienne d'avoir vû à cet âge. S'il ſe hazarde à un aſſaut, comme on aſſure qu'il le fit une fois en Illyrie, c'eſt qu'il n'a point d'autre parti à choiſir, & que tout l'Univers a les yeux ſur lui.

Ventid. On m'a dit, Seigneur, que vous l'aviez défié au combat.

Ant. Oüi, Ventidius; & quelle crois-tu que fut ſa réponſe ! Rien de ſi doux. Il me fit dire qu'il avoit à choiſir plus d'une voye pour mourir, & qu'il ne m'en reſtoit qu'une.

Ventid. Miſérable raillerie !

Ant. Il eſt vrai qu'il a plus d'une

voye à choisir ; mais il les choisiroit toutes avant celles que je lui offrois.

Ventid. Quelques accès de fièvre seroient plus de son goût.

Ant. Ce ne sera pas du moins une fièvre chaude. Il n'a point assez de chaleur dans le sang pour la craindre.

Ventid. La vieillesse & son lit lui rendront quelque jour un meilleur office.

Ant. Oüi, voilà son choix. Il voudroit vivre comme une lampe, jusqu'au dernier degré d'épuisement, & ne pas perdre une seule ligne de la carriere de sa vie. O Hercule! un homme de cette trempe, qui n'a pas la hardiesse de se fier d'une seule entreprise à son destin, sera-t'il l'objet du soin & des faveurs du Ciel ? Pourquoi obtiendroit-il l'Empire du Monde plutôt que cent mille Romains, dont le moindre est plus brave que lui ?

Ventid. Vous avez vaincu pour lui. Témoins les Champs de Philippes. C'est-là que votre grande ame vous fit partager avec lui un Empire, sur lequel votre épée vous donnoit tous les droits.

Ant. Insensé que j'étois ! j'ai porté cet Enfant sur mes aîles, jusqu'à ce

que j'aye ſenti la fatigue de mon vol ; & je le vois aujourd'hui s'élever au-deſſus de moi. Juſtes Dieux ! Voilà donc celui qui me brave & qui inſulte à ma vieilleſſe.

Ventid. Le tems ſe perd, Seigneur ; les Troupes qui doivent vous ſuivre, n'attendent que vos ordres pour partir.

Ant. Marchons. Je brûle de quitter cette Ville, que je regarde comme ma priſon. Allons joindre les Légions, & faiſons-nous voir encore une fois en pleine campagne.

Alexas entre.

Alex. Grand Empereur, dont les exploits ſont renommez dans tout l'Univers, & dont la compaſſion pour les Malheureux eſt égale à celle des Dieux mêmes, daignez prêter l'oreille un moment aux dernieres paroles que la triſte Cléopatre adreſſe à ſon Seigneur.

Ventid. à parte. Le perfide Hypocrite !

Alex. Elle conjure le Ciel par mille tendres vœux, & par mille ardentes prieres de répandre toutes ſes bénédictions ſur vos entrepriſes. Elle vous envoye des millions de ſoupirs & de larmes. Elle voudroit pouvoir vous envoyer autant de baiſers, autant d'em-

braſſemens, paſſionnez; mais elle a trop de raiſons de craindre que vous n'en ſoyez fatigué.

Venid. à parte. Le faux Crocodile!

Alex. Elle ne penſe pas à vous conjurer par toute la tendreſſe de votre amour paſſé, & par celui qui ne ſortira jamais de ſon cœur, de ne pas l'abandonner au déſeſpoir mortel où je viens de la laiſſer. Cette penſée ne convient plus à ſes eſpérances. Tant de préſomption s'accorderoit mal avec l'abaiſſement de ſa fortune, & avec l'altération de vos ſentimens. Le tems n'eſt plus où ſa beauté dans ſa fleur & votre paſſion naiſſante lui permettoient de ſe regarder comme la Maîtreſſe de votre cœur.

Ant. à parte. Il faut lui parler avec fermeté. — Finiſſons. Que me veut la Reine!

Alex. Elle ma chargé, premierement, de recommander à ces braves Romains, à ces nobles Guerriers, qui doivent vous accompagner dans la carriere de la Gloire, de veiller à la conſervation de tout ce qui lui eſt cher, au ſoin de votre ſalut, qui cauſe tous ſes ſoins & toutes ſes allarmes.

Venid. Oüi, témoin Actium.

Ant. Laissez-le parler, Ventidius.

Alex. Elle vous conjure, généreux Officiers, lorsque son courage & son ardeur heroïque le précipiteront au milieu du péril, de vous jetter devant ses pas, comme elle feroit elle-même, si elle étoit auprès de lui, d'arrêter ses transports, de lui représenter qu'il n'est pas invulnérable, que Cléopatre saigneroit de ses moindres blessures; & pour vous faire souvenir de sa priere, elle vous supplie de porter ces bagatelles, *(il leur presente des joyaux)* comme un gage qu'elle vous redemandera à votre retour, & pour lequel elle vous donnera en échange toutes les richesses de l'Egypte. Elle m'a particulierement ordonné d'offrir ce Diamant au grand Ventidius, qu'elle ne peut jamais regarder comme son Ennemi, parce qu'il aime son Seigneur.

Ventid. Dites lui que je ne veux rien d'elle. Je n'ai pas honte de mon honnête pauvreté, & tous les Diamans du monde ne me feroient pas oublier mon devoir & mon honneur. J'espere que tôt ou tard ces Bijoux & tous ceux qui lui restent, seront plus dignement placez.

Ant. Et qui les porteroit?

Ventid. Octavie, à qui vous faites tort.

Ant. Vous pouviez vous épargner ce terme.

Ventid. Et lui l'offre de son présent, que je mépriſe.

Ant. à Alex. On ne t'a chargé de rien pour moi.

Alex. Ah! Seigneur, qui soupçonnez-vous de vous oublier? la Reine votre Esclave.

Ant. l'interrompant. Dis, ma Maitresse.

Alex. Eh bien! votre Maîtresse, Seigneur, votre triste & inconsolable Maîtresse vous

auroit envoyé ſon Ame, ſi vous ne la poſſédiez depuis longtems. Mais elle vous conjure humblement d'accepter ce Bracelet de Rubis, mêlé de cœurs ſaignans, qui ſont l'emblême du ſien, & de le porter au bras pour l'amour d'elle.

Ventid. ſaiſiſſant le Bracelet. Au nom des Dieux, Seigneur, au nom de votre gloire, & pour votre précieuſe ſûreté, ne touchez point ces pernicieux préſens. Ne les touchez pas, ils ſont empoiſonnez. Le venin qu'ils portent caché, eſt plus dangereux pour vous que l'aconit.

Ant. le prenant. Ho! Ventidius, tu es auſſi de trop mauvaiſe humeur. On ne ſe deshonore point à porter les faveurs d'une Dame. Quoi! tu voudrois que je lui renvoyaſſe ſon Bracelet? Non, lorſque je ſerai ſeul à méditer dans ma tente, ce ſera pour moi un amuſement, qui me tiendra lieu de ce que je perds en la quittant. Qu'y trouves-tu à me reprocher? *Ventidius paroit affligé, & ne répond pas.*

Alex. Ne craignez, Seigneur, les reproches de perſonne.... Mais vous aurez du moins un amuſement, & il ne reſtera point de conſolation à la triſte Cléopatre.

Ant. eſſayant d'attacher le Bracelet à ſon bras. Aide-moi, Alexas. Nous ſommes ſi mal adroits, nous autres gens de guerre.

Alex. En vérité, Seigneur, nous le ſommes auſſi, nous autres Courtiſans, & tous les hommes le ſont également pour ces ſortes d'affaires. Mais s'il m'étoit permis de parler....

Ant. Parle librement.

Alex. Je crois, Seigneur, qu'il faut une belle main pour attacher ce préſent; celle,

par exemple, qui vous l'envoye.

Ventid. s'emportant. Honte, infamie. Cet indigne Eunuque vous perd. Vous ne la verrez point.

Alexas ordonne ſecretement à un de ſes Suivans d'avertir la Reine qu'il eſt tems de paroître.

Ant. Pour te ſatisfaire, Ventidius, je ne la verrai qu'un moment. Je veux ſeulement lui dire adieu.

Ventid. J'ai donc perdu toutes mes peines. Vous êtes dans le piege. Vous êtes pris, vous êtes ruiné, ſes yeux vont faire l'ouvrage d'Octave.

Ant. Tu t'allarmes mal-à-propos. Je ſuis ferme dans mes réſolutions. Je connois ma force. Mais je ne veux pas paſſer pour un Barbare, pour un Monſtre né dans les Deſerts d'Afrique. Je ſuis Romain, Ventidius, & élevé par conſéquent dans des maximes de douceur & de politeſſe. On ne quitteroit pas une maiſon où l'on a été reçu civilement, ſans en avoir ſalué le Maître.

Ventid. Vous ne connoiſſez pas toute votre foibleſſe. Vous êtes plus foible qu'un enfant. Etes-vous à l'épreuve d'un coup d'œil ou d'un ſourire? Je ſuis ſûr qu'un ſoupir va vous déſarmer.

Ant. Je la vois. Elle vient. Tu vas connoître ton erreur. Graces au Ciel, je m'apperçois que j'ai cru le danger plus grand qu'il n'étoit. Il diminuë au contraire à meſure qu'il s'approche.

Ventid. en ſoupirant. Attendons-en la fin.

Cléopatre entre toute en larmes avec Charmion & Iras.

Ant. Vous êtes ſatisfaite, Madame, je ne ſuis pas parti ſans vous voir.

Cléop. Helas! Eſt-ce nous voir, que de

nous ſéparer au même moment ?

Ant. Il le faut.

Cléop. Qui l'ordonne ? Seigneur.

Ant. La rigueur de nos propres deſtins.

Cléop. C'eſt nous qui les faiſons nous-mêmes.

Ant. Il eſt vrai. Nos malheurs ſont notre ouvrage. Nous nous ſommes aimez mutuellement pour notre ruine commune.

Cléop. Les Dieux ont vû mon bonheur avec des yeux d'envie. Je n'ai plus d'amis au Ciel, & toute la terre eſt armée contre mon amour. Vous-même, Seigneur, vous vous joignez à ceux qui me haïſſent. Vous avez pris parti contre moi.

Ant. Je veux juſtifier ma conduite aux yeux de la poſtérité. Ecoutez-moi, ſi je m'écarte de la vérité, reprochez-le moi hardiment ; mais ſi je ne dis rien qui ne ſoit certain, je vous demande de ne pas m'interrompre.

Cléop. J'entends vos ordres, Seigneur, vous ſerez obéï.

Ventid. à parte. Ce début me ſatisfait aſſez. Il prend un ton d'autorité.

Ant. Que ma ruine vienne de vous ſeule...

Cléop. O juſtes Dieux ! je cauſe votre ruine !

Ant. Vous m'avez promis de garder le ſilence, & vous commencez à le rompre, avant que j'aye parlé.

Cléop. Eh bien, vous ſerez obéï.

Ant. C'eſt en Egypte que je vous ai vûë pour la premiere fois. Vous m'inſpirâtes de l'amour avant que Céſar vous eût connuë ; mais vous étiez trop jeune encore pour vous en appercevoir. Si je rétablis votre Pere ſur le Trône, ce fut pour l'amour de vous. Céſar parut, & vint ravir le fruit avant ſa

maturité. Il étoit mon Maître, & d'ailleurs trop grand pour craindre un Rival. Mais quoiqu'il vous ait enlevée à mes desirs, je vous ai méritée le premier. Lorsque je vous vis ensuite en Cilicie, vous étiez l'Ennemie de Rome. Je vous pardonnai.

Cleop. Je prouvai mon innocence.

Ant. Vous oubliez encore votre promesse. Je vous aimai plus que jamais, j'acceptai vos foibles excuses. Je vous pris dans mon sein, toute souillée par César, & diminuée de la moitié de votre prix. Je me rendis en Egypte avec vous, & je m'y dérobai aux yeux de l'Univers. J'écartai de ma vûë des nations entieres, qui étoient empressées de me voir, pour me livrer au plaisir de vous posséder sans partage.

Ventid. à parte. Oüi, tout cela est certain, confessez le à votre honte.

Ant. Pour témoins de la violence de mon amour, je n'appelle que les jours & les nuits employez dans mes transports, & les heures qui sembloient n'être occupées qu'à compter les dégrez de ma passion. Un jour passoit, & n'avoit vû que de l'amour. Il en venoit un autre, qui ne voyoit point autre chose. Le Soleil se lassoit peut-être de voir toujours la même constance, & je ne me lassois pas d'aimer. Je vous voyois chaque jour, & pendant toute la durée du jour, & chaque jour me paroissoit semblable au premier, tant je retrouvois sans cesse de plaisir à vous voir.

Ventid. Tout cela n'est que trop vrai.

Ant. Fulvie mon Epouse en conçut une mortelle jalousie. Direz-vous qu'elle fut injuste? Elle fit naître la guerre en Italie, pour me donner occasion de quitter l'Afrique.

Ventid. Oüi, & vous n'en fûtes pas plus disposé à la quitter.

Ant. Pendant que je languissois dans vos bras, l'Univers s'est échappé peu à peu de mes mains. Il ne me reste pas aujourd'hui de quoi en remplir une. Voilà les obligations que j'ai à votre amour

Ventid. à parte. Bon. Ce dernier trait me charme.

Cléop. éplorée. M'est-il permis de parler?

Ant. Oüi, si je vous ai fait un seul reproche qui ne soit pas juste. Autrement non. Votre silence marque que la vérité vous confond. Fulvie mourut. Dieux! pardonnez-moi sa mort; car c'est ma dureté qui lui ôta la vie. Elle mourut pour rendre la paix à l'Univers. Je pris Octavie, sœur de César. Je l'épousai dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, & je ne puis condamner son ressentiment, puisque c'est faire le dernier outrage à une femme, que de l'abandonner pour une autre. Vous m'appellâtes: O foiblesse! l'amour me fit ouvrir l'oreille à cette voix fatale. Je revins me précipiter dans vos bras. Voilà l'origine de la guerre. Vous seule en êtes la cause. Je voulois combattre par terre, où j'étois beaucoup plus fort: Vous vous y opposâtes; & quand j'ai combattu par mer, vous m'avez abandonné dans la chaleur de l'action. Que dis-je? J'ai fuï moi-même. O honte éternelle! J'ai sçû que je fuyois; mais je n'ai fuï que pour vous suivre.

Ventid. Souvenez-vous, Seigneur, que pour tendre seulement ses voiles de pourpre, & donner un air de magnificence à sa fuite, elle nous débaucha la moitié de nos gens.

Ant. Je vous rappelle tous les maux que vous m'avez cauſez. Voulez-vous donc les augmenter encore, & mettre le comble à mon infortune & à mon déſeſpoir ? Cet honnête homme, mon meilleur, mon ſeul ami, s'eſt efforcé de raſſembler les débris de ma fortune. Il ne me reſte que douze Légions, qui brûlent de répandre leur ſang pour ma querelle. Votre curioſité a trouvé le moyen de pénétrer mon deſſein, & vous me ramenez vos yeux pour le rompre & pour achever de me perdre. Si vous avez quelque choſe à répondre, parlez à préſent, je vous donne une entiere liberté.

Alex. à parte. Elle paroît confonduë. Le déſeſpoir eſt dans ſes yeux.

Ventid. Allons, Madame, jettez quelques ſoupirs ſur ſon chemin pour l'arrêter. Donnez-lui une larme pour ſes douze Légions ; je ſuis trompé, s'il ne vous les vend à ce prix.

Cléop. Que dirai-je pour ma défenſe, lorſque je ſuis déja condamnée par mon Juge ? Prendrai-je pour Avocat l'amour que vous m'avez porté ? Il eſt aujourd'hui contre moi. Il cherche à me détruire. Car tout ce qu'on peut attendre de plus favorable d'un amour paſſé, c'eſt qu'il ſoit oublié ; mais il arrive bien plus ſouvent qu'il ſe change en haine. Puiſqu'il plaît donc à mon Maître de me perdre, je veux lui paroître coupable. Mais, Seigneur ! (pardonnez l'abondance de mes larmes) l'aurois-je jamais cru que vous euſſiez un jour pris plaiſir à faire la recherche de mes fautes, & à prendre avantage des moindres choſes pour m'ôter cruellement la vie ? Parlez, cruel Antoine ; car je m'arrête ici. Quand j'aurois mérité ce

traitement, étoit-ce de vous que je devois l'attendre ?

Ant. embaraſſé. Au reſte, vous me feriez tort, ſi vous m'accuſiez d'avoir cherché des prétextes pour vous quitter, ou d'avoir voulu vous charger plus qu'il n'étoit néceſſaire pour me purger moi-même, & pour juſtifier mon départ.

Cléop. Je vous remercie, Seigneur, de cette favorable explication ; & puiſque vous ne ſerez point offenſé de mon innocence, je ne rougirai point de vous la faire connoître.

Ventid. Après cette hardieſſe, je ne vois plus rien dont elle puiſſe rougir.

Cléop. Vous paroiſſez fâché, & cette colere eſt obligeante, que Céſar ait obtenu mon premier amour, quoique vous le méritaſſiez beaucoup mieux. J'en ſuis bien plus fâchée que vous, Seigneur ; car ſi vous l'aviez eu, vous m'auriez épargné un ſecond choix. Je n'aurois pas été à Céſar, & je n'aurois jamais été qu'à vous. Mais Céſar, dites-vous, a poſſédé le premier mon cœur. Que vous êtes loin de la vérité, Seigneur. Il a poſſédé ma perſonne, & vous mon amour. Céſar m'a aimé ; mais j'ai aimé Antoine. Si je l'ai ſouffert, c'eſt que je me ſuis cru obligée à ce ſacrifice pour le plus redouté de tous les Hommes ; & moitié contrainte, je lui ai cédé comme à un Tyran ce qu'il auroit emporté par la force.

Ventid. O ! Syrene, Syrene ! Mais ſuppoſons que tout l'amour dont elle ſe vante pour vous, ſoit ſincere, eſt-il moins vrai qu'elle eſt la cauſe de votre ruine ? C'eſt à ce reproche qu'il faut qu'elle réponde nettement.

Cléop. Dans quelle juſtice peut-on me charger des conſéquences ? Mais je défie Ventidius, lui, mon plus grand Ennemi, de ſoutenir que j'y aye eu part, ou que je les aye prévûës. Il eſt vrai que je vous ai aimé, & que j'ai cauſé votre ſéparation d'avec une femme chagrine & incommode; car telle étoit Fulvie. Vous avez quitté enſuite Octavie pour l'amour de moi ; mais pouvez-vous me blâmer d'avoir été ſenſible au ſacrifice que vous faiſiez d'elle à mes foibles charmes ? Combien de fois ai-je ſouhaité qu'un autre Céſar, auſſi grand que le premier, & auſſi jeune que le ſecond, vînt m'offrir ſon cœur, pour vous le ſacrifier à mon tour ?

Ventid. Chimeres, chimeres. Mais Actium, Seigneur, n'oubliez pas Actium.

Cléop. Eh bien, là même, j'oſe défier ſa malice. Je confeſſe que je vous ai conſeillé de combattre ſur mer ; mais je ne vous ai point trahi. J'ai fui ; mais c'étoit la crainte qui m'avoit troublée. Que n'étois-je homme ! On m'auroit envié votre amitié, comme on m'envie aujourd'hui votre amour.

Ant. Nous ſommes malheureux l'un & l'autre, & n'y eût-il point d'autre raiſon que notre mauvaiſe fortune, il faut nous ſéparer. Dites, Madame, voudriez-vous rendre ma ruine certaine, en m'arrêtant ici ?

Cléop. Si c'eſt comme un ami que vous me demandez mon ſentiment, partez : Si c'eſt mon Amant qui m'interroge, demeurez. S'il faut périr, horrible penſée ! nous périrons. Mais ne me quittez pas.

Ventid. L'entendez-vous, Seigneur, voyez les effets de cet amour ſi vanté. Elle ne cherche qu'à vous entraîner dans le précipi-

ce avec elle. Mais si elle pouvoit échapper sans vous, vous la verriez bientôt vous quitter, sans tourner la tête derriere elle.

Cléop. Jugez donc de mon amour par ce témoignage. (*Elle donne une Lettre à Antoine.*) Si je pouvois supporter sans vous ou la vie ou la mort, ou le bonheur ou la misere, on m'en offre les moyens.

Ant. Par Hercules, c'est l'écriture d'Octave. Je ne connois que trop cette main souillée par ses proscriptions, qui, toute jeune qu'elle étoit, conduisoit sans trembler la mienne, & ne me laissoit que le second rang pour le meurtre. Lis, lis, Ventidius. Il lui offre l'Egypte, & il y joint la Syrie, comme un présent, si elle veut renoncer à mes intérêts, & joindre ses armes aux siennes.

Cléop. Et vous m'abandonnez! Vous doutez de mon amour!... Antoine, je vous aime. J'ai rejetté l'offre d'un Royaume; c'est un sacrifice si léger, que je ne le fais pas valoir; mais je suis résoluë de ne pas vivre un moment, s'il faut vous perdre. Oh! permettez-moi de mourir avec vous. Est-ce vous demander plus que vous ne devez m'accorder?

Ant. d'un ton passionné. Mourir avec vous, c'est tout ce que le Ciel peut accorder dans sa bonté, après le bonheur d'y vivre.

Alex. à parte. Il s'attendrit. Notre cause est gagnée.

Cléop. Non, Seigneur. Vous partirez. Votre intérêt vous appelle. Ces malheureuses mains sont trop foibles pour vous retenir. (*Elle le prend par les mains.*) Partez, Guerrier, car vous avez renoncé au titre d'Amant. Laissez-moi mourante. Repoussez-moi de votre sein, pâle & sans force,

telle que vos duretez m'ont rendue. Vous n'aurez pas été longtems en marche, que vous entendrez vos Soldats crier joyeusement l'un à l'autre : Elle est morte. Peut-être vous échappera-t'il alors un soupir ; mais Ventidius sera près de vous pour vous faire honte de votre pitié, & vous serez bientôt aussi tranquile, que si la malheureuse Cléopatre n'avoit jamais vécu.

Ant. Dieux ! c'est trop. C'est plus que le cœur d'un homme n'est capable de supporter.

Cléop. Eh ! quelle raison reste-t'il de vivre à une femme misérable & abandonnée ? Laissez-moi rendre ici le dernier soupir à vos yeux. Ne m'enviez pas le seul moment dont j'ai besoin pour expirer. Je le hâterai autant qu'il m'est possible, & ma mort finira toutes vos peines.

Ant. Vous mourir à mes yeux ! je périrois plutôt mille fois. Je laisserois périr toute la nature, & tomber le Ciel pour écraser la terre. Ah ! ma Reine ! Mon ame ! (*Il l'embrasse.*)

Ventid. O ! comble de honte. Qu'est-ce donc que votre puéril amour, en comparaison de votre fortune, de votre gloire, de votre réputation ?

Ant. Tu le demandes, Ventidius ? Apprends qu'il surpasse tout. Va, nous avons fait plus aujourd'hui que de vaincre César. Non seulement ma Reine est innocente, mais elle m'aime. Diras-tu à présent que c'est elle qui cause ma ruine, & que si elle pouvoit se sauver sans moi, elle ne tourneroit pas la tête derriere elle ? A genoux, Blasphémateur. Demande pardon à l'innocence outragée.

Ventid. Plutôt mourir par mille ſupplices... Voulez-vous partir, Seigneur ?

Ant. Partir !. Quitter tout ce que l'Univers de bon & d'aimable ! Non, non. La foi, l'honneur, la vertu, me défendent d'abandonner celle qui préfere mon amour à des Royaumes réünis. Vous, Dieux ! qui êtes les Maîtres des Hommes, donnez le monde à votre Cléopatre, donnez lui ce Globe fragile, que je mépriſe, & pour lequel je ne ferois plus un pas. Pour ſatisfaire l'ambition d'Antoine, il ne faut rien moins que Cléopatre.

Cléop. Elle eſt à vous toute entiere. Mon cœur eſt ſi pénétré de joye, que je ſuis capable de faire publiquement quelque extravagance, & ceux qui ne connoiſſent pas les tranſports de l'amour, croiront que j'ai perdu la raiſon.

Ventid. O Femmes ! ô Femmes ! ô ſexe fatal ! Tout le pouvoir des Dieux pour faire du bien, n'approche point de celui que vous avez pour nuire. *Il ſort indigné.*

Ant. Où eſt Ventidius ? Je le crois bien irrité. Mais ſans m'écarter de la Ville, je prétends lui faire connoître que ce n'eſt point le courage qui me manque. Nos gens ſont armez. Qu'on ouvre la porte qui regarde le Camp de Céſar. Il va me payer la tromperie qu'il m'a voulu faire, & l'impatience de revenir précipitera ma victoire.

Fin du ſecond Act.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCVIII.

L'INTERET croiſſant d'Acte en Acte, par la nouveauté des incidens & des circonſtances, quelques perſonnnes de bon goût qui regardent cette ſorte de beauté „comme le principal mérite d'une Piece de Théâtre, dont la traduction n'eſt donnée qu'en Proſe, m'engagent à la continuer ſans interruption. D'autant plus, diſent-ils, que les deux premiers Actes ayant pû faire entrer les Lecteurs intelligens dans le goût & dans les idées de nos voiſins ; c'eſt une diſpoſition à goûter les Actes ſuivans, qui eſt favorable à mon entrepriſe, &

qu'un trop long intervalle pourroit leur faire perdre.

ACTE III.

Cléopatre entre d'un côté, avec Charmion, Iras, Alexas, & une ſuite d'Egyptiens. De l'autre, Antoine avec ſes Romains. Ils ſont accompagnez de part & d'autre d'inſtrumens de Muſique. Charmion & Iras tiennent une branche de laurier ſuſpenduë en arc ſur les deux Amans. Les Egyptiens danſent, & Cléopatre finit la Cérémonie en couronnant Antoine.

Ant. JE m'étois bien attendu que ces beaux bras me recevroient après ma Victoire, & renouvelleroient dans mon cœur les plus tendres joyes de l'amour. Cette eſpérance m'a fait trouver des charmes à combattre. Elle a rendu mes coups plus terribles.

Cléop. Venez, chers Guerriers, joüiſſez pleinement de votre triomphe. Que les mêmes ſoupirs & les mêmes tranſports faſſent votre bonheur & le mien.

Ant. Ma brillante Venus! plus charmante que celle qu'on adore.

Cléop. O divin Mars! plus terrible & plus aimable que celui de l'Olympe.

Ant. Noms heureuſement aſſortis ! N'en prenons plus d'autres, ma Reine. Suppoſez-moi de retour des Champs Phlégræens, où j'ai laiſſé les Géans terraſſez par le tranchant de mon épée. Mars arrive. Recevez votre Amant, Déeſſe. Qu'Octave tende ſes filets comme Vulcain. Je voudrois être vû du Ciel & de la Terre entre vos bras, & faire envie à ceux qui croiroient nous faire honte de nous ſurprendre : ce ſeroit à eux à rougir. Je continuerois de vous aimer d'un air qui les forceroit au reſpect, ſans m'embaraſſer de leurs regards, & comme un Dieu ſupérieur à eux. L'amour ne ſe raſſaſie point avec vous ; tous ſes feux ſe renouvellent ſans ceſſe dans vos yeux. C'eſt le Printems perpétuel des charmes & des plaiſirs.

Ventidius entre, & demeure quelques momens à part pour écouter.

Alex. A préſent, Seigneur, que le danger eſt paſſé, votre Général revient. Il n'a pas voulu vous ſuivre au combat, & je ne crois pas qu'il reparoiſſe ici non plus pour prendre part à votre joye & à vos triomphes. Il jette ſur nous ſes yeux enfoncez & farouches, en fronçant le ſourcil, comme s'il portoit envie au ſuccès de vos armes.

Ant. Je ſçais qu'il eſt bruſque. Mais il m'aime. Il n'a jamais flatté le moindre de mes vices. Il m'épouvante avec ſa vertu. Dans ce moment même il me ſemble qu'il a quelque droit de gronder. Allons au Temple. Je veux éviter ſa préſence, que je n'ai pas la force de ſupporter.

Ils ſortent tous. Ventidius s'approche d'Antoine, & l'arrête par la robbe.

Ventid. Empereur!

Ant. tournant la tête par derriere. C'eſt ta chanſon ordinaire, n'eſt-ce pas? Je t'en ſupplie, épargne-moi.

Ventid. Empereur! Je ne vous demande qu'un moment.

Ant. paroiſſant irrité. Quitte ma robbe, ou, par mon pere Hercule....

Ventid. Par Hercule ſon pere! voilà un nouvel air de grandeur. — Je vous apporte des nouvelles que vous ſerez ravi d'apprendre.

Ant. Tu vois que nous ſommes obſervez. Attends-moi. Je reviens à l'inſtant.

Ventid. ſeul. Je m'apperçois que ma faveur baiſſe. Cependant je l'aime. J'aime ce foible & aveugle Maître, qui ſe précipite volontairement dans ſa ruine. Et je ſuis ſûr que les Dieux

l'aiment auſſi paſſionnément que moi. Ses vertus ſont tellement mêlées avec ſes crimes, qu'il eſt comme impoſſible à leur juſtice de le récompenſer ni de le punir.

Antoine revient.

Ant. On peut vaincre, comme vous voyez, ſans votre ſecours. Nous avons délogé leurs Troupes. Ils nous regardent maintenant à quelque diſtance, & leur ardeur me paroît un peu refroidie. J'ai fait mordre la pouſſiere à cinq mille hommes.

Ventid. J'admire votre courage. Celui qui a perdu tant de braves gens, en aura pû épargner dix mille autres. Cependant ſi cet avantage pouvoit vous faciliter votre réconciliation, tandis que Céſar doute de la fortune.....

Ant. Oh! ne compte pas là-deſſus; Ventidius. Il veut ma ruine. Ses oreilles ſont fermées à la paix. Son mauvais caractere éclatera au premier avantage. C'eſt le meurtrier le plus tranquile! Il aſſaſſine de ſang froid.

Ventid. N'avez-vous pas quelque ami dans ſon Armée, qui puiſſe lui faire goûter des conditions raiſonnables? Mæcenas & Agrippa ont du pouvoir ſur ſon eſprit.

Ant. Ils ſont trop dans ſes intérêts. Nous nous ferons raiſon à la pointe de l'épée, ou notre réſolution eſt de périr.

Ventid. Je voudrois trouver quelqu'autre voye.

Ant. Je rends graces à ton affection. Mais cinq ou ſix Victoires, telles que celles-ci, t'épargneront tant de peine.

Ventid. Ne vous flatez point.

Céſar eſt ſur ſes gardes. Je ſçais, Seigneur, que vous avez vaincu contre toute apparence; mais la fortune ne s'apprivoiſe pas ſi facilement. Vous n'avez ici pour reſſource que les Habitans d'une Ville, encore n'eſt-ce que des Egyptiens. Il a le monde entier derriere lui, & des Nations ſans nombre qui viennent réparer les vuides que vous mettez dans ſes rangs. Penſez-y deux fois.

Ant. Pourquoi m'obliges-tu de ſortir de moi-même, & de ſonger à me procurer des ſecours étrangers? Exciterai-je ma mémoire à chercher dans toute l'étenduë du monde s'il me reſte encore des Amis? Les Malheureux n'en ont point. — J'en avois un. Le plus brave qui fût à Rome. Aimé tendrement de Céſar; il pouvoit tout ſur

ſon cœur & ſur ſon eſprit.

Ventid. Je m'adreſſerois à lui. Voilà l'homme qui ſeroit capable de vous ſervir.

Ant. Il m'a aimé longtems. Nos cœurs ne faiſoient qu'un. Jamais il n'y eut d'exemple d'une amitié ſi parfaite.

Ventid. à part. Je ſuis trompé, ſi nos idées ne ſe rencontrent.

Ant. Il n'eſt pas beſoin que je le nomme. Tu dois entendre que c'eſt Dolabella.

Ventid. joyeux. Le croyez-vous au Camp de Céſar ?

Ant. Qu'importe dans quel lieu, puiſqu'il a ceſſé de m'aimer. Il s'offença un jour de ce que je lui défendis de voir Cléopatre, parce que j'apréhendois qu'il ne prît de l'amour dans ſes yeux. Il m'aſſura que s'étant ſenti du penchant pour elle, il l'avoit étouffé en faveur de l'amitié. Mais il la quitta bientôt, ſans m'avertir de ſon départ, & cette conduite confirma tous mes ſoupçons.

Ventid. C'étoit une marque qu'il vous aimoit plus qu'elle. Il s'apperçut que la jalouſie s'emparoit de votre cœur, & il ne voulut point cauſer de chagrin à ſon ami. Je ſçais qu'il vous aime.

Ant. Je l'aurois quelquefois vû depuis ce tems-là.

Ventid. Peut-être l'a-t'il employé à travailler à votre paix.

Ant. Que n'eſt-il ici !

Ventid. Etes-vous porté à croire qu'il vous aime encore ! Je lis votre penſée dans vos yeux ; vous le ſouhaiteriez. Pour ne vous pas tenir incertain plus longtems, il vous a envoyé du Camp de Céſar un Meſſager avec des Lettres.

Ant. Qu'on me l'amene promptement.

Ventid. Vous l'allez voir paroître.

Il ſort, & rentre auſſitôt avec Dolabella, qu'Antoine court embraſſer.

Antoine, Dolabella, Ventidius.

Ant. C'eſt lui par tout ce qu'il y à de ſaint dans l'amitié, c'eſt lui-même. Tu reviens donc entre mes bras, chere partie de moi-même. Ah ! me rapportes-tu tout ce qui manquoit à mon cœur ! Que je meure, ſi quelque choſe pouvoit m'être plus doux que ton retour.

Dolab. Permettez, Seigneur, que je rappelle un moment mes eſprits. J'ai l'ame toute occupée d'une haute entrepriſe. Pardonnez ſi je parois répondre ſi froidement à vos careſſes.

Ant. Diſpoſe de tout ce qui me reſte

de moi-même ; car je ſuis tombé ſi bas, que je touche à mon dernier terme. Les ſources de ma fortune ſont taries, ou prennent un autre cours. Il ne m'en reſte qu'un cœur qui s'enfle encore, en dépit du deſtin, & qui me ſoutient ſeul contre ſes coups.

Dolab. Vous êtes toujours pour moi le Maître du Monde.

Ant. Je le ſuis, ſi je poſſéde encore ton amitié, que je priſe beaucoup plus. Depuis ton abſence, je n'ai point eu de joye que je ne me ſois reprochée. Il me ſembloit que la goûter ſans toi, c'étoit te dérober la part qui t'étoit dûë. Mais, cher Dolabella ! tu ne me trouves plus ton ami tel que tu l'as vû. Tu n'appercevras plus le matin à ma porte des Eſclaves couronnez, qui attendent pour me ſaluer, ni tous ces Monarques de l'Orient, qui oublioient le lever du Soleil pour venir rendre leurs adorations au mien. Tu te ſouviens de les avoir vû courir en foule dans les cours de mon Palais, comme autant de Domeſtiques empreſſez à me ſervir. Le reſpect leur fermoit la bouche en ma préſence. Ils obſervoient mes yeux, & le moindre ſigne de ma volonté, étoit reçû comme l'ordre des Dieux.

Dolab. C'étoient les Eſclaves de votre fortune.

Ant. Elle eſt paſſée ! Elle ſert à préſent Céſar. Et moi, que ſuis-je devenu !

Ventid. Ce que vous vous êtes fait vous-même. Je ne veux point vous flatter.

Ant. tendrement. Encore ! Ventidius. Soit notre Juge, Dolabella ; eſt-ce là le ton de l'amitié ?

Dolab. Oüi, Seigneur, lorſque ſon intention vous eſt connuë. Je dois même me joindre à lui. Je le dois, & vous ne ſçauriez vous en offenſer ; car pourquoi ſuis-je votre ami ?

Ant. Prends garde, jeune homme, comment tu vas parler de mon amour. La Reine a des yeux. Tu as un cœur. Te ſouviens-tu de la premiere fois que tu la vis, dans un tems où tu l'accuſois d'avoir été complice de la mort de ton frere ! Tu croyois la haïr.

Dolab. De grace, épargnez-moi ce ſouvenir. Ce fut un jour fatal. Vous m'en voyez rougir encore.

Ant. Rappelle, rappelle-toi le pouvoir de ſes charmes. Ne ſentis-tu pas ta fureur déſarmée au premier regard ? L'admiration laiſſa-t'elle vivre un moment la haine ? Tu fus ébloüi de l'é-

clat de ſes yeux. Tu vins te réfugier derriere moi, & me conjurer à l'oreille de ne lui pas faire connoître que tu l'euſſes ſoupçonnée d'avoir eu part au meurtre de ton frere.

Dolab. Et ma foibleſſe peut-elle ſervir d'excuſe à la vôtre ? J'étois dans un âge où l'amour ſe pardonne aiſément. L'ardeur de la jeuneſſe le fait regarder comme un tribut qu'on doit à la nature. Mais vous....

Ventid. Achevez hardiment. Votre âge, veut-il dire, étoit déja ſur ſon déclin. Mais aujourd'hui que tout ce que vous avez de chaleur eſt forcé, & que tous vos déſirs ſont autant de violences que vous faites à la nature ; j'oſe le dire, quoiqu'à regret, faire le tendre & le paſſionné, n'eſt-ce pas radotter ?

Ant. rougiſſant. Hà !

Dolab. Ventidius va trop loin. Mais n'eſt-il pas vrai, Seigneur, qu'il n'étoit queſtion pour moi que d'une perte particuliere ! Je n'avois que moi-même à perdre. Je n'ai pas perdu de Légions, je n'ai pas perdu l'Empire du Monde, ni l'amour des Peuples.

Ant. Un ami me traiter de cette ſorte !

Dolab. Oüi, Antoine, un ami ſincere, un ami ſi tendre, que chaque mot que

je prononce me perce le cœur, avant que vous l'ayez entendu. Ah! ne jugez pas mal de ma tendreſſe, parce que je vous fais quelques reproches. Je vous excuſe tous les jours auprès de Céſar.

Ant. Dieux! à quelle honte étois-je réſervée! Ai-je donc vêcu pour être excuſé auprès de Céſar!

Dolab. Auprès de lui, comme votre égal. Tant que je porterai cette épée, il ne ſera rien de plus. Je vous apporte des conditions de ſa part.

Ant. Des conditions! Sont-elles nobles du moins? Sont-elles dignes de moi! Je me flatte que tu ne les aurois point apportées, ſi elles étoient autrement; cependant je le pénetre. Son cœur eſt plein de diſſimulation. Il ne connoît point d'honneur diſtingué de ſon intérêt. Il eſt fait pour acheter des Royaumes, plutôt que pour les conquerir.

Ventid D'accord, ſi vous le déſirez; mais quel pouvoir n'a-t'il pas fallu ſur un eſprit ſi difficile pour l'amener à des termes ſi honorables!

Ant. J'attribuë ce miracle à Dolabella, ou à quelque Dieu.

Dolab. Ce n'eſt point moi, ni même Agrippa, ni Mæcénas. Ils ſont vos en-

nemis ; & pour moi, quoique votre Ami, mon crédit étoit trop foible. C'eſt néanmoins une perſonne de Rome.

Ant. Le ſervice eſt digne d'un Romain. Hâtez-vous de me faire connoître à qui j'ai l'obligation d'avoir conſervé ma vie, mon amour, mon honneur. Faites ſeulement que je le voye.

Ventid. C'eſt moi qui prends cette charge. *à part.* Le Ciel ſçait s'il me verra volontiers revenir.

Ventid. ſort.

Dolab. Vous n'oublierez pas, Seigneur, à qui vous devez des biens qui vous ſont ſi précieux.

Ant. Si je l'oublie jamais, puiſſes-tu m'oublier, toi qui m'es ſi cher! Ma Reine ne l'oubliera pas non plus.

Dolab. Je crains qu'elle n'en ait pas tant de reconnoiſſance.

Ant. Elle en eſt plus capable que tu ne penſes. La Reine, Dolabella! Ne te reſte-t'il rien de ton ancienne fiévre?

Dolab. Je ſerois fâché de voir ſa ruine.

Ant. Quand je l'abandonnerai, je conſens que tous les Dieux m'abandonnent; car la bonté de ſon cœur l'emporte ſur ſa beauté. Céſar lui a offert

des Royaumes, pour l'engager à me trahir. Tu n'ignores pas qu'elle a tout rejetté. Et tu me reproches de l'aimer trop !

Dolabella voyant rentrer Ventidius, qui conduit Octavie, & deux petites filles qu'elle avoit d'Antoine.

Oüi, vous en voyez la raiſon.

Antoine, Dolabella, Ventidius, Octavie & ſes deux filles.

Ant. comme effrayé. Hà ..... C'eſt Octavie que je vois !

Ventid. Elle-même. Quoi ! Eſt-ce un poiſon, ou une affreuſe maladie, que je vous préſente ? Regardez-la du moins. Jettez les yeux ſur elle & ſur ce qu'elle vous amene. Ne reconnoiſſez-vous rien ? La nature n'a-t'elle pas quelque voix ſecrette, quelque mouvement tendre, qui vous avertiſſe que ce ſont vos Enfans ?

Dolab. Par honneur, ſi ce n'eſt par amour, recevez-les, Seigneur, avec des yeux plus favorables. Si vous faites profeſſion d'être homme, allez au-devant d'eux, embraſſez-les, témoignez-leur quelque joye de les voir. Vos bras ne devroient-ils pas s'ouvrir d'eux-mêmes, & vos yeux choiſir la place d'un baiſer, avant que vos lévres puiſſent y toucher ?

Ant. J'étois surpris de les voir, & je cherchois dans moi-même comment ils ont pû se rendre ici.

Ventid. Je les ai fait venir, je les ai introduits, sans la connoissance des Gardes de Cléopatre.

Dolab. Quoi! votre froideur dure encore?

Octavie à Dolabella. Vous voyez qu'on me fait attendre assez longtems une simple civilité, à laquelle j'aurois droit du moins en qualité d'Etrangere. Grands Dieux! qui suis-je-donc?

Ant. La sœur de César.

Octav. Il y a bien de la dureté dans cette réponse. Si je n'étois que la sœur de César, sçachez, Seigneur, que je serois encore dans son Camp. Mais votre Octavie, votre Epouse outragée, chassée de votre lit & de votre Maison, n'en est pas moins à vous. J'ai un cœur, il est vrai, qui dédaigne vos froideurs, & qui sent de la répugnance à vous demander ce que vous devriez m'offrir; mais la vertu d'une Romaine sçait lui faire surmonter sa fierté. Je viens vous reclamer, comme un bien qui est à moi; premierement, pour remplir mon devoir, & pour vous conjurer ensuite de me rendre votre affection. (*Elle prend*

ſa main.) Souffrez, Seigneur, que je prenne votre main. Elle m'appartient. J'ai droit de vous la demander.

Ventid. Prenez-la, Madame, vous l'avez bien méritée.

Dolab. Elle la prend en effet. Je l'admire. Elle n'eſt ni trop fiere ni trop ſoumiſe. Elle prend le tempéramment qui convient à une vertueuſe Romaine.

Ant. embaraſſé. Octavie..... J'appréhende bien, que vous n'ayez demandé lâchement ma vie.

Octav. Lâchement! Seigneur.

Ant. Oüi, lâchement. A votre frere.

Octav. Je ſuis incapable de faire une demande lâche, & mon frere de l'accorder.

Ant. Je m'abaiſſerois devant Céſar! moi! Qui ai pû faire des Rois de mes Eſclaves? Je lui demanderois pardon? J'éleverois un homme qui n'eſt que mon égal au rang de Jupiter, de qui j'ai reçû l'être? Non. Le mot de pardon ne ſortira jamais de ma bouche.

Dolab. On n'exige pas que vous le prononciez.

Ant. Je ne veux pas même qu'il dépende de lui de m'en dispenſer. Allons. Vous m'avez tous trahis. Et toi auſſi, qui te dis encore mon Ami. Ma fem-

me m'a acheté de César par ſes prieres & ſes larmes, & c'eſt d'elle à préſent que je vais devenir l'Eſclave. Elle me reprochera cent fois le jour la vie qu'elle m'a donnée. Au moindre regard, qui ne la ſatisfera pas, elle me menacera de porter ſes plaintes à ſon frere.

Octav. La rigueur de mon ſort m'expoſe toujours à vos fatales mépriſes. Je vous apporte, Seigneur, des conditions que vous pouvez accepter ſans honte. Votre honneur m'eſt cher, parce qu'il eſt inſéparable du mien. On ne reprochera point à Octavie que ſon Epoux ait été l'Eſclave de ſon frere. Vous êtes libre, Seigneur. Vous êtes même dégagé, ſi c'eſt votre envie, des liens qui vous attachoient à celle pour qui vous n'avez que du dégoût. Car, quoique le deſſein de mon frere ſoit de mettre à prix votre amour, & de faire de moi le ciment de votre réconciliation; j'ai comme vous le cœur grand. Je ne puis recevoir le vôtre, comme une faveur arrachée, ni faire enfin la Suppliante, pour obtenir ce que je crois mériter. Je rapporterai à mon frere que nous ſommes réconciliez. Il retirera ſes Troupes, & vous irez gouverner l'Orient. Vous me con-

finerez à Athenes, ou dans tel autre endroit du monde qu'il vous plaira de choisir pour ma retraite. Je ne m'en plaindrai pas. Je conserverai le stérile nom de votre Epouse ; mais mon absence & mon éloignement ne vous laisseront craindre de ma part aucun trouble.

à part. *Ventid.* Quel étrange combat d'honneur ! Ils craignent tous deux de s'avilir par trop d'obligations !

Dolab. Elle l'a touché par l'endroit sensible. Il rougit de dépit & de honte de se voir vaincre en générosité.

Ventid. Voyez son embarras, & comme il s'efforce de cacher une larme qui lui est échappée malgré lui.

Ant. Je n'ai rien perdu de votre discours, Octavie, & je ne puis refuser mon admiration à la grandeur de votre âme. Mais il m'est impossible de me rendre à vos propositions ; car mon cœur ne peut se laisser vaincre que par l'amour, & je ne vous vois agir que par le motif du devoir. Vous me rendrez libre, dites-vous, & vous vous retrouverez à Athenes. N'est-ce pas là votre pensée ?

Octav. C'eſt ce que je diſois, Seigneur.

Ant. Il faut donc que j'aye obligation à une perſonne qui eſt ſans amour pour moi, & qui ſe croira en droit de me reprocher de l'ingratitude, du moins au fond de ſon cœur. Non, je n'y conſentirai jamais.

Ventid. à part. J'aime à voir ce qui cauſe ſa peine.

Octav. Pourquoi vouloir triompher, Seigneur, de la vertu de votre malheureuſe Octavie! Ma fierté eſt tout ce qui me reſte. J'ai ſouhaité, je le confeſſe, que m'étant redevable de l'honneur & de la vie, vous cruſſiez n'en avoir l'obligation qu'à mon devoir. Vous m'avez outragée. Que demandez-vous à mon cœur, vous qui l'avez rempli d'amertume, par vos mépris & vos dédains?

Ant. Vous ne m'aimez donc point?

Octav. Je ne devrois pas vous aimer.

Ant. Et c'eſt pour cette raiſon que vous voulez me fuïr.

Octav. C'eſt par cette raiſon que je devrois vous fuïr.... Helas! ſi je le pouvois.

Dolab. Ne voyez-vous pas, Seigneur, qu'après avoir eſſuyé tant de duretez &

d'injuſtices, elle a l'ame trop grande pour confeſſer qu'elle aime ! Mais eſt-il difficile d'en juger ! Sa modeſtie & ſon ſilence parlent aſſez pour elle.

Ant. O ! Dolabella, de quel côté dois-je tourner ! Je me ſens le cœur attendri ; mais abandonnerai-je Cléopatre, qui ne demande qu'à mourir avec moi ! La pitié parle pour Octavie ; mais parle-t'elle moins pour la triſte Cléopatre !

Ventid. Octavie a pour elle tout enſemble & la pitié & la juſtice, & des deux côtez Cléopatre n'a rien à prétendre. L'une voudroit ſe ruiner avec vous ; mais c'eſt elle qui a commencé votre ruine. Au lieu que vous avez à vous reprocher d'avoir ruiné l'autre ; & c'eſt elle néanmoins qui aſſûre aujourd'hui votre ſalut.

Ant. Que mon cœur eſt cruellement déchiré.

Octav. Puiſſe le Ciel y faire renaître la paix !.... Seigneur ! Si le mien peut oublier toutes ſes douleurs, il me ſemble que le même effort ne doit pas vous coûter plus qu'à moi. Jettez les yeux ſur vos Enfans. Avez-vous peine à les reconnoître ! Eſt-ce parce qu'ils ſont de moi ; que vous étendez juſqu'à eux le mépris

que vous avez pour leur Mere ? Allez, mes Filles, allez vous jetter à ſes pieds. Embraſſez ſes genoux. Nommez-le votre Pere. Il peut vous avoüer ſans rougir. Serrez-le entre vos bras, & amenez-le dans les miens. S'il a la dureté de vous rejetter, ne vous rebutez pas, & recevez ſes injures ſans vous plaindre ; car vous êtes mes Enfans, & votre malheureuſe Mere eſt accoutumée à ſouffrir ſans murmurer.

Les deux filles ſe jettent entre ſes bras, & tous s'approchent de lui.

Ventid. Vit-on jamais rien de ſi touchant.... Mon Empereur !

Dolab. Mon Ami !

Octav. Mon Epoux !

Les deux Filles. Mon Pere !

Ant. Mon cœur ſe rend. Je me livre à vous, Octavie. (*Il les embraſſe tous.*) Partagez tous enſemble votre Empereur, votre Ami, votre Epoux, & vous, chers Enfans, votre Mere. Que je dois d'arrérages à votre amour. Mais l'avenir va tout réparer.

Octav. O précieux moment !

Dolab. Heureux changement !

Ventid. La joye de mon cœur s'arrête ſur ma langue. Mais (*verſant quelques larmes*) elle trouve ici deux paſſages au lieu d'un.

Ant. Tu vois ton triomphe, chere Octavie, choisis le lieu où tu veux que je te suive. Je n'excepte pas même le Camp de César.

Octav. Vous n'y trouverez que des Amis, Seigneur, comptez d'y être le Maître.

Alexas entre avec précipitation.

Alex. La Reine, Seigneur . . . .

Ant. l'interrompant sans le regarder. Laisse-moi. Les tems sont changez. Octavie, vous passerez ici la nuit, & demain j'embrasse César.

Il sort avec tous les autres, excepté Ventidius.

Ventid. Voilà de charmantes nouvelles pour toi, mon officieux Eunuque. Va, cours, ne manque pas d'en aller faire ta cour le premier. Cours, te dis-je, ne perds pas un moment. *Il sort.*

Alexas. Avec son air épais, & ses manieres rustiques, ce vieux Soldat, cette tête grossiere & pésante a trompé mon adresse & ruiné tous mes artifices. Quel parti me reste t-il à prendre? Les plaisirs m'ont abandonné dés le berceau. L'incontinence d'autrui a mis de bonne heure un frein à la mienne. Rebuté de la Nature, privé de ce qu'elle ne refuse pas à ses moindres ouvrages, je n'ai point eu d'autre voye pour m'élever, que ma propre indignité & le mépris même de ceux qui m'ont employé à leur service, en m'accordant leur confiance. Aujourd'hui, je perds jusqu'à ce misérable avantage. Si Cléopatre avoit suivi mes conseils, elle auroit trahi celui qui l'abandonne. L'amour a causé sa ruine, & va causer sa mort; mais elle en a goûté du moins les plaisirs. Dieux! est-il juste que, moi qui les ignore, je meure pour la même cause?

Cléopatre, Charmion, Iras, Alexas, & autre suite de la Reine.

Alex. Ah ! Madame, j'ai vû ce que je tremble de vous annoncer, Octavie eſt ici.

Cléop. éplorée. Laiſſe ton funeſte avis. Helas ! je ſçais tout, & tu me vois dans les douleurs de la mort.

Alex. Vous êtes perduë, Madame, l'Egypte eſt ruinée.

Cléop. Que m'importe, l'Egypte ! Mon Amant, ma vie, mon ame eſt perduë. Octavie me l'arrache. O ! nom fatal à Cléopatre. Elle joüit à ce moment de tout mon bien, tandis que je.... Mais tu l'as vûë ; dis-moi, mérite-t'elle ſon bonheur ? Eſt-elle auſſi brillante qu'une Déeſſe ? Poſſede-t'elle toutes les perfections & tous les charmes ? Ah ! ſans doute. Miſerable que je ſuis, les Dieux qui l'ont fait ſi belle, me déclarent par cette préférence que leur protection m'abandonne.

Alex. Elle peut paſſer, Madame, pour un prodige....

Cléop. Un prodige ! je ſuis donc perduë ſans eſpérance.

Alex. J'entends un prodige de bonté, Madame, car tous les prodiges ceſſent auprès de vous pour la beauté.

Cléop. Je reſpire. Tiens, prend ce Diamant pour récompenſe. Mais que j'appréhende que tu ne me flates.

Charm. Dieux ! Elle vient, Madame, je la vois.

Iras. Fuyez, fuyez, Madame, c'eſt la ſœur de Céſar.

Cléop. Moi, la fuïr ? Non, non, fût-elle la ſœur du foudroyant Jupiter ; portât-elle

les éclairs de ſon frere dans les yeux ; je veux la voir & lui parler en face.

Octavie entre d'un air orgueilleux, & ſuivie d'un train ſuperbe. Cléopatre fait ſigne à ſa ſuite, qui vient auſſi ſe ranger autour d'elle. Les deux Rivales ſe regardent fierement.

Octav. Il n'eſt pas beſoin qu'on me montre Cléopatre. Cet air hautain....

Cléop. Vous fait reconnoître une Reine. Je n'ai pas beſoin non plus de demander qui vous êtes.

Octav. Je ſuis Romaine, nom qui fait les Reines, & qui les renverſe auſſi facilement, &c.

Quoique j'aye déja publié la traduction de cette Scene, qui eſt la derniere du troiſiéme Acte, je ne balancerois pas à lui rendre ici ſa place naturelle, ſi les bornes de ma Feüille le permettoient. Comme elle paſſe en Angleterre pour une des plus belles de toute la Piece, j'exhorte mes Lecteurs à la rapprocher de ce qui précede, en ſe donnant le plaiſir de la relire. Ils la trouveront au Nomb. 62. page 36. du Tome cinquiéme.

Fin du troiſiéme Acte.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE XCIX.

ACTE IV.

SCENE I.

ANTOINE, DOLABELLA.

Dolab POURQUOI vous décharger de ce fardeau sur moi? Ne pouvez vous lui dire vous-même que vous êtes forcé de partir?

Ant. Non, je ne puis. Je pourrois m'arracher un œil & le jetter au loin, sans que l'autre versât une larme. Mais, cher Dolabella! que ce mot de départ est affreux! quel son mortel! je n'ose

le confier à ma langue. D'un seul regard elle me feroit fondre en pleurs, & je retomberois dans toutes mes foiblesses.

Dolab. Donnez ce soin à Ventidius. Il est d'un naturel moins sensible.

Ant. Ah ! Ventidius parleroit trop durement. Il la tueroit par cette nouvelle. Il n'y a que toi, toi seul.

Dolab. La Nature m'a fait si tendre, que je ne puis prêter l'oreille au récit d'une avanture touchante, sans me sentir les yeux humides & le cœur amolli. Je m'expliquerois avec si peu de fermeté, avec tant de crainte de la chagriner, qu'elle ne croiroit pas ma commission sérieuse.

Ant. Et c'est par cette raison que tu es le seul que j'en puisse charger. Figure-toi que tu es moi-même, lorsque tu lui parleras, mais prends d'abord les choses de fort loin, & lorsque tu commenceras à lui parler, évite tous les mots dont tu croiras le son trop dur. Tâche que notre séparation se fasse avec autant de douceur que l'amour des autres commence.

Dolab. Ce que vous me dites pénétre tellement mon ame, que si vous me forcez de lui parler, il sera impossible

que je lui parle autrement.

Ant. Je vous laisse donc à votre triste emploi. Adieu. Je l'ai fait avertir que vous devez la voir.

Antoine va pour sortir, & revient sur ses pas.

J'oubliois. Ne manquez pas de lui dire que je ferai sa paix avec la mienne. Si j'ai quelque pouvoir auprès de César, sa Couronne & sa Dignité lui seront conservées. Ayez bien soin de ne pas oublier cette circonstance.

Dolab. Ne craignez point. Je m'en souviendrai.

Il va encore pour sortir, & revient.

Ant. Et ne manquez pas de lui représenter aussi quelle violence on m'a fait. Je n'ai cédé qu'à la force. Conjurez-la de ne pas haïr ma mémoire; car je cheris encore la sienne. — Insistez bien là-dessus.

Dolab. Fiez-vous à moi. Je n'oublierai rien.

Ant. C'est donc fini. (*Il sort & revient encore.*) Pardonneras-tu encore une fois mes regrets passionnez ? Dis-lui que malgré notre séparation, si j'apprenois qu'elle écoutât quelque autre amour, cette nouvelle me perceroit le cœur. — Je te quitte absolument,

car chaque fois que je retourne, je ſens que mon cœur s'attendrit de plus en plus, & peut-être le premier ordre que je te donnerois, ſeroit de la retenir, & de nous perdre tous deux. *Il ſort.*

SCENE II.

Dolab. ſeul.

LEs Hommes ne ſont que des Enfans d'une taille plus haute. Leurs déſirs ne ſont pas moins ſujets à changer. Même inſtabilité, même caprice d'inclinations. L'ame, qui voit ſi clair au dehors, n'apperçoit rien dans ſon obſcure demeure, & ſans être capable de prendre le moindre empire ſur elle-même, elle a la préſomption d'appeller les autres à ſon Tribunal. C'eſt ainſi que j'ai fort bien reconnu que la ruine d'Antoine vient de l'amour, & que j'ai condamné ſa conduite. Cependant je lui porte envie. Je voudrois être à ſa place, & me voir ruiné comme lui.

SCENE III.

(Ventidius entre, & écoute ſecretement.)

Ventid. à part. Seul! S'entretenant avec lui-même! & avec un air de trouble & d'embarras! Ma conjecture ſeroit-elle juſte! Il l'a aimée. Sa paſſion dure peut-être encore.

Dolab. O ! amitié, amitié, tu n'as donc rien à répondre, & toi, Raiſon ! encore moins. C'eſt une infidélité d'y penſer, une folie de l'entreprendre ; & peut-être un malheur de réüſſir. Précipices de toutes parts. Cependant l'occaſion eſt belle. Quel tort ferai-je à mon Ami, en prenant un bien qu'il abandonne ?

Ventid. à part. Non, non. Vous ne lui en ferez point. Puiſſiez-vous réüſſir au contraire. Ce ſeroit un excellent moyen pour guérir tout-à fait Antoine.

SCENE IV.

Cléopatre entre, en s'entretenant avec ſes femmes.

Dolab. JE la vois. Ciel ! Que la douleur a de charmes ſur un ſi beau viſage. Ne ſemble-t'il pas que la triſteſſe s'y plaiſe avec la douceur ? Un ſouris mélancholique ſe fait jour de tems en tems au travers des nuages, & ne laiſſeroit pas de répandre la lumiere & la joye ſur ce que la nature a de plus inſenſible.

Ventid. à part. L'aimeroit-elle auſſi ? Mais voici ſon fidele Eunuque. La vûë de ce Miſérable me préſage toujours quelque déſordre. Je veux me mettre en état de les entendre.

Ventidius se retire sans être vû dans un coin du Théâtre. Et pendant qu'Alexas entretient la Reine, Dolabella s'approche de Charmion & d'Iras, avec lesquelles il fait semblant de s'entretenir.

SCENE V.

Alex. CRoyez-moi, Madame, tâchez de le rendre jaloux. La jalousie ressemble au miroir qu'on approche des lévres d'un homme mourant, pour s'assurer qu'il vit encore; s'il respire, son haleine le marque aussitôt.

Cléop. J'avouë que la jalousie est une preuve d'amour. Mais quel en sera l'effet? Ah! que me reviendra-t'il de rallumer dans son cœur ce qui ne peut plus servir au bonheur du mien!

Alex. C'est non seulement votre dernier remede, mais le plus puissant que vous puissiez employer. Et je n'y vois personne si propre que Dolabella. Il est bien fait, jeune, vaillant. On l'a déja soupçonné de vous aimer. Un mot favorable, le moindre coup d'œil, est capable de mettre son cœur en feu, & vous le lâcherez ensuite comme un *Brûlot*, pour enflammer celui d'Antoine.

Cléop. Puis-je me faire cette violence ! Ah ! je ne puis. Mon amour eſt ſi ſincere, qu'il m'eſt impoſſible de le déguiſer où il eſt, & de le contrefaire où il n'eſt pas. La nature m'avoit formée pour être une Epouſe, l'Eſclave ſimple & innocente d'un Mari, paſſionnée ſans art, & complaiſante ſans étude ; mais la fortune qui m'a réduite à la qualité de Maîtreſſe, m'a pouſſée dans le monde comme au hazard, ſans m'avoir accordé le fond de légereté & de perfidie, qui me ſeroit néceſſaire pour être heureuſe.

Alex. Prenez quelque choſe ſur vous-même. Songez quel en doit être le fruit. Vous verrez revenir à vous votre Amant, avec une double ardeur de poſſéder un bien qu'il aura craint de perdre.

Cléop. J'en veux faire l'eſſai ; mais le Ciel ſçait avec quel regret.

Alexas ſort. La Reine joint Dolabella.

Ventid. à part. La Scene s'approche de moi. Je n'en laiſſerai rien échapper.

SCENE VI.

CLEOPATRE, DOLABELLA, CHARMION, IRAS.

Cléop. VOus ſemblez prendre plaiſir, Seigneur, à vous entretenir avec mes femmes. Permettrez-vous

que je prenne part à votre entretien ?

Charm. Vous en faisiez le sujet, Madame.

Cléop. Comment donc, comment!

Iras. C'étoient des éloges de votre beauté !

Cléop. Des galanteries poëtiques, apparemment. Vos beaux esprits de Rome, Seigneur, vos *Gallus* & vos *Tibulles* ont mis tous les Romains dans ce goût depuis *Cytheris* & *Delia*.

Dolab. Ces beaux esprits de Rome n'étoient jamais venus en Egypte. Autrement, Madame, Delia & Cytheris n'auroient pas fait la matiere de leurs Vers. Pour moi, qui ai le bonheur de voir.... je choisirois un plus noble sujet si j'étois né Poëte.

Cléop. Vous me flattez, Seigneur. On est flatteur & peu sincere à Rome, c'est le vice du climat. Votre Ami s'en ressent comme vous. Je suis sûre qu'il ne vous a pas envoyé ici pour me tenir ce langage.

Dolab. Il est vrai, Madame: cependant il m'envoye....

Cléop. l'interrompant, avec un souris forcé. Eh bien! il vous envoye....

Dolab. Pour exécuter une commission moins agréable.

Cléop. Moins agréable pour vous ou pour moi ?

Dolab. Pour l'un & l'autre, Madame, car vous la recevrez avec chagrin, & je ne pourrai m'en acquitter sans douleur.

Cléop. Charmion, éloignez-vous, vous & votre Compagne. —— *à part.* Ne m'abandonnez pas, mes forces. —— Voyons, Seigneur, ce que c'est que cette commission si triste ; car j'y suis préparée, & je la devine peut-être.

Dolab. Je le souhaiterois ardemment, Madame, c'est un fâcheux office que d'être l'interprete d'une mauvaise nouvelle, & de toutes les personnes de votre sexe, vous êtes celle à qui je serois le plus affligé de déplaire.

Cléop. Il y en a peu aussi dans le vôtre que je fusse plus disposé à excuser que vous, si vous m'aviez déplû.

Ventid. toujours à part. Quel rafinement de coquetterie ! O ! femmes, femmes ! Sexe trompeur & inconstant !

Cléop. Premierement, je dois être abandonnée. N'est-ce pas là la premiere partie de votre commission ?

Dolab. Je voudrois qu'il me fût permis de me taire.

Cleop. Passons donc sur cette question, puisqu'elle vous chagrine. Je me

souviens d'un tems où j'en aurois eu plus de regret. En second lieu, je dois perdre ma Couronne, n'est-ce pas ? Adieu donc, Egypte. Reste-t'il quelque chose encore ?

Dolab. Je vois, Madame, que le sentiment de votre douleur est si vif, qu'il ne vous laisse pas toute la liberté de votre esprit.

Cléop. Non, non, Seigneur, ne croyez pas que ma raison soit dérangée. Je sçais supporter la mauvaise fortune. Un amour peut être guéri par un autre amour, comme un poison est souvent chassé par un autre.

Dolab. Je suis pénétré de joye, Madame, de vous voir triompher si aisément de votre douleur. Vous avez entendu le plus fâcheux. Mais comptez que tous les hommes ne sont pas aussi infideles que lui.

Cléop. Non, & j'en remercie le Ciel.

Dolab. Il se trouve des cœurs constans.

Cléop. Et la constance mérite d'être récompensée cela est certain.

Dolab. modestement. Si elle ne le mérite pas, elle permet du moins de l'espérer.

Ventid. à part. Et moi je le permets

aussi, je te jure. Retirons-nous, je n'en demande pas plus. Mais quel usage ferai-je de cette découverte ? Allons méditer là-dessus à loisir. *Il sort.*

Dolab. Je m'étois préparé avec un soin extrême à la commission dont je me trouvois chargé malgré moi, dans la pensée, Madame, qu'elle pourroit vous causer un mortel chagrin. Mais vous m'avez entendu avec tant de modération, que mon office en devient plus aisé, & ma langue qui devoit s'employer pour les affaires d'autrui, vous représenteroit volontiers mes propres intérêts.

Cléop. Arrêtez, Dolabella. Commencez par m'apprendre si c'est Antoine qui vous a choisi, ou si vous avez sollicité vous-même cet emploi.

Dolab. Il m'a choisi comme son meilleur Ami, & il m'a dicté de sa propre bouche les termes que je devois vous adresser.

Cléop. Je m'imagine qu'ils étoient tendres, & qu'il vous a recommandé d'adoucir ce rigoureux mot de *départ*.

Dolab. Vous êtes dans l'erreur, Madame. Il a choisi les expressions les plus dures. Ses yeux étoient enflammez, & tout son air furieux. Le ton

de ſa voix bruſque & emporté. Qu'elle s'éloigne de moi pour jamais, m'a-t'il dit dans ſon indignation, qu'elle parte, la honte de ma vie & la ruine de ma fortune & de ma gloire. Qu'on la banniſſe du commerce des Hommes, & s'il ſe peut de la ſurface de la terre; car elle eſt capable d'en empoiſonner juſqu'au centre.

Pendant tout ce récit, Cléopatre marque une contrainte qui augmente de plus en plus, juſqu'à ce qu'elle tombe évanouïe.

Cléop. Oh! Je ne puis plus y réſiſter.

(*Elle tombe.*)

Dolab. Qu'ai-je fait! Malheureux que je ſuis.

(*Ses femmes prennent ſoin d'elle, & la font revenir.*)

Charm. Que les Dieux ſoient loüez. Elle reprend ſes eſprits.

Cléop (*jettant un œil de courroux ſur Dolabella.*) Qu'il ne s'approche point de moi. Ah! pourquoi me rappelle-t'on à la vie? Qu'ai-je à prétendre ſur la terre, le ſéjour de la perfidie, du parjure, de l'amour & de la foi violée. Par pitié, laiſſez-moi mourir. Je ſerai tranquille au Tombeau. Laiſſez, laiſſez-m'y deſcendre, & que vos cruelles

mains ceſſent de m'arrêter. Les horribles ſons que je viens d'entendre, n'y perceront plus mon triſte cœur. Antoine! Ah! cruel, cruel!

Dolab. à genoux devant elle. Au nom des Dieux; Madame, au nom de votre amour, écoutez-moi. C'eſt moi que je veux accuſer, c'eſt contre moi-même que je vais parler, je mérite helas! d'être crû. J'ai fait tort à mon Ami. Il n'a jamais prononcé ces paroles barbares. Ah! ſi vous aviez été témoin des ordres dont il m'a chargé, ſi vous aviez vû combien de fois il eſt revenu ſur ſes pas, pour ajoûter quelque choſe de doux & d'obligeant à tout ce qu'il m'avoit déja dit; enfin, ſi vous ſçaviez dans quel état je l'ai laiſſé, dans quel trouble, dans quel déſeſpoir..... Je ſuis un traître. La paſſion que j'ai pour vous, m'a fait forger ce menſonge; & que ne peut-elle pas, puiſqu'elle m'a rendu perfide! Mais j'en ſuis déja puni, & c'eſt à genoux que je vous conjure de me pardonner.

Cléopatre. Avec quelle facilité ne croyons-nous pas tout ce qui nous flatte! Levez-vous Dolabella. Si vous êtes coupable, la faute en eſt ſur moi, l'excès de mon amour m'a fait faire une

démarche que je me reproche. En vous faisant quelques avances de tendresse, je n'ai pointeu d'autre vûë que de rappeller mon Amant par la jalousie. Mais j'aimerois mieux perdre tout-à-fait son cœur que de le joüer d'une maniere si honteuse.

Dolab. Je vois bien, Madame, que la vôtre est à l'épreuve de toutes les attaques humaines. Le cristal n'est pas plus solide ni plus pur. Antoine, Antoine! A quel trésor as-tu renoncé? Et par quelle fortune peux-tu jamais réparer celle que tu abandonnes?

Cléop. Si vous prenez quelque intérêt à ma peine, Seigneur, ne pourriez-vous pas m'obtenir de lui un moment d'entrevûë. Helas! semblable à ces Voyageurs, qui se préparent à traverser des déserts inhabitez, & que la nécessité force à faire des provisions contre la faim, je voudrois rassasier encore une fois mon cœur & mes yeux, pour me preparer à mon fatal départ. Le voyage auquel je suis condamnée est long, Seigneur, du moins si le lieu où l'on passe après la mort est éloigné, & la malheureuse Cléopatre est menacée de n'en revenir jamais.

(*Ventidius regardant Cléopatre comme*

une Coquette, qui veut se consoler avec Dolabella, étoit allé avertir Octavie de cette découverte, & voulant l'en convaincre, il l'amene pour l'en rendre témoin. Ils demeurent tous deux au fond du Théâtre.

Ventid. Vous pourrez les observer d'ici.

SCENE VII.

Dolabella prend la main de Cléopatre & la baise.

Dolab. JE vous obéirai, Madame, & je ne vous demande que cette récompense. ... De grace, ne la retirez pas. C'est tout ce que je vous demanderai jamais.

Ventid. à part. L'avez-vous vû, Madame, le marché est conclu. Le voilà scellé d'une maniere fort tendre. Mais ils jettent les yeux sur nous.

Octav. Que le crime a les yeux perçans !

Ventid. Avancez, Madame, & faites semblant de n'avoir rien apperçû.

Ils s'avancent.

Dolab. Avez-vous vû l'Empereur, Ventidius ?

Ventid. Non, Seigneur. J'ai demandé à le voir; mais il veut être seul. Il

n'a avec lui qu'Hipparque ſon Affranchi.

Dolab. Sçavez-vous quelle affaire l'occupe?

Ventid. Il écrit à Céſar.

Dolab. N'importe. Il faut abſolument que je l'entretienne.

Dolabella ſort avec Cléopatre....

SCÈNE VIII.

OCTAVIE, VENTIDIUS.

Octav. QUelle impudence!

Ventid. Il ſemble, Madame, que ſes yeux diſent: Reprenez votre Vieillard, Octavie, je vous le rends. J'ai fait une conquête qui vaut bien mieux. — Mais quel uſage ferons-nous de ce que nous venons de voir?

Octav. Que cela demeure enſeveli dans le ſilence.

Ventid. J'ai pitié de Dolabella. Vous ne ſçauriez croire combien elle eſt dangereuſe. Je me fierois plus ſur ſes yeux pour attirer la Lune du Ciel que ſur tous les charmes de la Theſſalie. Pour l'art de flatter, elle l'a appris des Sirenes. C'eſt un enchantement que ſa voix & ſon éloquence. On paſſe le jour à l'entendre, ſans s'appercevoir de l'arrivée de la nuit. Enfin elle eſt ſi charmante, qu'elle eſt capable de ranimer

dans un Vieillard tous les feux de la jeuneſſe. J'ai vû les Pontifes les plus ſaints & les plus âgez demeurer ſuſpendus à la voir ſourire, oublier leur gravité & ſe perdre dans l'éclat de ſes yeux. Moi-même qui la hais, je ne puis la regarder ſans une eſpece de joye maligne, & je ſens naître des déſirs même en la déteſtant. Antoine peut conſerver des reſtes de paſſion, qui le conduiront tôt ou tard à une rechute encore plus funeſte, ſi l'on ne trouve quelque moyen de les éteindre entierement. Je ſçais que dans ce moment même il écrit pour elle à Céſar, & qu'il s'efforce de faire ſa paix.

Octav. après avoir rêvé un moment. Je me rends à votre avis.... Mais mes vûës vont plus loin. (*Elle fait quelques pas, en diſant à part.*) Je veux eſſayer de quelle maniere il recevra cette découverte.... Quoi? faire la paix d'une Infâme ?...? J'en ai le cœur indigné. Non, je ne le ſouffrirai jamais.

Ventid. Je vois paroître ſes Gardes. Souffrez que je commence, Madame, & vous me ſeconderez.

SCENE IX.

ANTOINE, OCTAVIE, VENTIDIUS.

Ant. JE vous cherchois, Madame. Vos dépêches ſont-elles achevées? Je viens de donner mes dernieres inſtructions.

Octav. J'ai fini, Seigneur.

Antoine. (*tirant Ventidius un peu à l'écart.*) Un mot en particulier. Y a-t'il longtems que vous n'avez vû Dolabella?

Ventid. Je le quitte à ce moment, Seigneur. Il ſort d'ici avec Cléopatre.

Ant. Parle plus bas. C'eſt par mon ordre qu'il l'a vûë, pour lui faire mes derniers adieux.

Ventid. (*parlant plus haut.*) En effet, cela avoit tout-à-fait l'air de votre dernier adieu.

Ant. Parle donc plus bas. Mon dernier adieu... Eh bien, quel myſtere trouves-tu dans ces mots? Il le faiſoit par mon ordre.

Ventid. (*tout haut.*) Je ne dis point que ce ne fût par votre ordre. Et vous lui aviez ordonné ſans doute de le faire avec toute la douceur & la complaiſance de l'amour.

Ant. (*parlant toujours bas.*) La pauvre Infortunée! Quelle aura été ſon affliction!

Ventid. Pourquoi ? Elle a reçû le Compliment comme elle devoit. Elle ſupporte votre départ comme elle a ſupporté celui de Céſar, comme on ſupporte celui de tout autre, lorſqu'on s'engage dans un nouvel amour.

Ant. (*levant bruſquement la voix.*) Tu l'accuſes indignement. C'eſt une impoſture baſſe & honteuſe.

Ventid. Je n'ai pas crû vous déplaire, Seigneur, vous ne m'entendrez plus ouvrir la bouche.

Octav. (*s'approchant d'Antoine.*) Vous paroiſſez chagrin, Seigneur.

Ant. C'eſt une bagatelle, Madame. De grace, laiſſez-nous un moment.

Ventid. (*s'adreſſant à Octavie d'un ton ironique.*) Une bagatelle aſſurément. L'Empereur avoit envoyé Dolabella ....

Ant. (*l'interrompant avec colère.*) Tais-toi, & garde-toi de me déſobéïr. Ta vie m'en répondra.

Octav. Ce n'eſt donc pas une bagatelle, Seigneur.

Ventid. (*à Octavie.*) C'eſt moins encore, Madame, c'eſt preſque rien. Et puis vos yeux en ont été témoins comme les miens ; pourquoi en faire un ſecret ?

Ant. Elle a été témoin ?

Ventid. Oüi, Seigneur, elle a vû le jeune Dolabella ....

Ant. Le jeune Dolabella !

Ventid. Jeune ! ſans doute, Seigneur, qu'il eſt jeune, & l'on peut dire aimable auſſi. Ce n'eſt pas elle ſeulement qui en juge de cette maniere. Mais il n'eſt pas queſtion de ce qu'il eſt : Vous l'aviez envoyé vers elle,

& la commiſſion dont vous vous étiez remis ſur lui devoit être fort agréable ; car elle l'a reçû avec de grandes marques de ſatisfaction. Elle a ſouri, & bientôt il eſt devenu familier avec ſa main. Il l'a ſerrée, il l'a baiſée amoureuſement, & pour elle elle a rougi, elle a ſoupiré, elle a ſouri, elle a rougi encore. Enfin, il a pris occaſion de lui parler à l'oreille ; & j'ai vû ſes joues fort proche des ſiennes, ſans qu'elle s'en ſoit autrement défenduë. Elle s'eſt écrié enſuite, que la conſtance méritoit bien d'être récompenſée.

Octav. Ventidius ne dit rien dont je n'aye été témoin.

Ant. (*à Ventid.*) De quelle femme parles-tu ? Comment ſe nomme celle que tu as vûë ſi familiere avec mon Ami ? Ce n'eſt pas Cléopatre.

Ventid. C'eſt elle-même, Seigneur.

Ant. Ma Cléopatre ?

Ventid. Votre Cléopatre, la Cléopatre de Dolabella, la Cléopatre de tout le monde.

Ant. Tu ments honteuſement.

Ventid. Je ne ments point, Seigneur. Et trouvez-vous ce récit ſi étrange ? N'eſt-il pas pardonnable à une Maîtreſſe abandonnée, de chercher à ſe conſoler par quelque nouvelle intrigue ? Vous ſçavez que la vôtre n'eſt accoutumée à rien moins qu'à paſſer les nuits ſeule.

Ant. (*fort conſterné.*) Je n'y veux plus penſer. Je ſçais que tu lui en impoſes ; & je vois que vous êtes tous deux de concert. Il n'étoit pas beſoin, Octavie, d'employer un ſi mauvais artifice. Que vous importe que Cléopatre ſoit innocente. Elle n'eſt plus

à moi. Je pénétre vos vûes, & je vous pardonne. Mais je vous demande en grace de ne pas les pouſſer plus loin.

Octav. Etes vous fâché d'apprendre qu'elle a le cœur de mauvaiſe foi ?

Ant. J'en ſerois fâché, ſi cette accuſation étoit plus vraye. Quoique je l'aye quittée, je ne voudrois pas qu'on pût blâmer mon premier choix, ni me reprocher d'avoir aimé une femme d'un caractere ſi mépriſable. Mais je vous pardonne tous deux.

Ventid. Qu'ai-je fait dans ma vieilleſſe, pour être crû capable de vous tromper par des menſonges ? Si le Ciel eſt vrai, Cléopatre eſt une perfide.

Ant. Quand le Ciel & la Terre s'uniroient pour l'accuſer, je ne la croirois pas coupable.

SCENE X.

OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS, ALEX.

Ventid. (*voyant paroître Alexas, qui eſt effrayé de l'appercevoir avec Octavie.*) Je veux donc vous produire un témoin infernal. Approchez, Eunuque, & gardez-vous de ſortir. (*Il le fait avancer avec quelque violence.*)

Alexas. (*effrayé.*) Que ſouhaite de moi le Seigneur Ventidius ?

Ventid. Il prétend vous forcer à ce que vous haïſſez le plus, à nous confeſſer ici la vérité. Vous êtes du conſeil ſecret de Cléopatre, du conſeil de ſes plaiſirs & de ſes débauches nocturnes. C'eſt par vos mains que paſſent les rendez-vous, les changemens d'amours, les faveurs ſecretes . . .

Alex. (*tremblant.*) Mon noble Seigneur !

Ventid. Mon très-illuſtre Eunuque ! Point d'éloquence inutile, point de figures & de

periodes cadencées. On vous demande une réponſe claire & ſimple. J'ai vû de mes propres yeux, j'ai entendu votre Reine en traité d'amour avec Dolabella. Parlez. Je veux ſçavoir de votre bouche ce qui s'eſt paſſé de plus entr'eux, ſi le tems deſtiné à votre emploi s'approche ; enfin quelle eſt l'heure marquée pour les plaiſirs de ces heureux Amans.

Ant. Parle hardiment Alexas. Rends juſtice à ta Reine, ſoit que Ventidius s'en offenſe ou non. Défends-la contre les attaques de la malignité & de la haine.

Octav. (*à part.*) Voyez comme il l'encourage, & combien il craint de la trouver perfide.

Alex. (*affectant de l'embarras.*) Autant que l'amour & le mérite de l'objet aimé peuvent ſervir d'excuſe aux foibleſſes d'une femme, autant ma Reine mérite t'elle, divine Octavie, que vous lui pardonniez l'excès de tendreſſe qu'elle a euë pour votre illuſtre Epoux ; autant doit-elle eſpérer, brave Ventidius, que vous ne donnerez point de mauvaiſe interprétation à ſa conduite paſſée.

Ant. (*l'interrompant.*) Fort bien, prens courage, Alexas. Et toi, remarque bien, Ventidius.

Alex. Pour vous, grand Empereur, vous n'attendez point d'excuſe de la violence de ſa paſſion. Elle doit être juſtifiée, du moins aux yeux de celui qui l'a fait naître. Les charmes de ſa beauté, indépendamment de ſa Couronne, avoient attiré à ſa Cour tous les Rois de l'Afrique & de l'Inde. Tous leurs Sceptres étoient à ſes pieds. Elle pouvoit choiſir où il lui plaiſoit de regner. Elle a

crû qu'un Romain méritoit seul son cœur, & de tous les Romains elle a senti que c'étoit Antoine. C'est pour être moins que son Epouse qu'elle a dédaigné un rang plus légitime.

Ant. C'est la vérité.

Alex. Et quoique l'amour, Seigneur, joint à la grandeur incomparable de votre mérite, lui ait fait longtems fermer les yeux sur les égards qu'elle devoit à son honneur, elle les a ouverts enfin sur le tort qu'elle faisoit à l'excellente Octavie, dont elle a commencé à se reprocher d'avoir injustement usurpé le lit. Les tristes effets de cette malheureuse guerre ont achevé de la confirmer dans ces pieuses pensées....

Ventid. C'est commencer fort bien à revenir. Ecoutez-le bien, Seigneur, il change de ton, & vous l'allez entendre. Ne crains rien, Eunuque, continuë, l'Empereur t'a permis de parler.

Alex. Je n'aurois jamais pris autrement la liberté de lui confesser à quoi la nécessité seule a forcé ma triste Maîtresse. Cependant je blesserois aussi la vérité, si je disois que son cœur est tout-à-fait changé....

Ant. (*l'interrompant d'un air furieux.*) Non, ne le dis pas, sur ta vie. Garde-toi bien de prononcer ce mot fatal.

Octav. (*à part.*) Dois-je souffrir ce que je vois? Juste Ciel! inspire-moi toute la patience dont j'ai besoin.

Ventid. Continuë donc, cher Eunuque. Pourquoi t'arrêter?

Alex. Dolabella l'avoit aimée longtems. Après le divin Antoine, il n'y a personne

qui mérite si bien son cœur ; & quand elle approuveroit sa passion, rejettée comme elle est par celui qu'elle aimoit uniquement...

Ant. Hors de mes yeux, infâme ; fuis mon courroux. (*Il pousse brusquement Alexas hors du Théâtre.*) Que toutes les Furies t'entraînent aux Enfers, & t'y déchirent, par tous leurs tourmens, jusqu'à ce que Cléopatre y soit précipitée aussi pour partager tes supplices.

Octav. (*picquée d'une vive jalousie.*) C'est me traiter bien mal, Seigneur, c'est ménager bien peu votre Epouse, que de vous emporter jusqu'à ce point pour une indigne prostituée.....

Ant. De grace, Madame, laissez-moi ; je me sens un peu ému, faites-moi la faveur de me laisser.

Octav. Eh ! quoi, Seigneur !

Ant. Je vous supplie encore une fois de me laisser.

Ventid. Obéïssez, Madame, croyez-moi, la prudence vous oblige de céder un peu, & de voir quelle suite aura cet orage.

Octav. (*picquée jusqu'au vif.*) Qu'ai-je donc fait, Seigneur, pour mériter d'être chassée de votre présence ? Suis-je une perfide ou une infâme ? Suis-je une Cléopatre ? Ah ! si je l'étois, loin de m'ordonner de sortir, vous vous jetteriez dans mes bras, vous accepteriez aveuglément mes excuses, vous applaudiriez jusqu'à mes perfidies.

Ant. C'est beaucoup trop, Octavie, c'est trop. Je suis accablé de chagrin, & vous prenez plaisir à l'augmenter. Je voudrois être seul, pour recueillir un peu mes forces.

Octav

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE C.

Octav. (amerement.) HA ! vous voulez être ſeul. C'eſt pour penſer ſans doute à celle que vous aimez, & qui n'a pas laiſſé de vous trahir. Je vois trop de quelle maniere votre cœur eſt revenu à moi. Je vois où il eſt encore. Et je n'ignore pas avec quel ſoin vous vous employez à faire des conditions pour elle. Vous ne voulez pas ſéparer ſes intérêts des vôtres. Voilà les preuves que vous me donnez de votre amour.

Ant. (ſe tournant impatiemment vers Ventidius.) Es-tu mon Ami, Ventidius? ou te dois-je regarder comme un ſecond Dolabella? Eſt-ce toi qui me lâches cette Furie?

Ventid. (à Octavie.) Au nom des Dieux, Madame, ayez la complaiſance de vous retirer.

Octav. (furieuſe.) Oüi, je me retire; mais

pour ne revenir jamais. Elle ne vous importunera plus cette Furie, puisque vous m'outragez, jusqu'à me donner ce nom. Seigneur, Seigneur, l'amour payé d'ingratitude & de mépris, apprend enfin à se rebuter. Retournez à celle que vous me préférez. Elle n'attend que le moment d'être rappellée par le moindre signe. Misérable duppe que vous êtes ! Elle a gagné votre cœur par ses artifices, elle sçaura bien le retenir de même. Pour moi, quoiqu'un juste ressentiment ne me permette plus de vivre avec vous, il n'y aura jamais de considérations qui puissent me faire oublier mon devoir. Je transmettrai ma tendresse & tous mes soins aux chers gages de notre premier amour. Ils seront désormais ma seule consolation. Adieu pour la derniere fois ; car je désespere de vous obtenir tout entier, & je dédaigne de vous partager avec un autre. *(Elle sort.)*

Ventid. (*à part.*) Le Ciel m'est contraire. Il détruit un projet dont j'attendois un succès tout différent. Il faut du moins que je suive Octavie, pour l'arrêter ; mais je crains que ce ne soit encore une entreprise inutile.

Antoine seul.

Pourquoi les Dieux m'ont-ils formé avec ce cœur honnête & sincere, qui ne sçait déguiser ni ses foiblesses ni ses peines ? Un peu de dissimulation m'auroit fait renfermer mon trouble dans moi-même ; j'aurois appris l'infidélité de Cléopatre avec un souris forcé. Les apparences auroient satisfait Octavie, & elle seroit demeurée. Mais je suis aussi incapable de tromper que de me garder de l'être. On me pénetre jusqu'au fond. Je suis crédule ; je suis sans défiance, & tout le

monde ſe joüe de ma droiture & de ma ſimplicité. (*Il voit entrer Dolabella.*) Voici l'autre Traître, qui a profané le nom ſacré de l'amitié, & qui s'eſt fait auſſi une joye honteuſe d'abuſer de ma confiance, qui n'y ſeroit pas trompé comme moi. Voyez l'air de candeur qui brille ſur ce front, & tout ce dehors impoſant qui cache l'ame la plus noire. Ne diroit-on pas que ce viſage & ce maintien ſont faits pour la vertu ? Dieux ! Vous aidez les hommes à tromper, lorſque vos préſens & vos bienfaits favoriſent ainſi leurs impoſtures.

Dolab. (*entrant.*) O ! cher Ami.

Ant. (*paroiſſant ſe faire violence.*) Eh bien ! Dolabella, vous, vous êtes acquitté de ma commiſſion ?

Dolab. Oüi, cher Antoine ! mais helas ! malgré moi.

Ant. Malgré vous ? Notre ſéparation eſt-elle ſi affligeante pour vous ? vous deviez la ſouhaiter.

Dolab. Pourquoi donc, Seigneur ?

Ant. Parce que vous m'aimez. ___ Et mes adieux ont-ils été reçus avec une triſteſſe auſſi ſincere que vous les avez portez ?

Dolab. Elle vous aime juſqu'au tranſport.

Ant. Oh ! Je le ſçais. Vous même, Dolabella, vous ne ſçavez pas mieux que moi avec combien de ſincerité elle m'aime. Comment ſuis-je capable d'abandonner une Maîtreſſe ſi tendre & ſi fidelle ?

Dolab. Je ne le ſerois pas, ſi j'en étois aimé comme vous

Ant. Et c'eſt vous même qui m'avez perſuadé de la quitter. Vous n'êtes point conſtant dans vos conſeils.

Dolab. J'ai penſé d'abord comme vous le dites. Mais je vous ai repréſenté enſuite que je n'étois point propre à votre commiſſion, que je n'aurois pas la force d'entendre ſes ſoupirs & de voir ſes larmes. La pitié a pris le deſſus dans mon cœur, & peut-être le prendra-t-elle auſſi dans le vôtre; car je lui ai promis de lui procurer encore une fois la douceur de vous entretenir, & la voilà déja qui vient me ſommer de ma promeſſe.

ANTOINE, DOLABELLA, CLEOPATRE.

Ant. (*ſans la regarder.*) Perfide Dolabella!

Dolab. Qu'entends-je? Seigneur, quel nom....

Ant. (*ne retenant plus ſa fureur.*) Oüi, tu es un perfide, & Cléopatre ne l'eſt pas moins que toi. Vous êtes deux Monſtres, dignes l'un de l'autre. Venez couple ingrat. (*Il les prend tous deux par le bras.*) Approchez, Serpens, que j'ai élevez & nourris dans mon ſein, & qui êtes d'accord aujourd'hui pour me le percer cruellement!

Dolab. (*ſurpris.*) Je ne connois rien à cette violence. Par où ai-je mérité, Seigneur, d'être traité ſi durement?

Cléop. (*éplorée*) Helas! de quoi le Ciel me menace-t-il encore? Me réſerve-t-il à quelque choſe de plus affreux que notre ſéparation?

Ant. Si le Ciel eſt juſte, il meſurera ſes châtimens à votre perfidie. Les pierres roulantes, les vautours dévorans, ſont des ſupplices trop doux, & inventez dans un âge où l'on ne connoiſſoit point encore de forfaits pareils aux vôtres. Les Dieux doivent en chercher de nouveaux, & méditer tous enſemble pour trouver un tourment pro-

portionné à vos crimes. Ingrats ! Vous que j'ai.. Ah!cet horrible trait n'a point de nom. A moi ! A moi, qui vous avois donné toute ma tendreſſe, qui n'avois point d'autres deſirs, d'autre joye, d'autre vie que vous... Lorſque la moitié du monde étoit à moi, ne vous l'avois-je pas abandonné *en doüaire* avec mon cœur ? Je n'en ai point prétendu d'autre uſage ni d'autre fruit que vous. Un Ami & une Maîtreſſe étoient tout ce que le monde pouvoit me donner. O ! Cléopatre. O Dolabella ! Comment avez-vous pû trahir ce tendre cœur, qui ſe repoſoit dans votre ſein avec une ſi douce confiance, & qui s'y croyoit en ſûreté pour toujours, comme dans le ſanctuaire de l'amour & de l'amitié !

Dolab. Si elle vous a trahi, Seigneur, elle mérite que le Ciel & l'Enfer s'uniſſent à vous pour la punir.

Ant. Si elle m'a trahi ! Tu t'épargnes toi-même. Tu voudrois déguiſer la part que tu as à ſon crime. Mais oſe jurer par les Dieux que tu ne l'aimes pas, oſe-le.

Dolab. Je ne l'aime pas tant que je vous aime.

Ant. Pas tant ! Jure, jure donc! que tu ne l'aimes pas.

Dolab. Je ne l'aime pas plus qu'il ne m'eſt permis par l'amitié.

Ant. Pas plus ! ſçache, perfide, que l'amitié ne te permet rien, & que dès-là tu es un parjure. Mais tu n'as pas juré. Le reſpect des Dieux t'arrête encore. Tu n'oſes les prendre à témoins. Pas tant ! Pas plus ! O ! lâche Hypocrite, qui n'oſes confeſſer devant elle que tu ne l'aimes pas, ni devant

moi que tu l'aimes. Ventidius l'a vû. Octavie l'a entendu.

Cléop. Ah ! vous en croyez mes Ennemis.

Ant. Alexas en eſt-il auſſi ? C'eſt lui, c'eſt lui-même qui m'a tout confeſſé.—*(à Dolabella)* Eh ! qu'ai-je beſoin d'autre témoignage que le tien ? Toi que j'ai chargé de lui porter mes derniers adieux, n'es-tu pas revenu me preſſer de la laiſſer ici ?

Dolab. Helas ! Que puis-je répondre ? Si c'eſt un crime de l'avoir aimée, je me confeſſe coupable. Mais ſi ce crime, tel qu'il eſt, a pû être effacé par le repentir, j'ai déja ceſſé d'être criminel. Cependant quelque opinion que vous en ayez, le cruſſiez-vous indigne d'être jamais pardonné, ce n'eſt point elle qui doit en ſouffrir. Elle eſt innocente.

Cléop. Ah ! de quoi l'amour ne rend-il point une femme capable, pour conſerver le cœur dans lequel elle a placé tout ſon bonheur ? C'eſt moi-même qui ai tâché de rallumer les reſtes de ſa paſſion, dans le deſſein de vous inſpirer de la jalouſie, & dans l'eſperance inſenſée de vous ramener à moi par cet artifice. Mais vain projet d'une Amante éperduë ! Je n'ai pû me contrefaire un ſeul moment. L'amour l'a emporté ſur tous les intérêts de mon repos & de ma vie. Cependant le cruel deſtin a ſaiſi l'occaſion, & le déguiſement d'un inſtant me coûte tous les fruits de ma conſtance & de ma fidélité.

Ant. Chimere, impoſture auſſi frivole qu'inutile. Je vois, je perce juſqu'au fond du noir complot.

Dolab. Seigneur, ne vous endurciſſez pas contre ſes pleurs. Pardonnez à votre Maîtreſſe.

Cléop. Pardonnez à votre Ami.

Ant. Vous vous êtes trahis & convaincus vous-mêmes. Vous plaidez la cauſe l'un de l'autre. Eh! quels témoins avez-vous que votre vûë n'ait été que d'exciter ma jalouſie?

Cléop. Helas! Nous-mêmes, & le Ciel!

Ant. (*plus indigné que jamais.*) Le crime témoin en faveur du crime! Se joüe-t-on ainſi de l'excès de ma patience? Loin pour jamais l'amour & l'amitié. Il ne leur reſte plus d'aſile ſur la terre. Fuyez tous deux ma vûë. Je ne voudrois pas tremper mes mains dans le ſang d'un homme que j'ai aimé, ni pouſſer la fureur juſqu'à maltraiter une femme; mais évitez-moi. Je ne réponds pas combien ma modération peut durer. Si je penſe un moment de plus combien je ſuis outragé, la juſtice & la vengeance ſe feront entendre ſi haut dans mon cœur, qu'il ſe fermera tout-à-fait à la pitié.

Dolab. (*conſterné.*) Suppoſez-moi coupable. Mais le Ciel n'oublie-t'il pas le crime en faveur du repentir? La clemence eſt le plus glorieux de ſes attributs. Il ſe plaît à lui voir combattre & ſurmonter ſa juſtice. S'il y avoit des dégrez dans l'infini, un Etre infini aimeroit mieux qu'il lui manquât quelques dégrez de perfection, que de punir dans toute l'étenduë de ſa juſtice.

Ant. Je puis pardonner la trahiſon dans un Ennemi, & non dans un Ami, ni dans une Maîtreſſe. Elle eſt là ſous ſa plus horrible forme. Le cœur eſt poignardé par ſes propres gardes. Fuyez tous deux de mes yeux. Je n'écoute plus rien, & je vous bannis pour jamais de ma préſence.

Cléop. (*tremblante.*) Vous me banniſſez

pour jamais ! Je ne puis vivre un moment ſans vous voir, & vous prétendez que je m'éloigne de vous pour jamais. Ah ! ma joye, ma force, ma vie, ne ſeront jamais qu'où vous êtes. Eh ! où irois-je ? Seroit-ce dans mes Etats ? Je les ai perdus pour vous. Irois-je chez les Romains ? Ils me haïſſent, parce que je vous aime. J'irois donc où le déſeſpoir conduiroit mes malheureux pas, errante, abandonnée, ſans protection & ſans ſecours. Helas ! ſans vous.... Ecoutez-moi. Ecoutez-moi, avec la plus inflexible juſtice ; car je n'ai plus de faveur à vous demander. Si je vous ai outragé, voilà votre épée, percez-m'en le cœur à ce moment ; mais ne me banniſſez pas.

Ant. (*ſans la regarder.*) Finiſſez des plaintes inutiles. Je ſens que mon lâche cœur prend encore parti pour vous ; mais l'honneur a fermé mes oreilles.

Cléop. Quoi ! la compaſſion ne vous dit rien en ma faveur ! Chaſſeriez-vous un Eſclave qui ſe feroit attaché à vous, & qu demanderoit pour l'unique récompenſe de n'être pas forcé de vous abandonner ? — Mais rien ne le touche. Voyez s'il jette les yeux ſur moi, s'il accorde une larme à mon départ, un mot, un ſeul regard ! Oh ! cœur inſenſible ! Que les Dieux jugent entre nous. Non, le Barbare ne m'a jamais aimée.

Ant. Laiſſez-moi. Partez (*en fremiſſant.*) Alexas !

Dolab. Vous en croyez un Infâme.....

Ant. (*à Cléop.*) Oüi, Alexas, votre Alexas.

Cléop. Eh ! le complot vient de lui. Ce

ſont ſes pernicieux conſeils qui m'ont fait eſpérer follement de regagner votre cœur par la jalouſie. Faites-le paroître. Confrontez-le-moi. Qu'il parle.

Ant. Ç'en eſt fait. Il a parlé.

Cléop. S'il ne me juſtifie pas....

Ant. J'entends. Votre Créature, votre Eſclave, votre joüet, un miſerable, qui eſt prêt pour vous plaire, à déſavoüer tout ce qu'il a declaré, lorſqu'il n'avoit point de motif pour tromper. Non, ce ſouvenir ne fait qu'enflammer mon courroux. Fuyez, couple perfide, & n'irritez pas plus longtems ma rage contre deux objets odieux.

Effrayée de l'air violent d'Antoine, Cléopatre ſe retire de quelques pas, & dit le dernier adieu d'une voix foible.

Cléop. Il faut donc partir! Adieu, cruel Maître de mon cœur. L'apparence eſt contre moi, & je pars ſans être juſtifiée, helas! pour ne vous revoir jamais. Vous ſçavez combien je vous ai aimé. Je ſçais ſeule combien je vous aime encore. Votre cruauté ajoûte une nouvelle ardeur à ma tendreſſe. Je vous aime plus dans ce terrible moment, que je n'ai jamais fait lorſque vous avez paru m'adorer; & la ſeule penſée d'avoir regné dans votre cœur, ſuffira pour me faire mourir contente.

(Elle & Dolabella ſortent en pleurant.)

Ant. Que vois-je? Dieux immortels! ils pleurent tous deux en me quittant. Je ſens moi-même que mes yeux ſe rempliſſent de larmes. Seroit-ce le cri de leur innocence?.... Quelle foibleſſe me porte encore à m'aveugler? Pleurons, mais de l'horrible néceſſité où ils m'ont réduit de ne pouvoir leur par-

donner. Qu'ils vivent, & qu'ils vivent malheureux, puiſque leur ingratitude m'a condamné pour le reſte de ma vie au même ſort. *(Il les voit qui ſemblent s'arrêter encore au fond du Theâtre.*) Partez, Ingrats, & que mes yeux ne vous revoyent plus. Vivez, ſéparez l'un de l'autre. Gardez-vous que j'entende jamais que vous vous ſoyez rapprochez. Que toute le longueur de la terre & celle des mers ſervent de ſéparation à vos perfides amours. N'ayez rien de commun que l'air & la lumiere. — Ils ſortent en effet par différens chemins. Helas! prenons auſſi le nôtre. Allons gémir éternellement tous trois; eux de leur crime, & moi d'en être le déplorable objet.

ACTE V.

CLEOPATRE, CHARMION, IRAS.

(Toutes trois en larmes.)

Charm. DIeux puiſſans! ne ferez-vous pas éclater votre clemence & votre juſtice! Traiter tant de vertu avec cette rigueur, c'eſt nous forcer de croire que vous négligez le ſoin du monde, & que vous en laiſſez la conduite au hazard.

Cléop. J'arracherois volontiers ces yeux, qui ont ſçû gagner ſon cœur, & qui n'ont pas le pouvoir de me le conſerver. — Mais pourquoi n'arracherois-je pas plutôt dumien un funeſte amour.... ? O! que n'en ai-je la for-

ce ! Soyez témoins, vous, Dieux ! Vous avez entendu l'ordre que le cruel m'a donné de partir. Il s'eſt donc joüé de vous par tant de ſermens qu'il m'avoit faits de m'aimer toujours .... Je veux mourir. La vie m'eſt inſupportable. (*Elle tire furieuſement ſon poignard, ſes femmes l'arrêtent.*) Vous m'arrêtez en vain. Je puis m'étouffer, en forçant mon haleine. J'en éteindrai plus promptement l'amour dans mon cœur. (*Elle s'efforce de ſe procurer la mort. Alexas entre.*)

Iras. Accourez, Alexas, accourez. La Reine ſe livre au déſeſpoir. Elle veut mourir. Helas ! voyez l'état où elle eſt réduite.

Cléop. (*Elle s'échappe des mains de ſes femmes, en voyant Alexas.*) Qu'on me laiſſe. Eſt-ce toi, Traître ! Laiſſez-moi reprendre haleine un moment, que j'immole cet infâme à ma fureur.

Alex. (*à genoux.*) Oüi, je le mérite, pour vous avoir été fidelle hors de ſaiſon. Il ne m'appartenoit pas de vouloir vous conſerver la vie malgré vous. Un Eſclave doit adorer les volontez de ſa Reine, lors même qu'il la voit courir à ſa ruine ; & c'eſt une criminelle préſomption que de prétendre la ſau-

ver malgré elle. Ainſi, Madame, j'attends le châtiment que j'ai mérité, & je ſupprime toutes les nouvelles reſſources que mon zéle avoit à vous offrir.

Cléop. Eh! qu'as-tu, Miſérable, à joindre encore aux maux que tu m'as faits. Approche. Je veux raiſonner plus tranquillement avec toi. N'eſt-ce pas ton funeſte conſeil, qui a forcé mon cœur droit & ſincere à prendre ces voyes baſſes & détournées, que tu me vantois comme un remede infaillible. Vois quel en eſt le ſuccès. Octavie eſt éloignée; mais Cléopatre eſt bannie ſans retour. C'eſt toi, Monſtre infâme, qui m'as pouſſée témérairement en pleine mer, pour eſſayer à mes dépens ſi tes artifices ſeroient capables de me ramener au rivage. Toute eſpérance eſt perduë. Je ſuis trop loin pour revenir jamais. Mon naufrage & l'arrêt de ma mort ſont certains. Loin de moi, traître, impoſteur, monſtre, démon..... Helas! ma voix s'affoiblit. Ma douleur & tes pernicieux ſervices m'ont réduit ſi bas, que je manque de force pour t'accabler d'imprécations.

Alex. Mais pourquoi employer ſi mal ce qui vous reſte de force! Sup-

poſez qu'un Matelot regagne la terre après le naufrage, & que s'efforçant de monter la côte, il apperçoive une main charitable qui ſe préſente pour l'aider, & le ſoutenir à ſes propres riſques, refuſeroit-il de la recevoir ! Détourneroit-il les yeux, & l'accableroit-il d'imprécations pour récompenſe ! Ce cas eſt le vôtre. Il ne vous reſte qu'un pas à faire, & vous touchée à la hauteur, vous êtes en ſûreté.

Cléop. En ſûreté ! Ah ! Je ſuis enſevelie dans l'abîme, pour n'en ſortir jamais.

Alex. Octavie eſt retournée vers ſon frere, & Dolabella eſt banni ; croyez-moi, Madame, Antoine eſt à vous. Vous n'avez jamais perdu ſon cœur. Réveillé par la jalouſie, il faut qu'il céde la victoire à l'amour. Il ne cherche, il n'attend qu'une légere circonſtance, un prétexte pour revenir à vos pieds. Un autre que moi, le premier, Madame, qu'il vous plaira de choiſir, peut finir facilement un ouvrage ſi avancé. Il en recueïllera les fruits ſans peine, & moi qui l'ai conduit ſi heureuſement, je n'en retirerai que ma diſgrace & ma perte.

Cléop. (*paroiſſant reprendre eſpérance.*)

Prends garde de quelle maniere tu exécuteras cette promeſſe. Autrement.....

Alex. Ce ſilence me menace encore, Madame, mais rien ne peut refroidir mon zéle. Je vous apprends qu'Antoine eſt monté ſur une de vos Galeres, & que ſuivi de toutes les autres il a engagé le combat avec la Flotte de Céſar. Il n'y a plus de milieu entre la mort & la victoire. Si nous mourons, le deſtin dégage ma parole. Si nous ſommes victorieux, comptez que le Vainqueur eſt à vous.

(*On entend des cris dans l'éloignement.*)

Charm. Eſpérons tout du Ciel, Madame; entendez-vous ces cris !

(*d'autres cris.*)

Iras. Ecoutez. Ils redoublent.

Alex. Ils paroiſſent venir du Port. Dieux propices! faites qu'ils ſoient ſuivis d'une heureuſe nouvelle!

Cléop. Que le grand Oſiris daigne exaucer mes vœux.

Le Prêtre Serapion entre d'un air empreſſé.

Serap. Où eſt la Reine? où eſt-elle? Comble d'infortune & d'horreur! L'Egypte n'eſt plus. Notre derniere heure eſt arrivée. La Reine des Nations eſt précipitée du ſommet de ſa gloire au fond du noir abîme. Le Soleil qui a

éclairé ſi longtems ſa puiſſance & ſes triomphes, ne luira plus ſur elle que pour voir ſa honte & ſa ruiue.

Cléop. Parle plus clairement. D'où viens-tu ? Que veux-tu m'apprendre ? Mais je lis mon ſort dans tes yeux égarez. Ils m'annoncent tout ce que tu vas me raconter.

Serap. Je viens du Phare. Je viens de voir notre derniere eſpérance, vos Galeres....

Cléop. Ruinées & vaincuës.

Serap. Non. Elles n'ont pas combattu....

Cléop. Elles ont donc pris la fuite.

Serap. Non, Madame. Je les ai vû partir du rivage avec Antoine, dans un ſi bon ordre, & avec tant de marques de réſolution, que je croyois déja l'Egypte victorieuſe. Le grand Antoine a levé trois fois les bras pour les encourager, & trois fois on lui a répondu par des acclamations. C'étoit le dernier ſouris de la fortune, qui prête à le trahir, l'a voulu tromper juſqu'à la fin par ſes perfides careſſes. Les rames ont fait écumer l'onde, & dans peu de momens vos gens ont joint l'Ennemi ; mais helas ! ils l'ont joint en Amis, & ils en ont été reçûs de même. En un mot,

nous les avons vû se mêler & s'embrasser avec des marques de joye & d'intelligence. Les deux Flottes se sont unies, & viennent ensemble pour entrer dans le Port.

Cléop. C'est assez, Serapion. J'ai entendu mon Arrêt. Dieux inexorables! Ce nouveau trait de votre haine étoit superflu. Vous m'aviez tout ravi, en m'ôtant Antoine. Où est-il? Comment a-t'il reçu ce dernier coup?

Serap. Il n'y a point de termes qui puissent exprimer sa fureur. Ses regards terribles ont retenu dans le devoir les Egyptiens de sa Galere, qui pensoient peut-être à suivre l'exemple des autres. Je l'ai vû tenter trois fois d'aborder le Vaisseau de César, & braver seul les deux Flottes entieres. Mais les efforts de quelques Amis qui lui restent l'ont engagé à retourner au rivage. Il s'emporte contre les Dieux & les Hommes. Il prononce votre nom avec des transports de rage. Il vous accuse de l'avoir trahi. Si vous aviez le malheur, Madame, de vous trouver à sa rencontre, je ne répondrois pas.....

Alex. (l'interrompant.) Evitez sa présence, Madame, hâtez-vous de vous mettre en sûreté, jusqu'à ce qu'on puisse lui prouver votre innocence.

Cléop. Je veux l'attendre.

Alex. Au nom des Dieux, ne vous y exposez pas. Retirez-vous au Monument, j'aurai le tems d'aller implorer la clémence de César.

Cléop. César! Non. Je n'ai rien à démêler avec lui.

Alex. J'ose répondre, Madame, que j'obtiendrai pour vous la vie, & peut-être des faveurs. Laissez périr ce furieux d'Antoine.

Cléop. Infâme! Tu voudrois donc le trahir aussi? Fuis ma présence. Je n'écoute plus un Traître. C'est ton conseil qui a fait monter nos malheurs au comble. — Serapion, tu as le cœur honnête & sincere; aide-moi de ton conseil, mais hâte-toi, tous les momens sont précieux.

Serap. Retirez-vous, Madame, la prudence vous défend de paroître tout d'un coup aux yeux d'Antoine. Il est juste que celui qui est l'auteur du mal, essuye les premiers dangers. Qu'Alexas aille vous justifier. Je ne doute pas qu'il ne se fasse entendre d'Antoine encore plus facilement que de César.

Alex. Juste Ciel! Je ne me sens point assez de hardiesse. C'est m'envoyer à une mort certaine.

Cléop. Lâche, tu la mérites. Si je veux éviter la vûë de mon Seigneur, ce n'eſt pas que je l'appréhende. Je connois la nobleſſe de ſon cœur. Lorſqu'il m'a bannie & qu'il m'a crû perfide, il a dédaigné de m'ôter la vie. Mais je veux être juſtifiée, & mourir enſuite avec lui. (*à Alexas.*) Va le trouver. N'épargne rien pour lui faire connoître mon innocence. Ta vie me répondra du ſuccès. Suivez-moi, Serapion.

(*Elle ſort avec ſes femmes.*)

Alexas ſeul.

O! que ne puis-je me rendre maître de ma crainte, & vaincre un moment l'amour que j'ai pour la vie? Jamais miſérable eut-il moins de raiſon d'y être attaché? Cependant je l'aime, & je n'ai point honte de ma lâcheté, tant qu'elle pourra ſervir à me la conſerver. Voyons. Quelle voye dois-je prendre pour éviter la mort, qui me menace de tous côtez? Peu m'importe ce qui peut arriver à Cléopatre....

Ant. (*ſans paroître.*) Où me conduis-tu? Quel eſt le crime?

Ventid. (*ſans paroître.*) Celui-là mene au Monument.

Alex. Dieux! je l'entends déja, & j'ignore encore ce que j'ai à lui dire.

L'art de tromper, où j'ai toujours excellé, m'abandonne au plus grad besoin. Prenons un moment pour délibérer. (*Il ſe retire.*)

Antoine entre avec Ventidius.

Ant. Heureux Céſar! &c.

Cette Scene & les deux ſuivantes, qui contiennent la mort d'Antoine & de Ventidius, & ſa réconciliation avec Cléopatre ont été traduites & publiées dans le VIe Tom. N. 82. p. 153. Il eſt néceſſaire de les relire pour l'intelligence de la derniere. Cette raiſon me feroit ſouhaiter de les répéter ici, s'il ne falloit pas mettre fin à un Article, qui m'a déja pris quatre feüilles. Il finira avec celle-ci. Je répete ſeulement les derniers mots d'Antoine, au moment qu'il expire.

Ant. Pas une minutte..... Ce ſeul baiſer..... plus précieux que tout ce que je laiſſe à Céſar. (*Il meurt.*)

Cléop. Oh! répétez un mot ſi tendre. Répétez-le mille fois, s'il ſe peut. Parlez, s'il vous reſte encore un peu de vie. Jettez du moins un ſoupir. Ouvrez les yeux, accordez-moi encore un regard. Faites tout ce qui peut marquer que je ne vous ai point perdu.....

Iras. Son eſprit eſt déja trop loin

pour vous entendre, Il eſt mort, Madame, Helas! votre Amant n'eſt plus.

Charm. Noubliez pas, Madame, qu'il vous a recommandé de ne vous pas affliger.

Cléop. Je lui obéirai. Je n'ai pas aimé un Romain, pour ignorer ce qui convient à ſon Epouſe. Oüi, Charmion, ſon Epouſe; car c'eſt à ce titre glorieux que j'aſpire, & je ne veux pas mourir avec un moindre nom. Que l'orgueilleuſe Octavie lui ſurvive, & qu'elle ſe donne le tems de pleurer ſa mort. Un deſtin plus noble va nous lier par des nœuds ſi forts, qu'il ne ſera pas au pouvoir des Loix Romaines de les rompre.

Iras. Vous penſez donc à mourir?

Cléop. Dois-tu me faire cette queſtion?

Iras. Céſar eſt plein de clémence.

Cléop. Qu'il le ſoit pour ceux qui ont beſoin de ſon pardon. Mon cher Seigneur n'eſt pas convenu avec lui que je ſerois épargnée après ſa mort. Me livrer à l'orgueil de Céſar! Quoi? pour être menée en triomphe au long des ruës de Rome, & ſervir de ſpectacle à une vile troupe de Plébeïens; tandis que quelque triſte ami d'Antoine, ſecoüant la tête, en me voyant paſſer, maudira ſecretement la cauſe de ſa ruine.

Charm. Quelque réſolution que vous puiſſiez prendre, la mienne eſt de vous ſuivre juſqu'à la mort.

Iras. Ma crainte, Madame, n'étoit que pour vous. J'en aurois bien plus s'il falloit vous survivre.

Cléop. Je vous approuve de vouloir m'imiter. Vite, mes Amies, hâtons-nous. Peut-être César est-il déja Maître de la Ville. Mon cher Seigneur a les yeux baissez d'inquiétude. Il craint mon retardement ; il a peur qu'on ne me surprenne. Ne lui faisons pas attendre trop longtems l'objet de son amour. Vous, Charmion, apportez ma Couronne, & mes plus riches joyaux. N'oubliez pas la Guirlande de laurier que j'avois composée de mes mains. (Vain augure, helas !) pour celui qui est maintenant étendu sans vie. Vous, Iras, allez chercher le remede de tous nos maux.

Iras. Les Aspics ? Madame.

Cléop. Faut-il le répéter ? (*Charmion & Iras sortent.*) Il est doux de mourir, lorsqu'on voudroit me forcer de vivre, de se précipiter dans le sombre séjour de la mort, & d'être la premiere à la saisir. Si elle ressemble à mon amour, elle est bien éloignée d'être effrayante. (*Elle s'approche du cadavre d'Antoine.*) Nous sommes seuls à présent, dans le secret & dans le silence. N'est-ce pas ce qui fait le désir des tendres Amans ? Je puis baiser en liberté ces pâles & froides lévres. Octavie ne me voit pas ; & j'aime mieux après tout le posseder tel qu'il est, que de le voir entre ses bras. (*Charmion rentre avec Iras.*) O ! les voici .... Hâtez-vous d'approcher. Vous m'apportez la joye.

Charm. Que faut-il faire ?

Cléop. Tâchons d'abréger les cérémonies. Cependant je veux que la décence soit ob-

ſervée. Premierement, cette Guirlande couronnera la tête de mon Heros. (*Elle l'en couronne.*) Il n'eſt pas mort en lâche, non, non, il n'a pas laiſſé ſon bouclier derriere lui. Il n'y avoit que toi, cher Amant, qui pût triompher de toi-même, & toi ſeul étoit digne auſſi d'un tel triomphe.

Charm. Quel uſage voulez-vous faire de ces ornemens de votre Royauté ?

Cléop. Inſenſée que tu es ! Ne vois-tu pas que c'eſt pour rejoindre mon Amant dans le même état où j'étois lorſqu'il me vit la premiere fois, parée, brillante comme une Déeſſe, lorſque j'allai au-devant de lui ſur les eaux du Cydnus? (*On lui met le Diadême.*) Je veux qu'il me retrouve telle qu'il me vit alors. La gloire de mes ſecondes nôces ne cédera point à l'éclat des premieres. Que vos mains ſont lentes ! Animez-vous, Parez à l'envi l'Epouſe d'Antoine.

Charm. Nous avons fini.

Cléop. Placez-moi maintenant proche de mon Seigneur & de mon Epoux. J'ai droit à cette place ; car je vais vaincre Céſar comme lui, & je prétends gagner auſſi ma part de l'Univers. (*On la place où elle ſouhaite.*) Je vous ſaluë, chers reſtes de mon immortel amour ! O ! que le Ciel ne permette jamais qu'une main impie nous ſépare. Repoſez ici tranquillement. Que l'Egypte vous donne cette paix que la haine & l'envie vous ont ôtée dans le reſte du monde. Où ſont les Aſpics ?

Iras. Dans cette corbeille, cachées ſous les feüilles.

Cléop. (*ouvrant les feüilles.*) Montrez-vous, chers Médecins de mon infortune &

de ma douleur. Votre aſpect ne me cauſera pas d'épouvante. Vous n'êtes propres qu'à donner la mort. Eh ! c'eſt elle ſeule que j'attends & que je déſire. La plus prompte avancera mon repos & répondra à mon impatiente ardeur ..... (*Toutes ces dernieres Scenes ſe paſſent dans le Monument qui ſervoit de Tombeau aux Rois d'Egypte, où l'on ſuppoſe avec Plutarque que la Reine s'étoit retirée. Le Prêtre Serapion, ſuivi de pluſieurs autres, vient frapper à la porte avec grand bruit.*)

Serap. (*dehors.*) La Reine, où eſt la Reine ? Hâtez-vous d'ouvrir, la ville s'eſt renduë à Céſar, il s'avance vers le Palais.

Cléop. J'entends..... Il arrivera trop tard pour faire perdre ſes droits à la mort. Dépoüille mon bras, Charmion. Toi, Iras, irrite les Serpens, pour exciter leur furie.

(*Elle leve un moment ſon bras nud, & le retire auſſitôt.*

Bras lâche, & indigne de mon cœur ! Conſpires-tu avec Céſar pour me trahir ? Mais je te forcerai au dernier ſervice que je demande. (*Elle ſe fait picquer, & elle montre ſon bras ſanglant.*) Ç'en eſt fait. Qu'on retire les Aſpics.

Serap. (*dehors.*) On tarde trop. On ne répond point. Qu'on enfonce les portes. Sur tout gardez bien le Traître.

Charm. Iras, c'eſt notre tour.

Iras. Oüi, Charmion, rendons-nous dignes de notre grande Reine, & de notre chere Maîtreſſe.

(*Elles s'appliquent les Aſpics.*)

Cléop. O mort ! Je te ſens déja dans mes veines. Je parts avec tant d'impatience de

retrouver mon Seigneur, que nous ne tarderons pas à nous réjoindre. L'engourdiſſement fatal s'eſt déja emparé de tous mes membres..... Il gagne ma tête. Mes paupieres s'abaiſſent, & je ne vois plus mon Amant qu'au travers d'un nuage. Où le trouverai-je ? Où nous rejoindrons-nous ? Oh ! tournez-moi vers lui. Appuyez ma tête ſur ſon ſein. — Céſar, je te défie. Sépare-nous à préſent, ſi tu le peux.

(*Elle expire. Iras tombe à ſes pieds, & meurt auſſi. Charmion ſe tient encore debout derriere ſa chaiſe, & met ſa coëffure en ordre. Serapion entre avec pluſieurs Prêtres, Alexas lié, & pluſieurs Egyptiens.*)

Un Prêtre. Dieux ! quel ravage la mort a fait ici. Voyez, Serapion.

Serap. Voilà ce que j'appréhendois. Ah ! Charmion, vous n'avez pas détourné la Reine....

Charm. Non. Elle a pris le parti qui convenoit à une Reine, à la derniere de ſa noble Race. Je vais la ſuivre. (*Elle tombe & meurt.*)

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE CI.

CEUX qui n'aiment point assez le Théâtre pour souhaiter de le connoître dans ses différentes formes, ou qui sont trop attachez au goût qui regne en France pour être fort curieux de celui de nos Voisins, ont pû trouver la traduction que j'ai donnée dans les feüilles précédentes un peu ennuyeuse par sa longueur. Je confesse même que quelques-uns m'en ont fait des plaintes, tandis que d'autres l'ont regardée au contraire comme un article si intéressant, qu'ils m'ont prodigué leurs remercimens & leurs éloges. C'est cette variété de sentimens & d'in-

clinations dans mes Lecteurs qui m'oblige de les ſatisfaire du moins alternativement. Je veux plaire aujourd'hui à ceux qui ſe picquent moins de goût que de bon ſens, & qui préferent la ſolidité de la raiſon aux délicateſſes du bel eſprit. On me reprochera peut-être de paſſer trop aiſément d'une extrémité à l'autre, mais je crois devoir cette déférence à quantité de Lecteurs ſérieux que la mort d'Antoine & de Cléopatre a pû refroidir pour ma Feüille, & je reviendrai dans les Feüilles ſuivantes au tempéramment que je me ſuis toujours propoſé, par un mélange de ſérieux & d'agréable que je tâcherai de rendre propre à ſatisfaire toutes ſortes de goûts.

L'article que je préſente au Public eſt un eſſai ſur les Loix naturelles qui doit ſervir de ſuite aux démonſtrations de l'exiſtence de Dieu, pour amener par dégrez un Incrédule au Chriſtianiſme. Il paſſe en Angleterre pour un morceau excellent, & je l'adopte d'autant plus volontiers, qu'il peut ſervir de ſuite aux raiſonnemens ſur leſquels Cleveland fonde ſa Philoſophie au quatriéme Tome de ſon Hiſtoire. J'en réſerve la Concluſion pour un autre lieu.

Dès qu'on s'eſt appercû par la con-

templation du monde qu'il y a un Dieu, ſage, bon, tout-puiſſant, il naît à l'eſprit une autre penſée. On eſt porté à chercher ſi cet Etre ſouverain nous a tellement abandonnez à nous-mêmes qu'il lui ſoit indifférent de quelle maniere nous vivons, ou ſi dépendans de lui pour notre exiſtence nous n'en dépendons pas auſſi à l'égard de nos actions : en un mot, ſi nous ne ſommes pas obligez de pratiquer tous ces devoirs qui ſont compris ſous le nom de Morale naturelle. Il eſt important d'éclaircir ce doute, par reſpect pour cet Etre que je riſque à tous momens d'offenſer, & que je dois tâcher de me rendre favorable ſi jentens mes véritables intérêts. Car que ſçai-je ſi la Divinité n'exige rien de moi, & quoiqu'on ſuppoſe encore qu'elle ne m'ait jamais parlé elle-même, il ſe peut qu'elle me parle par l'entremiſe de ma raiſon. J'écouterai donc cet interprete fidele, le ſeul que je connoiſſe juſqu'ici, & ce qu'il me découvre de la volonté de Dieu, c'eſt ce que j'appellerai Loi naturelle. S'il me devient évident qu'il y ait une Loi naturelle ou une volonté de Dieu telle que je l'explique, il me ſera clair auſſi qu'il y aura une différence réel-

Origine de la morale.

le entre le bien & le mal, le juſte & l'injuſte, le vice & la vertu. En général tout ce qui ſera conforme à la Loi ſera bon & juſte, & ce qui lui ſera contraire ſera néceſſairement injuſte & mauvais. La vertu ſera une diſpoſition à pratiquer ce que cette Loi ordonne, & le vice conſiſtera dans l'habitude de ce qu'elle défend.

Que les hommes ſoient ſujets à des Loix, c'eſt déja ce que la nature des choſes nous inſinuë. La Loi ſuppoſe un Supérieur qui commande & des Inférieurs qui lui obéïſſent. Un Supérieur aſſez puiſſant pour ſe faire craindre, mais équitable & plein de bonté pour ſe faire aimer; deux conſidérations abſolument néceſſaires, qui donnent à l'un le droit de commander, & qui forment dans les autres le devoir ou l'obligation de ſe foumettre. La force & le pouvoir diſtinguent le Supérieur qui commande d'avec un ami qui conſeille, mais ce doit être une force tempérée par la bonté pour ne le point confondre avec un Tyran qui opprime. La Loi ſuppoſe encore des Inférieurs capables d'agir avec réflexion & avec connoiſſance, & qui ſoient d'une nature à pouvoir être ré-

Tirée d'abord de la nature des choſes.

compenſez ou punis. Or toutes ces circonſtances ſe trouvent ici réünies pour aſſujettir l'homme à des Loix. Le Supérieur c'eſt Dieu, & les Inférieurs ſont les Hommes. Dieu n'exige d'eux que ce que leur propre raiſon leur découvre. Eſt-il un meilleur Maître, & pourroit-on ſe plaindre de lui ? Mais il eſt en état d'ailleurs de ſe faire obéïr. Il peut rendre ſes Créatures heureuſes ou malheureuſes, & les hommes ſe déterminent par leur choix qui les rend dignes de loüange ou de blâme ; ils ſont ſuſceptibles de plaiſir & de douleur, & par conſéquent de récompenſe & de peine.

Du Gouvernement de l'Univers.

Le ſoupçon augmente dès qu'on jette les yeux ſur cet Univers. Rien de plus ſage que la maniere dont il eſt conduit & gouverné. Rien de plus beau que l'arrangement & la liaiſon des différentes parties qui le compoſent. L'homme, le chef-d'œuvre de Dieu, ſeroit-il laiſſé ſeul à l'abandon, pour vivre dans le déſordre & le déréglement ! Toutes les Créatures ont leur deſtination & leur fin : l'homme ſeul ſeroit-il excepté pour ne ſuivre que ſon caprice ? Toutes les Créatures ſont unies enſemble : elles s'entre-

tiennent par une correſpondance admirable; ſi les hommes ne ſont retenus par aucune Loi, vous les verrez s'entre-détruire, & courir miſérablement à leur propre perte. La ſouveraine ſageſſe qui brille par tout ailleurs ſe ſeroit-elle oubliée ſur un point de cette importance ? Tout porte ainſi à croire qu'elle nous a preſcrit auſſi des Loix qui doivent être la regle de notre conduite & de nos actions.

De la nature de l'homme.

Pour achever de s'en convaincre, il faut conſidérer l'homme d'un peu plus près, & l'on verra que l'excellence de ſa nature demandoit qu'il conformât ſes actions à une certaine regle. Sans cela les talens qu'il a reçus deviennent de nul uſage, & il ſera difficile de juſtifier le Créateur de les avoir prodiguez ſans aucune vûë. L'homme peut employer ſa raiſon & pour ſon bien & pour celui des autres; ſes connoiſſances pour ſe procurer une bonne fin, ſon adreſſe & ſon habileté pour y parvenir; & s'il remplit bien toutes ſes vûës il devient digne de celui qui l'a fait & qui n'a rien épargné pour embellir ſon ouvrage. Mais dequoi ſerviront les lumieres de la raiſon ſi ce n'eſt pour éclairer ſa conduite ? A

quoi le pouvoir de ſuſpendre ſes jugemens ; s'il ſe livre d'abord aux premieres apparences ! A quoi les réflexions & les autres qualitez de l'eſprit s'il ne ſe porte qu'à ce qui frappe les ſens, & qu'au lieu de conſulter la prudence il ſuive aveuglément l'impétuoſité de ſes paſſions ! Que de préſens inutiles, ſi ſon partage eſt d'agir en bête, & s'il n'a été formé avec tant d'art que pour mener une vie ſenſuelle & brutale. Non ſeulement toutes ces bonnes qualitez qui le diſtinguent ſi glorieuſement des autres Etres ſe réduiſent à rien, ſéparées de leur but & de leur uſage légitime ; mais j'ajoûte que l'abus qu'il en pourroit faire s'il n'étoit ſujet à aucune Loi, acheve de manifeſter l'intention de la nature. Que les bêtes ne ſoient pas ſoumiſes à des Loix, cela n'eſt pas ſurprenant. Deſtituées d'intelligence & de raiſon elles ne peuvent être que très-uniformes dans leurs actions, & dès qu'elles ont appaiſé leur faim & leur ſoif on les voit tranquilles & ſatisfaites. Il en eſt autrement de l'homme, dont les inclinations varient à tous momens. Outre le néceſſaire il cherche le ſuperflu, & loin de reſtraindre ſes beſoins aux né-

ceſſité de la nature, il ſe fait un bonheur de les multiplier à l'infini. Il ne ſe contente pas des alimens tels que la nature les prépare, il faut que l'art s'en mêle pour flater agréablement ſon Palais, & pour irriter ſon appétit qui le jette dans l'intempérance & dans la débauche. La prudence ſe convertit chez lui en défiance & les réflexions en ſoucis qui le rongent. Inquiet & jamais content de ce qu'il poſſede, il regarde le bonheur d'autrui d'un œil jaloux. A-t-il de l'eſprit & de l'adreſſe ? Il s'en ſervira pour vous ſupplanter. A-t-il de la force ? Il l'employera pour vous opprimer. A-t-il l'ame noble & élevée ? Il ſacrifiera tout à ſon ambition. Les bêtes n'attaquent perſonne ſi quelqu'un ne les irrite ou ſi la faim ne les preſſe, mais il faudroit ſe défier perpétuellement de l'homme. Il réüſſira d'autant mieux dans ſes pernicieux deſſeins qu'il ne manque ni de ruſe ni d'habileté. Il n'y a point de guerre cruelle qu'il ne ſoit capable d'exciter ; & tout ce que la fureur & la rage peuvent ſuggérer, craignent qu'il ne le mette bientôt en pratique. Ses paſſions ſecondées de ſon eſprit l'engageront ſans ceſſe dans de nouveaux déſordres. En-

ſi les Loix ne s'y oppoſoient comme une puiſſante barriere, la terre ne ſeroit qu'un repaire de Tigres & de Lyons, qui joindroient à la cruauté toutes les ruſes imaginables. Ce même homme, que ſon admirable compoſition me forçoit d'admirer, devient pour moi un ſujet d'horreur & de crainte, un monſtre qui m'obſede de toutes parts, & contre lequel je ſuis perpétuellement en garde. La ſageſſe & la bonté de Dieu ne permettant point de s'arrêter à cette penſée, il faut ramener les choſes à un autre point de vûë, & conclure que les hommes ſont naturellement ſujets à des Loix.

Preuve ordinaire des Loix naturelles de la morale.

Mais quelles ſont-elles ? Et à quelles marques reconnoîtra-t'on ſi une action eſt juſte, ou ſi elle ne l'eſt pas ? On dit communément que notre eſprit eſt fait de telle maniere que ſans effort & ſans raiſonnement il conſent d'abord à certaines véritez. Par exemple, le tout eſt plus grand que ſa partie ; deux choſes ſont égales quand chacune eſt égale à une troiſiéme. Telles ſont auſſi les maximes naturelles de morale. Il faut tenir ſa parole. Il faut être reconnoiſſant. Il faut faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait.

Il n'eſt pas poſſible de rejetter ces Maximes. Chacun les reconnoît juſtes auſſitôt qu'on les propoſe. Elles ſont communes à tous les hommes, dans tous les tems & dans tous les lieux. Un conſentement ſi général & ſi prompt ne peut venir que de leur évidence, & & d'une proportion naturelle avec notre eſprit, qui ne peut avoir été établie que par l'Auteur de la Nature.

On examine la méthode précédente.

On ne peut diſputer à cette Méthode l'avantage de la briéveté; mais il eſt ici queſtion de perſuader & de convaincre. Ceſſons un moment de ſuppoſer ces principes de juſtice naturelle évidens par eux-mêmes, pour les appuyer ſur un autre fondement; car il n'eſt pas tout-à-fait de cette maxime *Il faut tenir ce qu'on a promis*, comme de cette vérité géométrique, *Le tout eſt plus grand que ſa partie.* On ne ſçauroit nier celle-ci ſans renverſer les idées de *tout* & de *partie*, & ſans s'engager dans une contradiction manifeſte, ce qui eſt le ſeul caractere de l'évidence, lorſqu'il eſt queſtion de parler exactement. Au lieu qu'en niant qu'il faille tenir ſa promeſſe on ne tombe dans aucune contradiction. Les idées ſubſiſtent & ne ſe détruiſent pas. On eſt

en droit par conſéquent de demander la raiſon de cette maxime ; car je ne ſçaurois dire que vous êtes obligé de faire une choſe, ſans faire entendre qu'il y a des raiſons d'un très-grand poids qui doivent vous engager à la faire, & qu'il faut développer. Si je répons qu'il faut tenir ſa promeſſe, parce que la juſtice le demande ; ou ce terme ne renferme aucun ſens, ou le ſeul qu'il renferme eſt que cela eſt conforme à la Loi. Or la Loi n'eſt que la volonté de Dieu, & comment ſçait-on que c'eſt en effet ſa volonté ? C'eſt-là préciſément ce qu'on cherche.

Un autre préjugé contre l'évidence abſoluë des maximes de la morale, c'eſt que d'ordinaire elles ſont ſujettes à pluſieurs exceptions ; ce qui a fait dire à un Philoſophe ancien qu'en certains cas il faut changer l'ordre des choſes, & faire le contraire de ce qu'il paroît digne d'un homme juſte & de probité. On doit refuſer de rendre à un furieux l'épée qu'on a reçûë de lui en dépôt. Quelquefois il eſt juſte d'aller contre la vérité & de manquer à ſa parole, car dans l'ordre naturel il faut rapporter toutes les actions à ces deux fondemens de juſtice, de ne faire du mal à

qui que ce ſoit, & de ſe rendre utile au bien public. Il n'eſt donc pas évidemment juſte de ſuivre la vérité ou de tenir ce qu'on a promis, comme il eſt évidemment vrai que le tout eſt plus grand que ſa partie, & l'on a beſoin d'un principe fixe pour ſe déterminer lorſque la maxime varie par les circonſtances. Quel eſt-il ce principe général d'où l'on peut tirer toutes les regles de la morale, & qui peut ſervir à les reſtraindre à propos ſuivant la différence des tems, des lieux, & des occaſions ?

Ajoûtez que les véritez de la premiere évidence ſont reçuës de tous les hommes ſans exception. Perſonne ne s'eſt jamais aviſé de douter que deux fois deux ſoient égaux à quatre. Or il n'en eſt pas de même des maximes dont il eſt queſtion. Elles ont été ſouvent contredites par des Sociétez entieres. Les Grecs & les Romains ne ſe faiſoient aucun ſcrupule d'expoſer leurs Enfans, pour les laiſſer périr de faim, ou ſervir de pâture aux bêtes féroces. Le larcin adroit étoit permis chez les Lacédémoniens, & preſque tous les Payens ont traité d'action héroïque l'homicide de ſoi-même. Forcer des hommes de

ſe battre entr'eux juſqu'à la mort, étoit un divertiſſement fort commun, & qui faiſoit les délices de tout un Peuple.

Si pour détruire ces préjugez, on ſe contente d'en appeller à l'évidence, il eſt clair que l'on ſuppoſe ce qui eſt une queſtion. Perſonne ne prétend la combattre, & chacun a le même motif pour perſiſter dans ſon ſentiment. On m'a fait du bien : il eſt juſte, dit-on, que je le rende : d'accord. Mais ſi l'on m'a fait du mal, eſt-il injuſte que je le rende auſſi ! A ne conſulter qu'une idée vague de juſtice, & ſans aucun égard au bien & au mal phyſique, qui réſulte de l'action, il ſemble qu'on réduit les deux cas à une parfaite égalité, & que ſi l'on établit la reconnoiſſance dans le premier, on autoriſe en même tems la vengeance dans le ſecond.

Dites à un Cannibale, inſtruit dès ſa jeuneſſe à tuer les hommes, pour ſe nourrir de leur chair, que cette action eſt injuſte, & qu'il n'a qu'à rentrer dans lui-même pour y trouver une Loi qui la défend ; il vous répondra naïvement, qu'il n'apperçoit rien de ſemblable, & que tous les hommes de ſon Païs ſont faits comme lui. C'eſt en vain que vous

essayerez de le convaincre. L'exemple & l'éducation se sont emparez de son esprit, & en ont effacé ces impressions naturelles, auſquelles vous prétendez le ramener. Il n'est plus capable de les reconnoître.

Principes plus clairs & plus déterminez.

Mais enfin, quel est ce principe qui sert à découvrir les regles de la Morale? On a déja connu la nécessité des Loix, par l'intérêt que les hommes y trouvent. Ne perdons pas cette idée, qui s'est offerte si naturellement à l'esprit. Examinons si elle ne seroit pas aussi de quelque usage dans la recherche de chaque Loi en particulier. Du moins il n'est gueres possible de concevoir qu'un Législateur aussi bon, aussi sage, aussi désintéressé qu'on doit se représenter Dieu, puisse se proposer d'autre but que le bonheur & la conservation des hommes. Cela posé, revenez à l'Amerique, dont on vient de citer l'exemple; dites-lui que s'il s'aime lui-même, & s'il cherche ses véritables intérêts, il renoncera promptement à sa maniere de vivre; qu'autrement il s'expose à être traité comme il traite les autres. D'un autre côté, faites-lui une peinture agréable des douceurs de l'humanité, des avantages qui naissent des services

mutuels ; enfin, de l'heureuſe tranquillité qui regne dans une Societé bien reglée ; peut-être que votre diſcours le rendra attentif, & qu'il commencera à ébranler cette ame barbare. Juſqu'ici ce ſont des conſeils que la prudence l'invite à ſuivre, & non des devoirs que vous lui propoſez. Libre, & maître de ſa conduite, il ne reconnoît aucun Supérieur. Apprenez-lui donc que Dieu eſt le Maître & le Pere commun de tous les hommes ; qu'il eſt trop ſage & trop bon pour leur permettre de ſe dévorer les uns les autres, que d'ailleurs il a pourvû ſuffiſamment à leur nourriture & à leur entretien, &c. C'eſt ainſi que vous le conduirez à la Loi de la nature. Mais l'eſſai qu'on vient de faire de cette méthode, invite à la pouſſer plus loin ; & pour la développer avec plus d'ordre & de clarté, on la réduira d'abord à ces deux propoſitions générales : la premiere, ce que les hommes doivent faire pour être heureux ; la ſeconde, que Dieu veut leur bonheur & leur conſervation. De-là cette conſéquence, que toute maxime qui tendra vers cette fin, doit être regardée comme une Loi naturelle.

Deux Propoſitions qui ſervent à les établir.

Chacun s'aime soi-même, chacun souhaite d'être heureux, & sent une aversion extrême pour la misere. Cet amour est inséparable de la nature humaine. Il est de tout âge, de tout tems, & de tout Pays. C'est un principe plus ancien que l'éducation, & vraiment né avec nous, puisqu'il influë sur toutes nos actions, & qu'il en est le premier ou plutôt l'unique mobile. S'il est certain que tous les hommes aspirent au bonheur, il n'est pas difficile de découvrir la route qui les y mene.

Considérations qui nous regardent nous-mêmes.

Par rapport à eux-mêmes, il n'est point de bien plus précieux que la santé, & le vrai moyen de la conserver, c'est la sobriété & la tempérance. Il est important de ne rien faire dont on puisse se repentir, & de prendre toujours de justes mesures pour parvenir à une bonne fin : Voilà le caractere de la sagesse & de la prudence. C'est un grand avantage de ne pas succomber aux afflictions qui nous surviennent, mais de les supporter avec fermeté, sans en augmenter la douleur par d'inutiles chagrins ; & qui met l'esprit dans cette heureuse situation, si ce n'est le courage & la patience?

Si des choses qui nous concernent

nous-mêmes, nous paſſons à celles qui regardent Dieu, nous les verrons couler auſſi de la même ſource. Si Dieu eſt un Etre ſouverainement parfait, nous ne ſçaurions lui refuſer notre admiration & notre eſtime ; ce ſera un effet néceſſaire de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui nous fera attacher du prix à la perfection, parce qu'avec elle nous ſentirons croître notre bonheur. Si tous nos biens viennent de la main de Dieu, nous aurons pour lui de l'amour & de la reconnoiſſance ; autre effet du déſir d'être heureux, parce qu'il eſt de la nature de l'amour d'avoir pour objet une choſe qui plaît, & que rien ne contribuë plus à notre bonheur, qu'une perſonne bienfaiſante. Si Dieu eſt tout-puiſſant, on eſt porté à le craindre. S'il eſt notre Maître, il faut lui obéïr ; ce ſont des ſuites néceſſaires de notre dépendance, & de l'averſion que nous avons pour les malheurs qu'une folle déſobéïſſance pourroit nous attirer. Enfin, ſi nous ſommes dans la miſere, il eſt naturel de le prier qu'il nous en délivre ; & ſi nous ſommes dans la proſpérité, de lui demander qu'il nous y maintienne. Toutes ces maximes

Autres qui regardent Dieu.

ſont faciles à connoître. Elles ſont inſpirées par nos propres beſoins. Ce ſont des Maîtres qui parlent clairement, & tout ce qu'ils diſent eſt à la portée des plus ſtupides.

Autres qui regardent le Prochain.

Ils ne ſont pas moins clairs ſur ce qui regarde le Prochain. Il importe à notre bonheur d'être unis avec les autres hommes, de vivre en paix & en bonne intélligence avec eux. Delà dépend notre conſervation, qui eſt incompatible avec la guerre ; mais le plus ſûr moyen d'obtenir cette paix, c'eſt de la rechercher nous-mêmes, & de faire tous nos efforts pour l'établir. Il nous importe qu'on nous aime, qu'on nous ſecoure dans nos néceſſitez ; & la vraye maniere d'y engager les autres, n'eſt-ce pas de les aimer nous-mêmes, & de les ſervir auſſi dans l'occaſion ! Il eſt de notre intérêt qu'on nous protege, & que notre vie & nos biens ſoient en ſûreté ; mais comment eſpérer cet avantage, ſi nous ſommes les premiers à ravir le bien d'autrui, & ſi nous attaquons ſa vie au lieu de la défendre ! En un mot, il eſt de notre intérêt que les autres faſſent pour nous ce que nous déſirons, & nous ne pouvons eſpérer qu'ils le faſſent, ſi nous

n'en uſons de même à leur égard ; car étant naturellement égaux, d'ailleurs mêmes beſoins, mêmes ſecours, mêmes ſituations & mêmes circonſtances, il n'y a aucune raiſon, pour les uns, de s'attribuer un privilege qu'ils refuſeroient aux autres. De cette eſpece d'équilibre naiſſent les idées communes de juſtice & d'équité.

La derniere de ces Maximes, qui renferme toutes les autres, eſt viſiblement fondée ſur l'amour de nous-mêmes, & il ſuffit d'en conſidérer les termes, pour être convaincus de ſon importance & de ſon utilité. *Ce que nous ſouhaiterions qu'on nous fît.* Voilà le déſir que nous inſpire l'amour de nous-mêmes. Faiſons la même choſe pour autrui ; Voilà le conſeil que cet amour nous donne, & c'eſt le plus ſalutaire de tous les conſeils. Chacun fera du bien à tous, & ce bien retombera ſur celui qui le fait ; tous s'empreſſeront de lui en faire. On ne cauſera aucun tort, & par ce moyen l'on n'en recevra de perſonne. On ſera reconnoiſſant, & l'on ſe procurera de nouveaux bienfaits. Il s'en formera un agréable commerce. Perſonne ne cherchera à s'élever au-deſſus des autres, & perſonne ne s'ex-

poſera à être rabaiſſé. Il n'y aura parmi les hommes ni envie ni haine. Ils ne penſeront tous qu'à s'aider mutuellement. Ce ne ſera qu'une même famille, dont l'union ſera cimentée par l'amitié, & la terre deviendra un lieu de délices, dont les Habitans nageront dans les plaiſirs & dans la joye.

Mais ſuppoſez que ces regles ceſſent d'être obſervées ; quelle foule de maux naiſſent tout d'un coup ? La guerre ſuccede à la paix, la violence & la cruauté à la douceur & à la modération, la licence ouvre la porte au meurtre & au brigandage. Une affreuſe miſere ſe répand de tous côtez. L'ingratitude arrête le cours des bienfaits, pendant que la vengeance éterniſe les malheurs & la diviſion. La fraude & l'infidélité banniſſent toute confiance mutuelle. Tous les liens ſe rompent. Il n'y a plus de ſûreté pour perſonne, ni pour l'ami de la part de ſon ami, ni même pour le Pere de la part de ſes Enfans. Chacun eſt ſans ceſſe en allarme, & ſe voit à la veille d'être égorgé. Que deviendroit le monde dans cette horrible confuſion ?

Le vice donc, à le conſidérer en lui-même & ſans aucun égard à la loi, n'eſt

autre choſe que ce qui cauſe du mal & du trouble, & il eſt auſſi réellement diſtingué de ce qu'on appelle vertu, que le malheur & le bonheur le ſont enſemble. C'eſt beaucoup que d'être parvenu juſques-là ; mais il n'eſt pas tems encore de s'arrêter. Ce n'eſt pas aſſez que les Hommes ne puiſſent ſubſiſter ſans la vertu : il faut les y porter par la force du devoir & de l'obligation. Un Médecin nous donne des avis utiles pour la ſanté, il eſt de la prudence de les ſuivre ; mais ce ne ſont point des Loix qui ayent la force d'obliger & de contraindre. Il en eſt de même des conſeils que nous donne l'amour de nous-mêmes. On ſeroit inſenſé de ne les pas écouter, mais on n'eſt encore juſticiable de perſonne. On fait toujours librement ce que le conſeil inſinuë, & l'on exécute par devoir ce que la Loi preſcrit. Afin donc que les maximes de la Morale ayent force de Loi, il faut remonter à la volonté d'un Superieur devant lequel nous ſoyons reſponſables de notre bonheur, ou pour mieux dire, de notre conduite. C'eſt la ſeconde des deux propoſitions qu'on a promis d'expliquer.

Dieu veut que les Hommes ſe con-

ſervent ; du moins autant que cela dépend d'eux ; & quand on ne le ſçauroit pas d'ailleurs, ſa bonté ſeule nous en devroit convaincre. D'un côté il leur a donné un amour violent pour la vie, & de l'autre tous les moyens propres à la conſerver. Je laiſſe à part cette infinité d'autres créatures qui ſervent à notre bien & à notre conſervation, pour ne conſidérer ici que nos facultez, qui ſe rapportent toutes à la même fin, & qui ne s'en écartent que par notre faute. Dieu nous a donné l'entendement, pour acquerir ſa connoiſſance des choſes, & des rapports qu'elles ont avec nous ; la raiſon, comme un guide & un flambeau, pour nous conduire dans cette recherche ; le pouvoir de ſuſpendre nos jugemens & nos actions, pour ne pas donner tête baiſſée dans l'erreur & dans le mal ; les ſens pour connoître ce qui convient, ou ce qui peut nuire à la conſervation de notre corps, &c. Enfin, la maniere dont nous ſommes faits, manifeſte le but du Créateur, & l'on ne ſçauroit comprendre qu'il ait formé les hommes avec tant de précautions, pour voir avec indifférence ſon plus bel ouvrage ſe détruire par un effet de leur caprice.

Or, s'il eſt vrai que Dieu ſouhaite la conſervation des hommes, & ſi elle dépend, comme on l'a prouvé, de leur maniere de vivre, il s'intéreſſe par conſéquent à leur conduite, & il ne les en laiſſe point les Maîtres abſolus. S'il les a fait de telle nature, qu'ils ne ſçauroient ſubſiſter ſans la temperance, s'il les a mis dans une ſituation qui ne leur permet point de faire du mal aux autres, ſans s'expoſer à de juſtes repreſailles. Enfin, s'il a joint d'une maniere inſéparable le bonheur du genre humain avec la vertu, ne nous marque-t-il pas ſa volonté, & quelle doit être la regle de notre vie! Il veut donc que nous ſoyons ſobres & patiens, ſages & prudens, pacifiques & modérez, juſtes & charitables; & la raiſon qui lui fait impoſer ces devoirs, c'eſt que nous ſommes ſon ouvrage, & qu'il ſouhaite notre bonheur & notre conſervation. En général toutes les maximes qu'on vient de lire, deviennent ainſi autant de Loix qui nous obligent; & toute action qui leur eſt conforme ou oppoſée, prend la qualité de juſte ou d'injuſte. Et comme ce ſeroit en vain que Dieu nous auroit impoſé des Loix, ſi la crainte de lui déplaire n'engageoit à

les obſerver, il veut que nous reconnoiſſions ſa grandeur & ſa puiſſance, comme des motifs qui doivent nous porter à le reſpecter & à le craindre. Ainſi, ſi pour avoir violé des Loix ſi néceſſaires, je me trouve aſſujetti dans la ſuite à quelque mal, je ne pourrai attribuer qu'à moi-même la cauſe de mon malheur; ce qui s'appelle mériter punition.

On diſtribuë l'Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amerique, pour ſervir de ſuite à l'Introduction de l'Hiſtoire Univerſelle de Puffendorf, par M. Bruzen de la Martiniere, deux vol. in 12. avec des Cartes Géographiques, à Paris chez Didot, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or, chez lequel on trouvera généralement tous les Livres nouveaux qui s'impriment en Hollande.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE CII.

REVENONS au mélange & à la variété, que je croi seuls propres à soutenir longtems un Ouvrage périodique.

Après tant de soins pour regler dans chaque condition les devoirs de la Morale, & pour fournir aux plus misérables des motifs de consolation contre la rigueur ou l'humiliation de leur sort; on ne s'imagineroit pas qu'il y ait un état dans la vie que les *Prédicateurs*, les *Moralistes*, & les *Théologiens* ont négligé, & qui mérite néanmoins fort sérieusement leur attention. Cette ré-

Etat négligé.

flexion eſt capable de piquer la curioſité de mes Lecteurs ; mais je ne veux la ſatisfaire que par dégrez, pour leur faire trouver quelques momens de plaiſir dans leur incertitude. Voyons ſi cette Lettre qui vient d'être publiée à Londres, aidera quelqu'un à m'entendre.

Lettre curieuſe, qui porte ſon explication.

» Je m'efforce de mener une vie innocente, & je ne me ſouviens point » d'avoir négligé une ſeule occaſion de » me rendre utile, même à ceux qui » ont marqué pour moi de l'indifférence ou de l'averſion. J'ai reçû une » éducation honnête. Le tems de ma » jeuneſſe a été employé utilement. » Je ne porte envie ni à l'élevation ni » aux richeſſes de perſonne. Si ma » fortune eſt médiocre, elle a toujours » ſuffi pour mes propres beſoins, & » j'en ai même tiré par une continuelle œconomie, de quoi ſecourir » quelques Amis dans des néceſſitez » preſſantes. La ſatisfaction que je » trouve à ſuivre ainſi les mouvemens » de ma généroſité naturelle, m'a fait » retrancher depuis longtems de ma » table, de mes habits & de mes meubles, toutes ſortes de délicateſſes &

» de superfluitez. Enfin mes inclina-
» tions, ma conduite, & l'usage que
» je fais de mon bien, servent de preu-
» ve à la vérité du Proverbe Latin :
» *Sat natura dedit, si quis cognoverit uti.*
» Cependant, avec tant d'attachement
» aux bonnes regles, je ne puis me
» mettre à couvert du mépris public.
» Je suis malheureusement le fruit
» d'un amour illégitime, & je porte
» la peine du crime d'autrui, sans y
» avoir contribué. Les parens de ceux
» qui m'ont donné le jour, sont les
» premiers à m'insulter, & les plus ar-
» dens à me haïr : ceux de ma mere,
» parce qu'ils me regardent comme la
» cause de sa honte ; & ceux de mon
» pere, parce qu'étant jaloux de la
» petite portion qu'il m'a laissé, ils
» m'accusent d'être venu ravir leur
» héritage. Ne se trouvera-t-il person-
» ne qui prenne la défense de tant de
» malheureuses victimes, que la for-
» tune a fait naître dans le même sort,
» & qui reproche au monde entier
» l'injustice qui lui fait rejetter la hon-
» te des coupables sur des innocens !

Monsieur Stonecastle touché de ces plaintes, a publié aussi-tôt les réflexions suivantes.

Réflexions sur les Bâtards.

C'eſt une action également injuſte & cruelle que de condamner quelqu'un pour un crime qu'on ne peut raiſonnablement lui reprocher. Nous ne répondons point de la conduite de nos ancêtres. C'eſt par nos propres vices ou par nos vertus que nous acquerons des droits à la gloire, ou que nous donnons aux autres celui de nous blâmer. Une naiſſance illégitime n'empêche point que malgré cette tâche prétenduë un honnête homme ne ſoit préférable au fils d'un Héros, qui n'a que la réputation de ſes peres à faire valoir, & qui ſe rend indigne de ſon origine. On a les exemples de mille perſonnes célebres, qui ont réparé le malheur de leur naiſſance, par leur mérite & par leur vertu. Les plus grands Capitaines, les plus habiles & les plus prudens perſonnages ſont nez hors des liens du mariage, & cette ſupériorité peut être expliquée par des raiſons fort naturelles. J'ai même obſervé qu'elle éclate auſſi ſouvent parmi les Bêtes & les fruits que parmi les Hommes. La Poire, la Pomme, & les autres fruits qui viennent d'une union contraire à la nature l'emportent pour le goût ſur ceux qui naiſ-

ſent dans les forêts par les voyes ordinaires Le Mulet a cent qualitez qui le rendent préférable au Cheval ; il eſt plus commode pour les voitures, plus capable de réſiſtance contre la fatigue, & d'une moindre dépenſe pour l'entretien. A l'égard des Hommes, on ſçait que Salomon, Romulus & Remus, Iſmaël, Hercule & Perſée, Ramir Roi d'Arragon, Alexandre le Grand, Clovis Roi de France, l'Empereur Conſtance, Jean Sforce, Alexandre Vitelli, Pierre Lombard, & ſes deux freres, Jaſon célebre Italien, Eraſme de Roterdam, Chriſtophe Longueil de Malines, Cælius Calcagninus, & Guillaume le Conquerant, ont été d'illuſtres Bâtards.

Celui qui mene une vie innocente, & qui fait ſon étude continuelle de la vertu, doit paſſer pour un homme bien né, dans quelque état qu'il ait pû naître. Sa gloire & l'honneur de ſes actions ſe communiqueront à ſa Patrie. Il effacera même par ſon mérite l'incontinence de ceux à qui il doit le jour, & ce ne ſera jamais des Juges ſenſez qui lui reprocheront une infortune ſi heureuſement réparée.

Qui peut se vanter parmi les Hommes de n'être pas le fruit d'un amour criminel? Le mariage est-il donc une preuve infaillible de la sagesse d'une mere? Est-ce un crime si rare que l'infidélité dans une Epouse! Tel qui reproche sa naissance au fils d'une amante foible & crédule, qui s'est peut-être laissée abuser par les sermens d'un parjure, est souvent plus mépriſable que celui qu'il croit outrager. Il lui fait une honte de devoir le jour à la fornication, & lui-même ne le doit peut-être qu'à l'adultere, qui est un crime beaucoup plus odieux.

C'est une bassesse extrême & la marque d'une horrible malignité, lorſqu'on ne trouve rien à condamner dans la conduite d'autrui, que de remonter à sa naissance, pour y chercher de quoi le détruire ou le deshonorer. Il me semble au contraire que ce qu'il y a de glorieux dans la conduite d'un Bâtard & d'honnête dans ses sentimens, devroit faire honneur à sa naissance, qui en est ordinairement la principale cause: car n'arrive-t-il pas presque toujours que la seule envie d'imposer silence à l'injustice, porte celui qui s'y

trouve exposé à se distinguer par des efforts extraordinaires, & que le sujet du reproche devient ainsi un puissant aiguillon qui l'excite sans cesse à la vertu ! C'est peut-être dans cette pensée que nos Législateurs ont ôté aux enfans naturels tout autre droit & tout autre rang dans la societé civile que celui qu'ils peuvent se procurer par leur mérite personnel. L'état misérable dans lequel cette rigueur les laisse, est pour eux une source perpetuelle d'émulation. Un Bâtard n'a point à prétendre un pouce de terre, ni un sou par voye d'héritage, au patrimoine de son pere. Deux freres bâtards ne peuvent même hériter l'un de l'autre; & si l'un des deux meurt *intestat*, la Loi exclut l'autre de ses biens pour les donner au Seigneur duquel ils relevent. On apporteroit aisément quantité d'autres raisons, qui peuvent justifier une disposition si dure ; mais celle dont je parle me paroît seule assez forte ; & loin qu'elle puisse être expliquée au deshonneur de ceux qu'elle regarde, elle sert à leur gloire par les effets qu'elle produit, & que les Législateurs ont sans doute envisagez.

Ce qu'on vient de lire n'eſt que l'extrait d'un Piece beaucoup plus longue. Si j'ai renverſé l'ordre en le plaçant avant l'Hiſtoire qui a donné occaſion de la publier, j'ai déclaré mes motifs, & le court récit que j'ai réſervé ici à mes Lecteurs n'en aura pas moins d'agrément.

Hiſtoire d'un illuſtre Bâtard.

Un jeune homme nommé *Savage*, Bâtard de Mylord *Rivers*, eut le malheur il y a quelques années de tuer un Homme dans une partie de débauche. Il fut arrêté par la Juſtice, & les procédures qui regardent le meurtre étant fort promptes chez les Anglois, il ſe vit condamné en peu de jours à perdre la vie par le ſupplice ordinaire. Son Pere & ſa Mere qui s'étoient contentez juſqu'alors de fournir à ſon entretien par une penſion médiocre, parurent s'intéreſſer peu à ſa diſgrace. Il ne lui reſtoit plus d'eſpérance, lorſque l'approche de la mort qui éteint le courage & l'eſprit dans la plûpart des Hommes, lui fit naître, ou plutôt ſervit à lui faire découvrir dans lui-même, un talent qu'il avoit toujours ignoré. Il devint Poëte en un mot, la veille de ſon ſupplice. Son eſſai fut

L'approche de la mort le rend Poëte.

une Requête au Roi, dans laquelle il s'efforça si heureusement de le toucher en faveur de son âge & de son repentir, que ce Prince suspendit en effet l'exécution de la Sentence, & lui fit grace quelques jours après. Une juste reconnoissance pour le service qu'il avoit reçû des Muses acheva de lui faire développer son génie. Les Pieces qu'il composa sur son malheur, sur ses craintes, & sur la clémence du Roi, furent regardées comme autant de chef-d'œuvres, & sa facilité n'ayant fait qu'augmenter par l'exercice il s'est acquis depuis ce tems-là avec la réputation d'un Poëte excellent assez de protection & de crédit pour s'élever à la fortune. Mais si la compassion & la naissance extraordinaire de son talent avoit d'abord prévenu tout le monde en sa faveur, l'envie s'est ensuite armée contre un succès si constant. Des Poëtes fort inférieurs à lui, & par conséquent moins dignes de récompense, n'ont pas laissé de s'offenser qu'on lui en accordât plus qu'à eux. En convenant qu'il la mérite pour ses Poësies, ils ont entrepris de faire honte à ses Bienfaicteurs de la familiarité avec laquelle

ils reçoivent un homme flétri par une Sentence de mort, & condamné d'ailleurs à l'ignominie par le malheur de sa naissance.

M. Savage s'est crû obligé pour la justification de ses amis d'entreprendre publiquement la sienne. Elle lui a peu coûté pour le premier Article. Le Public se porte de lui-même à mettre une juste différence entre les crimes volontaires & ceux qu'une fureur aveugle produit quelquefois dans la chaleur du vin. Le récit même que le jeune Poëte a publié des circonstances de son action, & le tour qu'il donne à ses regrets, a fait prendre une idée extrêmement avantageuse de son caractere. Rien n'est si tendre & si naturellement exprimé que son repentir. C'est en faire bien l'éloge que d'assûrer sur le témoignage de mon Correspondant que sa Piece a fait verser des larmes à ses plus cruels Ennemis, & que les Parens mêmes de celui qui est mort de sa main ont consenti à le voir & à se réconcilier avec lui depuis l'opinion qu'elle leur a fait prendre de ses sentimens.

L'Article de la naissance étoit d'autant plus difficile à traiter que M. Sa-

vage craignant de déplaire aux deux perſonnes qui lui ont donné le jour, n'oſoit tirer de leur qualité & de leur mérite, ce qui pouvoit ſervir de réponſe à la baſſeſſe qu'on lui reprochoit. Son Ennemi avoit repréſenté ſon origine avec les plus affreuſes couleurs dans un Poëme intitulé *le Bâtard*. On avoit bien ſoupçonné juſqu'alors qu'il étoit Fils de Mylord Rivers & d'une Dame de la plus haute diſtinction. Mais le ſilence du Pere étoit un ſujet d'embarras dont la malignité ſe prévaloit cruellement. Enfin ce Seigneur, forcé par l'eſtime à reconnoître un Fils ſi digne de lui, a pris le parti de déclarer publiquement qu'il lui appartient. Quoique cette démarche, qui a fait autant d'honneur à l'un qu'à l'autre dans l'eſprit des honnêtes gens, n'ait pas ſuffi pour impoſer abſolument ſilence à l'envie, elle ſert du moins à rendre le combat plus égal en donnant droit au jeune Poëte de ſe défendre ſur un autre ton. Sans s'écarter des bornes de la modeſtie, il a fait ſentir à ſes Adverſaires que leur haine & leurs attaques ne ſont honteuſes que pour eux. La plûpart des Ecri-

vains périodiques se sont déclarez pour sa cause, & c'est d'un de ses plus zélez Partisans que j'emprunte la Lettre & les réflexions qui composent cet Article.

Traduction de Boileau en Vers Latins.

Je trouve au même lieu le Projet d'un Livre que la France attendra plus impatiemment que l'Angleterre. On annonce pour le mois de Mars 1736. une Traduction complette en Vers Latins des Oeuvres Poëtiques de Boileau. Si l'on ne dit pas qu'elle soit nouvelle ni l'Ouvrage d'un même Auteur, on affecte néanmoins de le faire entendre, pour donner apparemment une idée plus favorable de l'entreprise. Mais il sera difficile d'en imposer aux François, si toutes les Pieces ressemblent aux trois Satyres dont on publie d'avance quelques Vers pour faire foi de la fidélité de la Traduction. J'y ai reconnu plusieurs traits qui n'appartiennent point à l'Angleterre, & j'ai admiré la hardiesse de l'Auteur qui ose les publier sous son nom sans avoir tâché du moins de les déguiser. Qui lira les Vers suivans, par exemple, sans se souvenir que la Description du Repas fut traduite en 1707. par un Professeur de Paris, & que ce lambeau est

L'Auteur soupçonné de plagiat.

pris mot à mot de ſa Traduction !

. . . Ah je ſçais ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hôte ; un Auteur ſans défaut
La raiſon dit Virgile & la rime Quinaut.
Novi quæ narras noſter tunc reddidit Hoſpes :
Scriptorem pingis qui nuſquam offenderit ; offert
Virgilium ratio, Verſus dat meta Quinaltum.

Si c'eſt le hazard qui a formé cette reſſemblance, l'Auteur Anglois eſt bien malheureux d'être juſtement tombé ſur cet endroit pour le faire ſervir d'Eſſai. Mais il eſt plus vraiſemblable qu toute la Piece eſt la même qui a paru en France ſous le nom de M. *Hennegrave*, & que l'Editeur de Londres s'eſt flatté qu'en y mettant le ſien, il obtiendroit du moins dans ſon Païs la gloire qu'il ne peut eſpérer dans le nôtre. J'ai fait remarquer cent larcins de cette nature, que nos Voiſins commettent ſans ſcrupule, & qui leur réüſſiſſent heureuſement. J'en ai rapporté auſſi la raiſon : c'eſt l'ignorance où ceux mêmes qui font profeſſion parmi eux d'étude & de ſçavoir demeurent toute leur vie ſur ce qui regarde la littérature étrangere. Et

comme une accuſation ſi grave ne doit jamais être renouvellée ſans preuves, j'en ajoûterai une à celles que j'ai déja données dans plus d'une Feüille.

Erreur du Craftſman.

L'Auteur du *Craftsman*, dont les talens ſont d'ailleurs auſſi reſpectables que ſon rang & ſa perſonne, citant le Dictionaire de Trévoux dans ſa Feüille du 13. Septembre (N°. 491.) prend le nom du lieu pour le nom de l'Ecrivain. Voici ſes termes : » *Le Sçavant* (a) *M. Trévoux*, nous ap» prend dans ſon Dictionaire que » *Merlin* eſt un nom *générique* qui ſe » donne à tous les Magiciens, & qui » vient de notre Merlin Anglois, fa» meux Enchanteur, qui floriſſoit au » cinquiéme ſiécle. Le Craftsman fait dire auſſi à M. Trévoux que ce Merlin fut le fruit du commerce d'un Incube avec une Dame Angloiſe qui avoit été Fille d'honneur de la Reine.

Grotte de Merlin.

Cette remarque ſur Merlin me fait naître l'occaſion d'apprendre au Public des ſingularitez fort curieuſes de la nouvelle Grotte que la Reine d'Angleterre a fait conſtruire a l'honneur de

(a) *The Learned* M. Trevoux *in his Dictionar in formys us* &c.

ce demi-Dieu Anglois On a vû dans une des premieres feüilles du Pour & Contre le goût que cette Princeſſe a pour ces Edifices ſouterrains, dont le principal uſage eſt de ſervir au recueillement de l'eſprit & à la méditation. La premiere Grotte de Richemond (*a*) n'étoit qu'un eſſai, qui a ſervi de dégré pour arriver à quelque choſe de plus parfait. Dans le deſſein de réünir tout ce qui a rapport aux ſciences occultes, où l'on ſuppoſe que Merlin a excellé, on a conſulté les anciennes repréſentations de ce Prophete, pour ſe faire une juſte idée de ſa figure & de ſa maniere de ſe vêtir, car on eſt perſuadé que tout étoit myſtérieux dans ſa perſonne, juſqu'à ſes habits; on a recherché ſoigneuſement les plus anciens Livres où les merveilles de ſa vie ſe trouvent rapportées; on a eu recours ſur tout à la tradition de quelques anciennes familles où l'on aſſûre qu'il s'eſt conſervé quelque choſe de ſon eſprit & de ſes lumieres; enfin l'on n'a rien négligé de ce qui pouvoit répandre du jour ſur le fond de ſa Doctrine, ſur ſa perſonne, & ſur ſa

[*a*] Voi. ci-deſſus N. 1. & 12.

conduite. Après ces recherches on a raisonné sur la forme que devoit avoir la demeure d'un homme si extraordinaire & sur celle qui convenoit à ses occupations. Il lui falloit des lieux solitaires, des réduits obscurs, des endroits propres tantôt aux entretiens familiers qu'il avoit avec les génies, tantôt aux profondes opérations par la vertu desquelles il soumettoit toute la nature à ses ordres. On a mis en délibération de quel côté devoit être placée la porte, & quels devoient être les ornemens du lieu qu'il habitoit. En un mot, pour faire un Ouvrage digne de lui, on a crû que les tems, le soins & la dépense ne devoient être ni comptez ni ménagez. Le détail, m'écrit-on, seroit immense, mais voici ce que mon Correspondant en a recueilli de plus curieux.

Sa description.

1°. La forme de la Grotte est à peu près celle d'un cercueil, dont on supposeroit la hauteur proportionnée à la grandeur de l'aire.

On a ménagé des deux côtez plusieurs cabinets de différentes grandeurs, qui sont joints par des allées de communication basses & obscures, ce qui for-

me une eſpece de Labyrinthe.

2°. Le bois qui environne la Grotte eſt des plus épais. La plûpart des arbres qui le compoſent ont été tranſportez de fort loin, & l'on a obſervé dans le choix, qu'ils portaſſent quelques marques de vieilleſſe, pour retracer plus parfaitement l'antiquité. Les routes qu'on y a pratiquées ſont tortueuſes & inégales ; on deſcend & l'on monte par intervale. Les branches des arbres ſe touchant continuellement par le ſommet, le plus grand jour n'y interrompt jamais l'obſcurité. On rencontre en quantité d'endroits des figures de voyageurs, ſeuls ou attroupez, qui paroiſſent être en marche vers la caverne, & qui marquent par divers ſignes le reſpect & la crainte dont ils ſont ſaiſis en approchant. Toute la terre aux environs eſt couverte de mouſſe.

3°. La porte reſſemble à celle de ces vieilles Baſiliques, dont on voit encore ſubſiſter quelques-unes dans les plus anciennes villes de France. Elle eſt baſſe, large, & de figure ovale. Les ornemens ſont de rocaille. Ils ſont mêlez de Hierogliphiques & d'autres figures myſtérieuſes. On deſcend par plu-

ſieurs dégrez interieurs, & la voûte étant fort baſſe à l'entrée, on n'apperçoit rien avant que d'être parvenu au dernier dégré.

Figures d'après nature.

4°. Les objets qui ſe préſentent dans la Grotte ſont en petit nombre, mais frappans par leur ſingularité. Le principal eſt le grand Merlin, qui eſt aſſis près d'une table, ſur laquelle on voit pêle-mêle quantité de Livres de magie, & d'inſtrumens Aſtrologiques. Son viſage a été pris de celui de M. *Erneſt*, Page de M. le Prince de Galles, & ſon habillement de pluſieurs anciennes figures qui le repréſentent. On a choiſi le viſage de M. Erneſt, par la ſeule raiſon qu'on lui a trouvé quelque choſe de majeſtueux & de prophétique. C'eſt la même convenance qui a reglé le choix des autres viſages. Celui d'Anne de Boulen & celui de la Reine Eliſabeth, deux figures qui ſont debout près de la table, ſont d'aprés ceux de Madame *Purcel* & de Miſſ *Paget*. On ſuppoſe que la curioſité conduit à la Grotte Anne & ſa fille, pour conſulter Merlin ſur leurs deſtinées. La quatriéme figure eſt celle de Minerve, qui n'eſt là que pour marquer la plénitude

de sageſſe qui réſidoit dans le Prophete. Le viſage eſt pris de celui de Madame *Pointz*. Près d'elle eſt le Secretaire de Merlin, copié d'après un Grenadier de M. le Duc de Cumberland, nommé *Kemp*. Enfin la ſixiéme figure qui repréſente une Sorciere, porte le viſage d'une vieille femme de Richemond.

Le reſte des ornemens conſiſte dans pluſieurs vaſes antiques, & d'autres monumens de forme bizarre, qu'on ſuppoſe à l'uſage du Prophete dans ſes enchantemens & ſes conjurations. La Reine a chargé quelques perſonnes de recuëillir tout ce qu'on pourra trouver de Livres imprimez ou manuſcrits qui traitent des Sciences ſecretes & de la Philoſophie naturelle, pour en meubler les cabinets. Ils ſeront diviſez par claſſes, ſuivant la nature des ſujets, & chaque eſpece occupera ſon cabinet propre; de ſorte que les curieux qui viendront conſulter Merlin, pourront trouver dans les cabinets dont les Livres auront quelque rapport à leurs doutes, des éclairciſſemens qui porteront le nom de réponſes du Prophete. La Reine a déja nommé M. *Duck* pour *Interprete*

Bibliothe que magique.

de Merlin, c'eſt-à-dire, pour Intendant & Bibliothécaire de la Grotte, & ſon Epouſe pour Dame d'Honneur ou Maîtreſſe des Cérémonies.

J'ai fait cette deſcription ſur la foi de mon Correſpondant ſans changer la moindre circonſtance à ſon récit. Cependant je dois confeſſer que malgré l'opinion que j'ai de ſa fidélité, le *Craftſman* du 15. Novembre m'a fait naître bien des doutes ſur la ſituation de la Grotte, & ſur ces dehors ſolitaires & ruſtiques, dont j'ai fait la peinture après lui. Le Craftſman s'attachant à Spencer, Poëte Anglois, d'une grande autorité, repréſente l'ancienne Grotte de Merlin, qui étoit ſituée dans le païs de Galles, comme un lieu tout-à-fait horrible; & la comparant enſuite au nouvel édifice de la Reine, il fait remarquer une différence extrême entre l'un & l'autre. » Au lieu, dit-il, » d'une caverne ſombre & effroyable » ſur les montagnes de Galles, Merlin » ſe voit aujourd'hui en poſſeſſion d'un » *bel appartement* dans un des plus » beaux lieux d'Angleterre. Au lieu » des Fantômes & des Lutins qui ha-

Difficultez qui peuvent ſe concilier.

bitoient les montagnes avec lui, il » eſt viſité continuellement par tout » ce qu'il y a de perſonnes diſtinguées » dans l'un & l'autre ſexe. Au lieu » des gémiſſemens funebres d'une » troupe de ſpectres, & du bruit épou- » vantable de leurs chaines, ſes oreil- » les ſont flattées par le chant mélo- » dieux des oiſeaux, & par le ſon des » plus agréables inſtrumens. Il eſt en- » vironné de Livres & de Sçavans, &c. Cette deſcription, qui repréſente moins une Grotte écartée qu'un appartement magnifique, ne reſſemble gueres à l'édifice ſouterain, aux cabinets obſcurs, aux avenuës tortueuſes, à la mouſſe, & aux vieux arbres, que j'ai décrits. Quoiqu'il en ſoit, je ne tarderai point à m'éclaircir, par la vûë d'un plan exact du lieu qui vient d'être publié (*a*) par ordre de la Reine, avec des remarques & des explications. Le doute que je marque ſur la relation de mon Correſpondant fera honneur à ma ſincérité, & ne ſçauroit faire tort à la ſienne,

(*a*) The rarities of Richmond, being an exact deſcription of the Hermitage and Merlin's cave. *Chez Curl, prix* 1. *sh.*

juſqu'au nouvel éclairciſſement que je promets.

En l'attendant, avec les obſervations du Craftſman, qui ont toujours autant d'utilité que d'agrément, je joindrai ici ce qu'un Auteur eſtimé (*a*) a recueilli de plus vraiſemblable, concernant la perſonne & les talens de Merlin. C'eſt une folle imagination, que de le croire fils d'un Incube; non qu'il ſoit difficile, ſuivant l'Auteur que je cite, de prouver la poſſibilité de cette ſorte d'origine; mais on manque de preuves pour le fait. Il paroît certain, par tous les anciens monumens, que Merlin vivoit ſous le Roi Arthur, & qu'il fut un de ſes principaux Conſeillers. Il avoit dans le Comté de Wilts un château nommé *Merlinsbury*, qui ſe nomme aujourd'hui Marlborouw, par corruption de langage, & dont il ne ſubſiſte plus que les ruines, entre Bath & Londres. La groſſeur ſurprenante des pierres dont il reſte encore un grand nombre, a fait croire à la poſtérité qu'elles n'avoient pû être employées

Recherches curieuſes ſur Merlin.

(*a*) Sir Joh'ns Harrington Orlando furioſo. *Lib.* 3. *p.* 28.

par les forces humaines, & cette opinion, joint à quelques traits de la sageſſe de Merlin, qui s'étoient perpetuez d'âge en âge, eſt la premiere ſource de l'erreur populaire qui l'a fait paſſer pour Magicien. On lui attribuë de même la conſtruction du fameux Temple ruſtique nommé *Stone henge*, qui brave encore les injures du tems, dans la plaine de Salisbury. Quelques-uns mettent le Tombeau de Merlin dans la Province de Cornwal, d'autres dans la Principauté de Galles; mais tous paroiſſent s'accorder ſur le genre extraordinaire de ſa mort. Il aimoit une Dame nommée *Lake*, dont tout ſon mérite ne pouvoit attendrir le cœur. Ses ſoins n'avoient même ſervi qu'à le faire haïr. Un jour qu'il l'avoit entretenu de ſon ſçavoir, il lui en fit voir une preuve dans un monument qu'il avoit conſtruit pour lui ſervir de Tombeau à lui-même, & à celle qui ſeroit ſon Epouſe. L'art conſiſtoit principalement dans la maniere de l'ouvrir & de le fermer, qui n'étoit connuë que de lui. Ayant eu l'indiſcrétion de l'apprendre à Madame Lake, cette ruſée lui fit quelques objections ſur la petiteſſe du Tombeau,

Sa fin tragique.

qui ne paroiſſoit pas capable, lui dit-elle, de contenir deux corps. Merlin lui fit voir que cela étoit poſſible, en s'y plaçant en ſa préſence, & Madame Lake qui crut cette occaſion favorable pour ſe délivrer de ſes importunitez, ferma la porte auſſitôt ſur lui.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE CIII.

SI la multitude des Auteurs & des Livres ne prouve rien dans une Nation en faveur du ſçavoir & du bon goût, elle marque du moins que l'inclination pour les Lettres y eſt dominante, & c'eſt un mérite qu'il eſt permis de faire valoir. N'examinons pas ſi c'eſt le ſeul que nous puiſſions nous attribuer aujourd'hui. Le droit d'en juger n'appartient qu'à la poſtérité. Mais il eſt certain que les Ouvrages d'eſprit n'ont jamais été en ſi grand nombre ; & ſi par un calcul aſſez facile on ſuppoſoit qu'il y eût ſeulement la même proportion entre cha-

Réflexions ſur les Lettres, ſur le goût, &c.

que Ecrivain, & le nombre de ſes Lecteurs, qu'il y a communément entre un Manuſcrit & la quantité d'Exemplaires qu'on en tire dans l'impreſſion, on pourroit dire hardiment que tout Paris n'eſt compoſé que de Lecteurs & d'Auteurs.

Cette proportion peut-elle être ſuppoſée comme une choſe réelle ? C'eſt aux Libraires à répondre, car tout autre témoignage eſt ſuſpect. Mais je n'entends que leurs plaintes ſur des milliers d'Exemplaires rebutez qui s'accumulent dans leurs Magaſins. Le calcul précédent n'eſt donc pas juſte ; il y a bien moins de Lecteurs que de Livres, ou du moins la répartition des Lecteurs n'eſt pas égale, & tous les Auteurs ne doivent pas ſe flatter d'en avoir le même nombre. Peut-être eſt-il vrai que tout le monde lit ; mais on ne lit pas tous les Livres. Ainſi quoique je n'aye pas eu la témérité de décider ſi le ſçavoir & le bon goût ſont un mérite que notre Nation puiſſe aujourd'hui s'attribuer, il me ſemble que la queſtion s'éclaircit juſqu'à un certain point par cette derniere remarque ; car l'une de ces deux conſéquences eſt certaine, ou que nous manquons de ſçavoir &

de goût, si les Livres que nous refusons de lire portent ces deux caracteres ; ou que ce sont ces malheureux Livres qui manquent eux-mêmes de ces deux qualitez, s'il est vrai qu'elles doivent être attribuées à la Nation qui les rejette.

Je ne dis rien de nous qui ne puisse s'appliquer à l'Angleterre, où la passion d'écrire est aussi féconde, & n'est pas plus heureuse. Il est clair de même que le reproche y doit tomber, ou sur les Auteurs ou sur les Lecteurs. Cependant il est vrai aussi que chez les Anglois comme en France, si l'on ne lit pas tous les Livres, il y a des Livres qui sont lûs de tout le monde ; & le préjugé qui naît de là en faveur de ces heureux Ouvrages, n'est pas moins favorable pour ceux qui ont cette ardeur à les lire. Dans quelque siecle qu'on veüille se supposer, ce qui plaît à tout le monde ne sçauroit être absolument indigne de plaire ; parce qu'il est comme impossible que l'ignorance & le mauvais goût soient si généralement répandus, qu'ils regnent sans exception.

Prenons des exemples dans l'une & l'autre Nation, & faisons céder le mérite de l'ordre à celui du mélange & de la variété.

Memoires de Comminges. Les Mémoires de Comminges se sont fait lire de tout le monde avec goût, & passent tout d'une voix pour un Livre bien écrit. Quand je ne me serois pas convaincu par moi-même de la justice de cet éloge, je n'en conclurois pas moins qu'ils le méritent. Que l'invention y soit stérile; qu'elle blesse la vraisemblance dans la conclusion bizarre de l'avanture; qu'elle la blesse encore dans la maniere dont cette conclusion est amenée, parce que l'Auteur n'a pas donné à la passion des deux Amans un caractere assez fort & assez extraordinaire pour la faire juger capable d'une catastrophe si peu attendue; c'est ce qui demeure à discuter entre des Critiques: mais il est aussi constant pour moi par le jugement unanime du Public que par le mien, que c'est un Livre fort bien écrit.

Lettres de M. Pope. Les Lettres de M. Pope que j'annonçai il y a quelques semaines, ont réüni sur deux points les sentimens du Public; le stile, dit-on, en est pur & agréable, & l'esprit y brille de toutes parts. Les Critiques, qui ne se bornent point à louer ce qui est digne de l'être, prétendent que c'est aussi tout ce qu'il y faut chercher, & que cette

multitude d'obſervations littéraires ; d'anecdotes curieuſes de la Cour & de la Ville, de principes & de réflexions utiles pour toutes les Sciences & tous les Arts, qu'on attendoit ſur les premiers bruits qui s'en étoient répandus, ſe réduiſent à des choſes aſſez communes, ou qui ne méritent pas du moins de ſi beaux noms. Je me ſuis trouvé de l'opinion des Critiques, après avoir lû l'Ouvrage ; mais ſoit que le Public ne ſoit point capable en effet de ſe tromper, ſoit que je me laiſſe ſéduire par ſon autorité, & que je me rende l'eſclave de la regle que j'ai établie, rien n'eſt à mon gré ſi ingénieux & ſi bien écrit que les Lettres de M. Pope. J'ajoûte qu'il y regne un certain feu qui le fait reconnoître pour Poëte, juſques dans les choſes les plus ſimples & les plus communes. C'eſt comme le *trop plein* de ſes Poëſies. Il ſeroit difficile de faire paſſer cette ſorte de beauté dans une Traduction, parce qu'elle dépend fort ſouvent de la force des mots & des tours Anglois, auſquels notre Langue n'en fournit pas toujours d'équivalens. C'eſt apparemment cette raiſon qui a fait renoncer M. D..... à ſon entrepriſe ; mais il auroit pû choiſir du

moins dans les trois volumes ce qui n'étoit point ſujet à ces difficultez, & nous en former un Ouvrage moins long, qui n'auroit pas laiſſé d'être agréable. Quoique les Anecdotes, par exemple, n'y ſoient pas auſſi curieuſes ni en auſſi grand nombre qu'on l'avoit fait eſpérer, il s'en trouve quelques-unes qui deviennent intéreſſantes par le nom des grands Hommes qu'elles regardent. Voici des circonſtances de la mort du célebre *Wycherley*, qui n'avoient point été connuës juſqu'aujourd'hui. La Lettre eſt du 21. de Janvier 17^{15}_{16}, adreſſée à M. *Blount*.

Circonſtances de la mort de Wycherley.

» Je n'ai rien de plus intéreſſant à » vous écrire que les dernieres circonſ- » tances de la vie de notre cher Wy- » cherley, cet admirable Poëte Comi- » que. Il m'avoit aſſûré pluſieurs fois, » & je ne doute point qu'il n'eût dit » la même choſe à ſes autres Amis, » que ſon deſſein étoit de ſe marier, » auſſitôt qu'il ſeroit aſſez malade pour » déſeſpérer que ſa ſanté pût ſe réta- » blir. Il a tenu parole avec une fi- » délité qui nous a ſurpris. Peu de » jours avant ſa mort il a reçu dans » l'eſpace de la même heure les deux » Sacremens de l'Extrême-Onction &

» du Mariage. Bien des perſonnes ſen-
» ſées croyent comme lui que ce ſont
» ceux qu'on devroit recevoir les der-
» niers ; & ſi vous y prenez garde, le
» Mariage eſt placé dans nos Catéchiſ-
» mes (*a*) après l'Extrême-Onction,
» pour nous ſignifier apparemment
» l'ordre du tems, auſſibien que celui
» de la dignité. Notre cher Ami, éten-
» du ſur un lit qu'il ne devoit plus
» quitter, a crû ſatisfaire ainſi à ſa
» conſcience, en recevant tous les Sa-
» cremens de l'Egliſe, & nous a donné
» un exemple héroïque de juſtice, en
» puniſſant par cette action ſon héri-
» tier préſomptif, qui en avoit uſé
» fort mal avec lui. Ajoûtez un troi-
» ſiéme mérite, qui eſt celui de s'être
» mis en état de payer toutes ſes det-
» tes ; car il a ſatisfait auſſitôt tous ſes
» créanciers avec la ſomme que ſon
» épouſe lui apportoit pour dot ; il lui
» a laiſſé pour la dédommager quatre
» cent livres ſterling de rente, (*b*) & ſon
» neveu qui dévoroit depuis long-
» tems ſa ſucceſſion, n'a eu de reſte que
» le cadavre du Teſtateur, avec quel-

(*a*) Wycherley étoit Catholique, & M. Pope l'eſt auſſi.

(*b*) Environ dix mille livres de France.

» ques petites Terres hypothéquées.
» J'ai entretenu deux fois le chef
» Wycherley dans l'intervale de ſon
» mariage juſqu'à ſa mort. Je l'ai trou-
» vé plus tranquile & d'une humeur
» plus agréable qu'il n'a jamais été
» dans ſa meilleure ſanté. Il ne pa-
» roiſſoit point effrayé de la mort, ni
» même fort honteux de ſon mariage,
» ce qui m'a le plus ſurpris dans un
» homme de ſon caractere. La veille
» du jour qu'il eſt expiré il appella ſa
» jeune femme près de ſon lit, & il la
» conjura de ne pas lui refuſer la der-
» niere choſe qu'il avoit à lui deman-
» der. Sur la promeſſe qu'elle fit de
» lui obéir, il lui dit : *Ma chere, c'eſt*
» *une bagatelle ; je vous demande en grace*
» *ſeulement de ne pas épouſer un ſecond*
» *vieillard.* Je ne puis m'empêcher de
» faire ici une Remarque ; c'eſt que la
» maladie, dont l'effet ordinaire eſt
» d'altérer l'eſprit & le jugement, a
» rarement le pouvoir de changer un
» caractere tourné à la plaiſanterie. M.
» Wycherley en eſt une nouvelle preu-
» ve, puiſqu'il a conſervé le ſien juſ-
» qu'au dernier ſoupir. Cependant je
» trouve que la priere qu'il faiſoit à ſa
» femme avoit quelque choſe de dur

» pour elle ; car pourquoi vouloir l'empêcher de doubler ſon revenu aux » mêmes conditions ? Il eſt rare que » les hommes les plus ſages & du génie le plus diſtingué, ſentent croître » leur eſprit & leur ſageſſe aux derniers » momens de leur vie ; mais ce qu'on » peut dire du moins à la gloire de notre ami, c'eſt qu'il a ſoutenu juſqu'à » la fin ſon caractere, & qu'il a fort » bien ſuivi pour lui-même un conſeil » d'Horace qu'il avoit tâché de pratiquer dans ſes Pieces.

» *Servetur ad imum*
» *Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.*

Réflexions ſur les caracteres d'eſprit.

En loüant juſqu'à un certain point les Lettres de M. Pope, je ne puis m'empêcher d'obſerver que les plus agréables ne ſont pas celles où il paroît qu'il a voulu l'être par une affectation de plaiſanterie. Il eſt rare en effet qu'un génie auſſi élevé que le ſien s'abaiſſe ſans contrainte juſqu'au badinage. Il y a peu de qualitez d'eſprit moins compatibles que l'enjouëment & la force. Elles s'excluent même mutuellement, ſurtout dans ceux qui font un uſage conſtant de l'un ou de l'autre ; & quand on ſuppoſeroit qu'elles puiſſent s'accorder parfaitement, je ne ſçais ſi des

Lecteurs accoutumez à l'idée ſimple qu'on ſe forme ordinairement du caractere d'un Ecrivain, pourroient concilier dans le même ſujet deux perfections au même dégré. Ainſi ſoit de la part de l'Ouvrage, ſoit de celle des Juges, il y a toujours quelque choſe à perdre pour un Auteur qui veut réünir deux talens oppoſez ; & par l'un ou l'autre de ces deux motifs, je conſeillerois à tout homme d'eſprit qui s'eſt diſtingué dans un genre, de penſer moins à ſortir de ſa ſphere qu'à s'y perfectionner. Quelques traits d'une Lettre badine de M. Pope vérifieront mes maximes.

Lettre badine de M. Pope ſur les chiens.

Après avoir relevé le prix d'un ami fidele & ſoutenu qu'un chien mérite une certaine eſtime pour ſa fidélité, M. Pope entreprend la deſcription de ſon chien. » Je veux, dit-il, vous parler de mon chien, car je ſens que la » bile me ſurmonte & je pourrois dire » quelque choſe de pis. Pourquoi ne » me ſeroit-il pas permis de vous faire » l'éloge de mon chien ? Montagne, en » comparaiſon de qui je ne ſuis moi-» même qu'un chien, n'a-t-il pas fait » celui de ſon chat ?

Dic mihi, quid meliùs deſidioſus agam ?

» Vous ſçaurez donc que comme la
» reſſemblance produit ordinairement
» l'amitié, mon chien favori eſt com-
» me moi petit, maigre, & d'une aſſez
» mauvaiſe taille. Il ne tient pas beau-
» coup de l'Epagneul par ſes flatteries,
» mais il a ce qui mériteroit aſſez d'ê-
» tre imité par tous les hommes, une
» eſpece d'affection taciturne qui ſe dé-
» clare plus lorſqu'il me voit maltraité
» par les autres, que lorſque nous mar-
» chons tranquillement enſemble. Si
» le principal point de l'amitié conſiſte
» à ſuivre les mouvemens & les incli-
» nations de ce qu'on aime, mon chien
» poſſede cette qualité au ſuprême dé-
» gré. Suis-je aſſis ! Il ſe couche à ter-
» re. Il marche lorſqu'il me voit mar-
» cher. C'eſt plus qu'une infinité d'a-
» mis ne peuvent faire ; témoin la pro-
» menade que je fis à Saint James avec
» vous il y a près d'un an. Vous trouve-
» rez dans l'Hiſtoire plus d'exemples de
» la fidélité des chiens que de celle des
» amis, quoiqu'il y en ait un grand nom-
» bre ſur leſquels je ne voudrois pas
» trop inſiſter, parce qu'ils ſont peut-
» être auſſi fabuleux que celui de Pyla-
» de & d'Oreſte. Cependant je puis
» dire à l'honneur des chiens, que les

» deux plus anciens de tous les Livres,
» la Bible & Homere, ont parlé de
» ces animaux avec une conſidération
» particuliere. L'éloge du chien de
» Tobie eſt le plus remarquable, par-
» ce qu'il ne paroît point qu'il y eût
» d'autre raiſon de le faire que ſon mé-
» rite extraordinaire. Pour *Argus*, le
» chien d'Ulyſſe, vous ſçavez s'il y a
» rien de plus pathétique que la deſ-
» cription qu'en fait Homere ; & tou-
» tes les circonſtances examinées, je
» regarde cet endroit comme une mar-
» que admirable du bon naturel du
» Poëte. Plutarque rapportant com-
» ment les Athéniens furent contraints
» d'abandonner Athenes du tems de
» Themiſtocles, interrompt le fil de
» ſon Hiſtoire, uniquement pour re-
» préſenter les cris & les aboyemens
» épouvantables des chiens qu'ils laiſ-
» ſoient après eux. Il en loue un par-
» ticulierement, qui ſuivit ſon Maître
» au travers des flots juſqu'à Salamine,
» où étant mort, les Athéniens honore-
» rent ſa mémoire par un Tombeau,
» & donnerent à cette partie de l'Iſle
» le nom de *Sépulture du Chien.* Cette
» marque de conſidération pour un
» chien, de la part du plus poli de

» tous les Peuples, mérite d'être bien
» observé. Un exemple moderne du
» même respect, quoiqu'à la vérité il
» s'en trouve peu dans ces derniers
» tems, est l'institution de l'Ordre de
» Dannemarck, qui porte injustement
» aujourd'hui le nom d'Ordre de l'Elé-
» phant, mais qui n'a été formé dans son
» origine que pour faire honneur à la fi-
» délité d'un Chien nommé Wildbrat,
» qui demeura constamment attaché
» au Roi son Maître, malgré la déser-
» tion générale de tous ses Sujets. Ce
» fut dans cette vûë que le Roi fit
» prendre à son Ordre cette Devise,
» qui subsiste encore : *Wildbrat a été*
» *fidele.* Sir William Trumbull m'a
» raconté un trait qu'il avoit appris
» d'un témoin même de ce qu'il con-
» noit. Un jour que le Roi Charles
» étoit à s'entretenir familierement
» avec quelques-uns de ses Courtisans,
» (c'étoit dans le tems de ses disgra-
» ces,) le discours tomba sur les chiens,
» & quelqu'un mit en question quelle
» espece mérite la prééminence. Tout
» le monde fut d'avis que c'étoient
» l'Epagneul ou le Lévrier. Mais le
» Roi se déclara pour le Lévrier, par-
» ce qu'il avoit, dit-il, tout le bon

Trait du Roi Charles I.

» naturel de l'autre, ſans en avoir les
» flateries : Satyre aſſez fine contre la
» plûpart des Courtiſans, par leſquels
» je conclurai mon diſcours ſur les
» Chiens. Appellez-moi *Cynique*, ou
„ de tel nom qu'il vous plaira, pour
„ vous venger de mon impertinence;
„ je ſerai ſatisfait ſi vous me croyez
„ ſincere, lorſque je vous aſſûre, un
„ peu trop hardiment peut-être pour
„ un Chrétien, que de tous les chiens
„ du monde, vous n'en trouverez au-
„ cun de plus fidele que votre très-
„ humble, &c.

On ne ſera pas moins curieux de connoître le goût de M. Pope pour le ſtile galant. Je prends une de ſes Lettres au hazard.

A Madame de M. . . . .

Lettre galante de M. Pope.

» C'eſt un uſage aſſez bien établi dans
» cette Ville, que lorſqu'un homme a
» reçu quelques faveurs d'une Dame, il
» doit prendre avec elle des manieres
» moins ſoumiſes. Le droit de notre ſe-
» xe eſt de nous attribuer toujours le
» double de ce que le vôtre nous accor-
» de. Suivant ce principe, Madame, je
» ſuis autoriſé à vous écrire aujourd'hui
» avec beaucoup d'impudence, parce
» que vous m'avez fait une réponſe mo-

» deſte; & ſi vous preniez la réſolution
» de me refuſer cet honneur à l'ave-
» nir je dois prendre en vrai Petit-
» Maître votre ſilence pour un conſen-
» tement. Peut-être ſerez-vous ſurpriſe
» que ma Lettre vous ſoit adreſſée plu-
» tôt qu'à votre mere, qui eſt une de
» mes anciennes connoiſſances, à vous
» dis-je, qui êtes une Dame charmante,
» qui avez les yeux brillans, &c. Ma
» premiere raiſon, Madame, pour vous
» préférer à elle, c'eſt qu'une fille eſt
» plus jeune que ſa mere. La ſeconde,
» c'eſt que je m'imagine qu'ayant été
» plus tard qu'elle à l'Ecole, vous lirez
» plus couramment mes Lettres. En-
» fin, n'ayant point d'affaire qui vous
» occupe, le tems ne vous manquera
» point pour m'écrire, & peut-être
» cette occupation vous empêchera-t-
» elle de faire pis: elle ſauvera, par
» exemple, de quelques-uns de vos
» pernicieux regards, quelques honnê-
» tes Gentilshommes de votre voiſina-
» ge. Jettez les yeux ſur le papier,
» Madame, c'eſt-là qu'ils peuvent tom-
» ber innocemment. La vûë des hom-
» mes eſt ſéduiſante. Les Livres ſont
» dangereux: ceux qui parlent d'amour
» attendriſſent le cœur; ceux qui trai-

» tent de dévotion agiſſent ſur la rate.
» Si vous regardez les arbres, vous ver-
» rez qu'ils s'embraſſent; ſi vous tour-
» nez vers les oiſeaux & les bêtes, ils
» font l'amour. Le Soleil eſt trop chaud
» pour votre ſang, la Lune n'eſt bonne
» qu'à vous inſpirer de la langueur &
» de la mélancolie. Encore une fois,
» Madame, jettez les yeux ſur le pa-
» pier, & prenez le parti de ne lire que
» des Lettres telles que les miennes,
» qui ne portent au cœur ni traits ni
» flâmes, & qui ne reſpirent que l'in-
» nocence & la ſimplicité. Je vous per-
» mets néanmoins un bonnet doublé
» de verd pour vos yeux; mais prenez
» garde qu'il ne ſoit bientôt terni par
» le feu qu'ils jettent continuellement.
» On m'a dit que votre main, dont
» vous vous êtes trop ſervi pendant tous
» ces jours brillans pour mettre votre
» viſage à l'ombre, s'eſt un peu noir-
» cie, pour avoir été ſeulement trop
» proche de vos yeux..... Graces au
» Ciel, j'en ſuis éloigné de trente
» lieuës..... Enfin pour le mal que
» j'ai à craindre de vous, je me fierois
» encore plus à votre main qu'à vos
» yeux; & quoique je me doute bien
» que vous ferez couler dans votre

» plume quelque chose de la malice
» de votre cœur, cependant comme
» l'attaque ne sera pas subite & impré-
» vûë, & que j'aurai le tems de faire
» du moins un signe de croix, tandis
» que j'ouvrirai vos Lettres, j'espere
» qu'à la distance où je suis, le secours
» du Ciel aura la force de me garantir.
» M. B..... m'assure que vous êtes
» belle comme un Ange. Pour moi
» j'ai perdu l'idée de votre visage de-
» puis deux hyvers que je ne vous ai
» vû. Je ne sçai si vous êtes grande ou
» petite, ni en un mot quelle sorte de
» créature vous êtes, & je suis seule-
» ment certain en général que vous en
» êtes une très-dangereuse, & dont je
» prierai toujours le Ciel de me défen-
» dre. Quand M. B.... m'écrira que
„ vous êtes attaquée de la petite Vé-
„ role, que vous en porterez bien des
„ marques, ou que vous aurez perdu
„ l'éclat de votre teint, je le prierai
„ d'avoir soin qu'on en fasse des re-
„ merciemens au Ciel dans l'Eglise de
„ votre Paroisse, & aussitôt que cela
„ sera exécuté, je ne me ferai plus
„ presser pour vous aller voir à Blif-
„ teing, sans précautions même &
„ sans armure. Je ne ferai point dif-

„ ficulté alors de manger tout ce qu'il „ vous plaira de m'offrir, ſans aucune „ défiance de poiſon, de vous prendre „ par la main ſans gants, ni même „ de vous ſuivre dans une allée de vo- „ tre bois ſans appeller quelqu'un pour „ m'accompagner. Ce dernier point, „ Madame, eſt le plus ardent de mes „ ſouhaits; mais que les objets de nos „ deſirs ſont différens! Votre cœur s'é- „ crie en ſoupirant : O Comédies, „ Promenades, Opéra, Aſſemblées, „ Londres! Et le mien dit ſans ceſſe „ avec tranſport : O Bois, Jardins, „ Etangs, Rochers, Grottes! M. de „ M...!

Je ne donne point ces trois lambeaux pour ce qu'il y a de plus digne de M. Pope dans ſes Lettres. C'eſt un eſſai, qui ſera ſuivi dans une autre Feüille, de la Traduction de quelques-unes de ſes plus ſérieuſes Penſées ſur quelque point de Littérature ou de Morale, & j'annonce d'avance qu'on y reconnoîtra l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Homme*, & de pluſieurs Ouvrages du même prix. Elles auront même cet avantage, qu'ayant été compoſées en proſe, & ne changeant point de nature dans ma Traduction, elles paroîtront

Perte pour les Ouvrages à être traduits d'un genre de ſtile à

moins contraintes que celles de l'Eſſai ſur l'Homme, qui n'étoient pas faites pour être lûës ſans les ornemens de la Poëſie. Un ſtile ſi ſententieux a beſoin d'être adouci par le charme de la meſure & de l'harmonie poëtique, ſans quoi il tient trop de la dureté de celui de Séneque, dont Montagne diſoit, qu'il *n'étoit bon qu'à être cité par morceaux.*

Le deſſein que j'avois d'employer le reſte de cette Feüille à faire connoître quelques Ouvrages nouveaux de Londres, eſt interrompu par l'arrivée de pluſieurs Lettres qui ſeront ou plus utiles ou plus agréables à mes Lecteurs. La premiere demande quelqu'explication.

Découverte d'un Spécifique pour l'apoplexie.

Il y a peu de perſonnes qui n'ayent eu l'occaſion de ſe convaincre, du moins par le malheur d'autrui, que de tous les maux auſquels notre fragilité nous expoſe, l'Apopléxie eſt le plus fatal & le plus redoutable. Elle eſt parmi les accidens intérieurs ce que la Foudre eſt entre ceux qui nous menacent au dehors; imprévûë dans ſes attaques, prompte dans ſon exécution, & preſque toujours incurable dans ſes effets. La jeuneſſe & la force ne ſont point une barriere pour elle. Il ſem-

ble au contraire que c'eſt aux conſtitutions les plus vigoureuſes qu'elle déclare la guerre, & que la perfection de la ſanté eſt le point qu'elle attend pour la ruiner tout d'un coup. C'eſt proprement le mal des perſonnes riches & des perſonnes heureuſes, parce que la fortune & le contentement du cœur produiſent ordinairement cette fleur de ſanté & d'embonpoint qu'elle prend comme plaiſir à détruire. Qui ne ſeroit pas effrayé de voir périr en un inſtant, par une ſeule attaque de cette furieuſe maladie, des perſonnes à qui tout promettoit la plus longue vie, & à qui tout devoit la faire deſirer! Qui ne tremble roit pas dans la crainte continuelle du même malheur?

Si ces réflexions ſont juſtes, il doit paroître ſurprenant que la Médecine, la Chymie, & les autres Arts qui ſe ſont employez ſi heureuſement à la découverte de mille remedes pour des maux beaucoup moins dangereux, ayent manqué de ſoins ou de ſuccès contre l'Apoplexie. Enfin, l'attente du Public eſt ſatisfaite, & c'eſt à la France que le reſte du Monde en aura l'obligation. Les Pacquets du Sieur

Arnoult s'accrédite jusqu'au point de se faire regarder comme un Spécifique infaillible, non seulement pour guérir le mal, mais même pour le prévenir. Outre l'expérience constante qu'une infinité de personnes en ont faite en France, les Anglois viennent d'y mettre leur sceau par leur approbation, & par le témoignage public des effets qu'ils en ont ressenti. Voici l'Extrait d'une Lettre de M. Wilf écrite à M. de Saint Amant à Paris, le 21. de Novembre dernier, dans laquelle il marque la joye & la reconnoissance de sa Nation, où le mal étoit devenu fort commun ces dernieres années.

Le Spécifique a été éprouvé en France & en Angleterre.

Lettre de M. Wilf à M. de Saint Amant.

„ Voici, Monsieur, ce que je puis „ répondre aux questions que vous me „ faites au sujet du remede contre l'A- „ poplexie que vous m'avez envoyé. „ Ce Spécifique a véritablement pro- „ duit d'admirables effets sur les per- „ sonnes affligées qui en ont fait usage. „ Je puis même ajoûter qu'il en a pro- „ duit de si prompts sur quelques per- „ sonnes, que leur guérison a paru „ surprenante.

„ Je vous prie de me mander si le „ Sieur Arnoult a des Concurrens à „ Paris; car il a paru un Remede sem-

„ b'able, qui eſt venu de France, & „ qui n'a pas produit à beaucoup près „ de ſi bons effets.

„ La modicité du prix de ſes der„ niers Pacquets nous a d'abord paru „ ſuſpecte ; mais pour ne pas décider „ légerement dans une choſe de cette „ importance, on a fait chercher ſoi„ gneuſement deux hommes de même „ tempéramment & également attaquez „ d'Apoplexie. Nous avons vû avec „ étonnement qu'au bout de quatre „ jours celui qui avoit porté un Pac„ quet du Sieur Arnoult* s'eſt trouvé „ parfaitement bien, & le Pacquet di„ minué de près d'un tiers ; mais celui „ qui avoit fait uſage du Pacquet ano„ nyme n'a ſenti aucun ſoulagement. „ Une différence ſi ſenſible nous a dé„ terminez à ſubſtituer au Pacquet „ anonyme un Pacquet du Sieur Ar„ noult, & le cinquiéme jour nous „ avons eu la ſatisfaction de voir pro„ duire à celui-ci l'effet que nous avions „ vainement attendu de l'autre.

Comme c'eſt uniquement ſur le témoignage d'autrui que je vante la vertu

(*) M. Arnoult eſt un Marchand Droguiſte, qui demeure à Paris ruë des cinq Diamans.

de ce Remede, l'Extrait qu'on vient de lire ne m'engage point à d'autres réflexions. Cependant ſi quelqu'un ſentoit diminuer ſa confiance par l'idée d'un ſimple Pacquet, dont tout l'uſage conſiſte à le porter ſur ſoi, ſans aucune autre explication, je viendrois au ſecours de M. Arnoult avec les principes de la Philoſophie corpuſculaire que je crois trop bien établis pour laiſſer matiere aux moindres doutes. Deux ou trois exemples, pris ſeulement de la propagation des odeurs, feroient concevoir aux moins pénétrans qu'un volatile renfermé dans un ſac peut s'exhaler en parties inſenſibles, pénétrer les pores, ſe mêler dans la maſſe du ſang, & agir preſque tout d'un coup par les ſecondes voyes, ſuivant ſes qualitez & la nature du mal. Je trouve d'ailleurs, que pour un Remede dont la néceſſité, comme je l'ai déja remarqué, regarde principalement les perſonnes heureuſes & de bonne ſanté, l'Inventeur a bien compris ſes intérêts lorſqu'il l'a fait conſiſter dans une recette ſi commode, que loin d'être accompagnée de la moindre peine, elle ne diminuë rien de leur repos, ni

Réflexions ſur le Spécifique.

de leurs plaiſirs. C'eſt vendre une faveur précieuſe à fort bon marché. Auſſi y a-t-il apparence que les Pacquets ſeront bientôt ſi fort en honneur, que parmi les perſonnes qui ont un peu de raiſon d'aimer la vie on ne ſera plus un moment ſans ce préſervatif.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE CIV.

IL ne faut pas regarder la gloire comme le ſeul fruit extérieur qu'une Nation peut tirer de ſon amour pour les Lettres & du mérite de ceux qui les cultivent dans ſon ſein. Cet avantage, s'il étoit ſeul, ne ſerviroit ſouvent qu'à lui faire des jaloux. Mais il y a dans les Sciences & dans les Arts un charme réel, qui concilie l'affection auſſi ſûrement que l'eſtime, & qui eſt capable d'éteindre juſqu'aux ſentimens de la haine & de la jalouſie. Du moins produit-il infailliblement cet effet ſur les ames bien nées. On a vû des Anglois de cette

Effets de la culture des Lettres.

Exemple dans les Anglois.

glorieuſe eſpece rendre volontairement des témoignages publics de bienveillance & de vénération à Loüis XIV. » dans le tems même, dit un de leurs » plus beaux Eſprits, qu'il ne cherchoit (a) qu'à opprimer la liberté » de leur Nation. Leur ardente inclination pour les Lettres leur faiſoit » oublier tout autre intérêt, pour ne » conſidérer dans l'ennemi de leur liberté que le Protecteur du mérite, » le Rémunérateur du ſçavoir, & par » ces deux endroits le Bienfaiteur du » genre humain. *Axell Oxenſtiern*, Grand-Chancelier de Suede, confeſſe dans une de ſes Lettres à *Grotius*, que n'ayant pas toujours eu le cœur bien diſpoſé pour la France, il avoit été forcé de prendre d'autres ſentimens pour un Pays où l'amour & le bon goût des Sciences étoient comme dans leur ſource, & produiſoient des fruits qui ſe communiquoient à toute l'Europe. Je citerois d'autres exemples, ſi

Dans Axell Oxenſtiern.

(a) M. Pope exprime à peu près le même ſentiment dans une de ſes Letrres : *I treat with him as we do with the grand Monarch* (Lewii the fourteenh) *who has too many great qualities not to be reſpected, tho' we Know he watches any occaſion to oppreſs us.*

le nombre en augmentoit la force : mais ſuppoſant mon obſervation certaine, elle me ſuffit pour en donner une autre à laquelle je ne crois pas qu'on ait plus de peine à ſe rendre : c'eſt que ce penchant pour une Nation lettrée ſe prend encore plus aiſément par ceux qui lui voyent faire uſage de ſes lumieres pour rendre juſtice à leur mérite, & qui reſſentent ainſi l'effet de ſa politeſſe & de ſon diſcernement avec les fruits de ſon ſçavoir. Par exemple, on rapporte que Côme de Médicis, qui haiſſoit mortellement les Juifs, s'adoucit beaucoup en leur faveur depuis qu'il eût appris qu'ils penſoient à profiter de l'Art de l'Imprimerie, qui étoit alors dans ſa naiſſance, pour communiquer au Public les reſtes d'érudition orientale qui s'étoient conſervez parmi eux. Mais cette Nation ruſée, qui s'apperçut d'un changement ſi favorable, & qui en découvrit habilement la cauſe, ayant chargé quelques-uns de ſes plus célebres Rabbins de remercier le Duc par un Diſcours rempli d'éloges, qu'ils n'oublierent pas de rendre public, cette derniere circonſtance acheva tellement de le fléchir, qu'il leur donna pendant tout le reſte

Autre obſervation.

Exemple dans Côme de Médicis.

de ſa vie des témoignages d'eſtime & de protection. Ne remontons pas ſi haut. Sans prétendre que M. le Cardinal A.... ait jamais fait profeſſion de haine pour les François, on peut douter qu'il eût paru ſi ſenſible au mérite ſupérieur d'un Ecrivain de notre Nation, s'il n'eût trouvé dans l'Hiſtoire de Charles XII. un éloge très-flateur du ſien. Son intérêt ſe trouve comme mêlé deſormais avec celui de M. de V.... & l'oblige autant que la reconnoiſſance à faire valoir une plume qui s'eſt employée pour ſa gloire. Il doit l'aimer pour reconnoître les loüanges qu'il a reçûës de lui, & le loüer à ſon tour pour les juſtifier. A la vérité, s'il y avoit une exception à faire à cette eſpece de devoir, ce ſeroit entre deux perſonnes qui ne paroiſſent pas avoir beſoin l'un de l'autre pour arriver à l'immortalité, vers laquelle ils tendent par différentes voyes. Je crois que ſans bleſſer le Héros & l'Ecrivain, on peut dire qu'ils faiſoient fort bien leur chemin, chacun de ſon côté, & qu'ils pouvoient ſe paſſer du ſecours qu'ils ſe ſont prêtez mutuellement. Mais combien y a-t-il de choſes indépendantes, qui ſe ſoutiennent encore

Dans le Cardinal A...

Il écrit à M. de V....

mieux (a) quand elles s'uniſſent, & qui tirent un nouvel éclat l'une de l'autre? Joignons ici deux Lettres, qui éclairciront tout-à-fait ma penſée. L'une eſt de M. le Cardinal A..... & l'autre de M. de V....

A Rome 10. *Février* 1735.

» IL m'eſt arrivé aſſez tard, Monſieur, la connoiſſance de la vie que » vous avez écrite du feu Roi de Suede, pour vous donner bien des graces » pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma » perſonne vous a porté aſſez loin, » puiſqu'avec votre ſtile ſublime d'écrire qui eſt incomparable, vous avez » dit plus en deux mots de moi, de ce » qu'a dit Pline de Trajan dans ſon » Panégyrique. Heureux les Princes » qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits! Votre plume » ſuffit pour les rendre immortels. » A mon égard, Monſieur, je vous » proteſte les ſentimens de la plus parfaite reconnoiſſance, & je vous aſſûre, Monſieur, que perſonne au » monde ne vous aime, ne vous eſti- Sa Lettre.

(a) *Alterius ſic*
Altera poſcit opem res, & conjurat amice. Horat.

» me, & reſpecte plus que le Cardi-
» nal A....

Voici tout de ſuite la réponſe de M. de V.... Elle eſt de ce ſtile dont on grave pour l'éternité.

MONSEIGNEUR,

Réponſe de M. de V....

» La Lettre dont V. E. m'a honoré
» eſt un prix auſſi flatteur de mes Ou-
» vrages, que l'eſtime de l'Europe a
» dû vous l'être de vos actions. Vous
» ne me deviez aucun remerciment,
» Monſeigneur, je n'ai été que l'or-
» gane du Public en parlant de vous.
» La liberté & la vérité qui ont tou-
» jours conduit ma plume, m'ont va-
» lu votre ſuffrage. Ces deux carac-
» teres doivent plaire à un génie tel
» que le vôtre. Quiconque ne les ai-
» me pas, pourra bien être un homme
» puiſſant, mais ne ſera jamais un
» grand homme.

» Je voudrois être à portée d'admi-
» rer de plus près elui à qui j'ai rendu
» juſtice de ſi loin. Je ne me flatte pas
» d'avoir jamais le bonheur de voir
» V. E. mais ſi Rome entend aſſez ſes
» intérêts. pour vouloir au moins ré-
» tablir les Arts, le Commerce, &
» remettre quelque ſplendeur dans un
» Pays, qui a été autrefois le Maître

» de la plus belle partie du Monde ;
» j'eſpere alors que je vous écrirai ſous
» un autre titre que ſous celui de
» V. E. dont j'ai l'honneur d'être avec
» autant d'eſtime que de reſpect, &c.

Il ne paroît point par la Lettre de M. le C. A.... qu'il ſçache auſſi parfaitement notre Langue qu'un de ſes Panégyriſtes l'a prétendu ; & ne pourroit-on pas former ſur cette remarque une objection contre le jugement qu'il porte de l'*incomparable ſtile ſublime d'écrire* de M. de V....! Je répons avec Quintilien, qu'en fait de ſtile, il y a mille beautez qui ſe font ſentir à ceux qui ſont le moins capables de les imiter. D'ailleurs, ce qu'on doit entendre par beauté de ſtile dans un Hiſtorien, ne conſiſte pas ſeulement dans la *correction* & l'élégance des expreſſions & des tours, mais renferme encore l'ordre & le choix des faits, avec la force & la gravité des réflexions, &c. toutes qualitez qu'on peut fort bien découvrir ſans avoir la parfaite connoiſſance d'une Langue. Il n'eſt pas beſoin de ſçavoir écrire en Latin comme Tite-Live pour trouver du goût à le lire, & pour juger qu'il eſt digne de ſa réputation. Alexandre, qui ſentoit le mérite d'Ho-

S'il eſt néceſſaire de ſçavoir parfaitement une Langue pour en goûter le ſtile.

mere jusqu'à se confesser jaloux du bonheur d'Achilles, à qui sa bonne fortune avoit fait tomber en partage un si admirable Ecrivain, n'excelloit pas en Poësie, & *ne faisoit pas des Vers comme il prenoit des Villes.*

Goût naturel, bonne regle.

Qu'il y ait ainsi bien des choses utiles ou agréables dont on connoît tout le prix sans être capable de les égaler dans l'exécution, c'est ce qui paroît encore mieux par le jugement que chacun porte de certains Arts, dont les principes mêmes ne sont connus que de ceux qui les exercent. Avec un peu de goût naturel nous décidons fort juste du mérite d'un Peintre & du prix d'un Tableau. Voici par exemple, quelques observations sur les Peintures & l'Architecture de Fontainebleau, qui ne sont dûës ni à la connoissance ni à l'exercice de ces Arts, & qui n'en ont pas paru moins certaines à d'excellens Artistes auxquels je les ai communiquées. Elles sont d'un Voyageur étranger, qui n'est redevable de son goût qu'à la nature, & qui se plaît à le faire connoître par ces sortes de marques dans tous les lieux où sa curiosité le conduit. Il y a joint même quelques recherches historiques & ce

mélange eſt aſſez curieux pour plaire. Je ne ferai que le traduire, ſans y mettre plus d'ordre que je n'en trouve dans le Manuſcrit qu'il m'a abandonné.

Remarques d'un Voyageur ſur Fontainebleau.

La Maiſon Royale de Fontainebleau eſt un des endroits de France où la paſſion que j'ai de voir des choſes nouvelles & d'un nouveau goût, s'eſt ſatisfaite le plus agréablement. Sa ſituation & la majeſtueuſe irrégularité qui regne dans la plûpart de ſes bâtimens & de ſes cours, me l'avoit fait prendre au premier coup d'œil pour l'ouvrage de la fantaiſie & du caprice. Mais après quelques informations ſur ſon origine & ſes accroiſſemens, j'ai compris qu'il y étoit arrivé, comme au Vatican, que chaque Prince ayant pris plaiſir à l'orner par quelques Pieces de ſon invention, la différence de tant d'idées & de goûts avoit produit dans leur aſſemblage une eſpece de monſtre, qui conſerve néanmoins toutes les apparences d'une ſi noble origine. On m'a fait voir dans un Hiſtorien François du XII. ſiecle, nommé *Rigord*, Moine de Saint Denis & Médecin du Roi, les premieres traces qu'on trouve de cette Maiſon dans l'Hiſtoire. Loüis VII. dit le Jeune,

s'y plaisoit beaucoup, parce que le lieu étoit propre à la chasse. Il augmenta le bâtiment qui y étoit déja, & il y fit construire une Chapelle à l'honneur de la Sainte Vierge & de Saint Saturnin. Elle subsiste encore sous le même nom, mais restaurée, & fort enrichie de dorures & de peintures anciennes, dont les beautez sont médiocres & les Auteurs inconnus. Les Successeurs de Louis VII. prirent le même goût pour cette demeure. Saint Loüis s'y retiroit souvent dans une espece de solitude qui flattoit sa haine & son dégoût pour le monde. Mais François I. répara les anciens bâtimens, les embellit, les augmenta, & en fit de neufs. Il fit bâtir la Cour ovale, qui a été réparée depuis, beaucoup augmentée, & considérablement embellie par Henri II. & ses Successeurs.

Peintres qui y ont été employez.

François fit venir d'Italie *le Primatice*, né à Boulogne de Parens nobles, & Disciple de Jules Romain, que ce Prince avoit pressé de venir lui-même, mais qui s'excusant sur son grand âge lui envoya son Eleve, qu'il regardoit comme l'héritier de ses talens. Le Primatice étoit, comme Michel Ange, bon Peintre, excellent Sculpteur, &

Le Primatice.

très-habile Architecte. Il arriva en France en 1531. à la fleur de son âge, & suivi de plusieurs autres Peintres d'un mérite distingué, tels que le *Rosso*, autrement nommé Maître Roux, qui étoit plus âgé que lui, & Nicolas de Modene, nommé autrement *Messer Nicolo*, dont l'habileté & la diligence surpassoit celle de tous les autres.

Le Primatice dessinoit dans le goût du Parmesan. Il donna non seulement aux Peintres, mais encore aux Architectes & aux Sculpteurs les desseins de la plûpart des Pieces qui furent exécutées à Fontainebleau. C'est ainsi que le Brun animoit tous les Arts sous Loüis XIV. par son travail, ses plans & ses conseils.

Le Rosso étoit de Florence. Grand génie sans maître, cherchant à imiter la maniere fiere & terrible de Michel Ange. Cependant son dessein n'est pas si correct; il est même un peu sauvage, mais toujours d'un excellent goût. Le Rosso.

Nicolas ou *Nicolo* de Modene, étoit fort habile dans une grande jeunesse. Il fit un nombre prodigieux d'ouvrages pendant le regne de François I. & celui de Henri II. Sa vie fut longue, puisqu'il travailloit à la Galerie Nicolo de Modene.

d'Ulysse à Fontainebleau sous Henri IV. lorsque la mort le surprit. Elle est demeurée imparfaite. Quelques Tableaux même n'en sont qu'esquissez, ce qui fait croire aux ignorans que le Peintre étoit médiocre, ou que c'est le tems qui a défiguré son ouvrage.

Modeles apportez de Rome.

En 1540. François I. envoya le Primaticè à Rome avec différens ordres, & retint les autres qu'il fit travailler à Fontainebleau. La principale commission du Primatice étoit de faire modéler à Rome tout ce qu'il y avoit de plus belles Pieces, entr'autres la Colonne Trajane, le Laocoon, &c. Ces modeles furent apportez au Château de Fontainebleau, qui se trouva insensiblement orné d'une si grande quantité de Statuës, de Vases, de Bustes, &c. qu'il pouvoit passer pour une autre Rome. Mais tant de richesses furent transportées dans la suite en d'autres lieux & la plûpart dissipées. Les Modeles après s'être conservez assez longtems au vieux Louvre, eurent aussi le même sort. S'il s'y en trouve aujourd'hui quelques-uns, ou à l'Académie Royale de Peinture, c'est Loüis XIV. qui les a fait venir de Rome.

Leur sort.

Entre ceux dont on est redevable

aux ſoins du Primatice étoit le beau Cheval de Marc Aurele, qui fut tiré en plâtre par Vignolle, auſſi bon Sculpteur qu'Architecte. Cette fameuſe Statuë équeſtre paſſoit pour ce que l'Europe avoit de plus parfait dans ce genre. On rapporte de Carle Maratti, célebre Peintre Italien, & homme de beaucoup d'eſprit, que toutes les fois qu'il paſſoit devant elle en allant au Capitole, il s'arrêtoit pour la regarder; & que repaſſant au même lieu il adreſſoit la parole au Cheval, & lui diſoit: Quoi! te voilà encore à la même place? Que ne marches tu! Eſt-ce que tu as oublié que tu es en vie? Le deſſein de François I. étoit de la faire exécuter en marbre ou en bronze. En attendant, il fit placer le Modele dans la principale Cour du Château ſous un baldaquin ſoutenu par des colonnes & cette Cour conſerve encore le nom de Cour du Cheval. La Colonne Trajane devoit être exécutée auſſi en marbre blanc.

Statuë Equeſtre de Marc-Aurele.

Trait de Carle Maratti.

Pendant l'abſence du Primatice, le Roi fut ſi ſatisfait des ſervices de Maître Roux, qu'il le fit Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, & Intendant de ſes Bâtimens, Charge déja

considérable, puisqu'elle avoit été possédée par le pere du Cardinal de la Bourdaisiere & par M. de Villeroy. Mais il joüit peu de sa fortune. Il mourut empoisonné, soit que ce malheur lui fût arrivé, comme quelques-uns le prétendent, en composant du vernis, soit que ce fût l'ouvrage de quelques Peintres jaloux, qui se désirent secretement d'un tel Rival. Primatice à son retour le trouva mort, & lui succéda dans la Charge d'Intendant des Bâtimens (*a*). Il acheva plusieurs Tableaux qui étoient demeurez imparfaits dans la Galerie, mais il se dispensa par respect de toucher à ceux que M. Roux n'avoit pas achevez. Ces Peintures ont été si altérez par le tems, qu'il n'est pas possible de distinguer ce qui est de la seule main du Primatice ou du Rosso.

Vignolle. Vignolle vint aussi en France. Il donna des Desseins pour Fontainebleau, pour le Louvre, & pour le Château de Chambord.

Henri II. Catherine de Médicis, Charles IX. & Henri IV. ont embelli Fontainebleau par différens ouvrages.

(*a*) Le Roi lui donna en 1544. l'Abbaye de Saint Martin de Troyes.

La Cour des Fontaines dont l'Architecture respire un goût sublime est du fameux Philibert de l'Orme, sous Charles IX. Elle a été ornée de quelques Bustes & de quelques autres Figures de Germain Pilon excellent Sculpteur François, Auteur de la Fontaine des Innocens à Paris, qui passe pour un chef-d'œuvre. Germain Pilon. Sous Henri IV. on vit naître la Cour des Cuisines, les Jardins, le Canal, & l'on vit les Peintures se multiplier par les mains des meilleurs Maîtres. Dubois peignit entr'autres choses la Galerie de la Reine & l'Appartement du même nom, dans lequel on voit un Cabinet où il a représenté les amours de Tancrede & de Clorinde, dans un goût de dessein assez commun, mais d'un pinceau léger & d'un excellent coloris. Freminet autre Peintre François qui s'étoit formé en Italie & qui cherchoit à imiter Michel Ange, entreprit la Voûte de la grande Chapelle de Fontainebleau; mais la mort l'interrompit en 1519. Il fut dans une si haute estime auprès d'Henri IV. & de Loüis XIII. que le dernier de ces deux Princes le fit Chevalier de Saint Michel & son premier Peintre. Son ouvrage est de-

Dubois. Freminet.

meuré en proye à la cenſure des ignorans, qui le prennent pour médiocre, parce qu'il n'eſt pas fini. Cependant l'œil d'un Connoiſſeur y trouve des choſes admirables, des camayeux, des griſailles, & la chute des mauvais Anges que l'on croiroit deſſinée par le grand Maître qu'il ſe propoſoit d'imiter. Cette Chapelle d'ailleurs eſt à mon gré ce qu'il y a de plus admirable à Fontainebleau. Elle a été bâtie pour François I. par le Primatice, qui s'eſt efforcé de la rendre belle, & qui a bien réüſſi. Elle eſt d'une légereté admirable, & l'Architecture en eſt d'une nobleſſe & d'une élégance, que rien ne peut ſurpaſſer. Auſſi paroît-il que depuis François I. les Rois qui ont eu du goût ſe ſont efforcez à l'envie de la réparer & de l'embellir.

Le plus bel appartement de Fontainebleau eſt celui que la Reine mere de Loüis XIV. a fait bâtir, & qui donne ſur l'Etang.

Depuis Freminet, il me ſemble que le bon goût a toujours été en diminuant en France, juſqu'à ce que Blanchard & Vouet l'y rapporterent d'Italie. Le Brun & ſes Eleves le ſoutinrent fort heureuſement ſous Loüis

XIV. & ce Prince, qui, pendant près d'un ſiecle de regne, fit regner avec lui tous les beaux Arts, ne manqua point de les employer à l'embelliſſement de Fontainebleau. Auſſi tout ce qu'il y a de remarquable, après ce que je viens de loüer, eſt-il le fruit de ſa magnificence & de ſon goût. Il a fait les Jardins, tels qu'on les voit aujourd'hui. Il a réparé & allongé le Canal d'Henri IV. Il a embelli les appartemens, en conſervant tout ce qu'on a pû de l'antique; & ſans donner aux édifices une régularité qu'ils ne peuvent plus recevoir, il y a répandu tant d'ornemens, qu'ils peuvent paſſer tous enſemble pour une des plus belles Maiſons de l'Europe. Une choſe fort remarquable, c'eſt qu'avant l'inſtitution de l'Académie Royale de Peinture, les jeunes Peintres alloient étudier à Fontainebleau comme ils vont préſentement à Rome, &c. Ancienne Ecole des Peintres François.

Je remets la ſuite de ces Remarques à une autre Feüille, pour faire place dans celle-ci à la Piece ſuivante, qui, ſoit à titre de vérité ou d'allégorie, a fait beaucoup de bruit à Londres.

Lettre d'un Membre du Parlement pour l'Ecosse au Chevalier Rothwith.

SI vous êtes encore, Monsieur, dans le goût que je vous ai connu pour les Curiositez de la Nature, vous lirez avec plaisir la Relation que je vous envoye, & peut-être la trouverez-vous digne d'être communiquée au Public.

Vendredi.... d'Octobre, un Vaisseau Anglois de Bristol, qui faisoit voile en Norvegue, étant à la hauteur de nos Côtes, le hazard fit jetter les yeux au Capitaine sur l'Aiguille aimantée, quoiqu'il n'en eût aucun secours à tirer dans un lieu qu'il connoissoit parfaitement. Il s'apperçut qu'elle tournoit d'une maniere sensible, & ce mouvement continua jusqu'au Nord-Est où elle parut se fixer. Mais son repos dura peu. Le Vaisseau étant proche du Cap de Lanstone, elle recommença à s'agiter en tournant peu à peu vers l'Est, & tout de suite vers le Midi à mesure que le Vaisseau doubloit le Cap. Elle fit ainsi en moins de deux heures le tour de la moitié du Cercle, jusqu'à ce que la cause de son mouvement ayant cessé, elle reprit sa direction naturelle vers le Pole.

Le Capitaine, nommé *Bold*, homme curieux & expérimenté, ne put se résoudre à s'éloigner sans avoir examiné avec plus de soin un si étrange phénomene. Il ne balança point à retourner sur sa route, & doublant le Cap du Nord au Midi, il vit de nouveau l'Aiguille s'agiter, avec cette différence que son mouvement fut tout opposé à celui qu'il avoit remarqué en venant du Midi au Nord. Il employa ainsi un jour entier à s'assûrer du fait par des expériences redoublées; & s'imaginant que la cause de ce prodige ne pouvoit être que dans le Cap, il prit le parti de moüiller à la premiere Rade pour chercher les moyens de s'éclaircir. Les Habitans d'un Village qui est sur la Côte n'étoient pas propres à lui donner les lumieres qu'il cherchoit. Il apprit que j'ai ma Terre dans le voisinage. Il s'y fit amener, & il me causa beaucoup d'étonnement par le récit d'une merveille ignorée de mes Ancêtres & de moi, quoiqu'il y ait environ trois siecles que ma Famille a son établissement dans ce canton de l'Ecosse.

Dès le jour suivant je pris le chemin du Cap, avec lui & quelques amis qui

ſe trouvoient chez moi. Il avoit apporté ſon Aiguille, qui demeuroit conſtamment tournée vers le Cap, & dont les trémouſſemens augmentoient à meſure que nous avancions. Le chemin que nous avions à faire ne ſurpaſſoit pas deux lieuës, mais la roideur de la montagne nous obligeant de marcher avec beaucoup de lenteur, nous eûmes le tems de voir le phénomene varier de mille manieres. Tantôt l'Aiguille étoit tranquille dans ſa direction vers le ſommet du Cap, comme ſi elle eût été fixée par une force ſecrette ; & ſi nous la faiſions tourner d'un autre côté avec la main, elle reprenoit auſſitôt la même ſituation. Tantôt les trémouſſemens recommençoient avec tant de violence, qu'ils ſe faiſoient ſentir dans le tems même que je la ſerrois entre mes doigts. Enfin, nous arrivâmes au ſommet de la montagne, qui ſe termine preſque en pointe. Nouveau ſujet d'étonnement : l'Aiguille, qui, depuis que nous étions en marche avoit toujours été tournée vers le Sud Oüeſt, où le Cap eſt ſitué par rapport à ma maiſon, ſe tourna d'elle même vers le Nord. Elle demeura immobile dans cette ſituation

auſſi longtems que nous demeurâmes dans le même lieu. Mais nous en étant un peu éloignez pour continuer nos expériences, elle recommença à s'agiter avec tous ſes premiers mouvemens. Cette obſervation que nous renouvellâmes pluſieurs fois, me fit juger qu'à quelque cauſe qu'il fallût rapporter tant de faits extraordinaires, ſa principale force étoit au milieu de la montagne, & que le repos de l'Aiguille venoit de ce qu'elle étoit en quelque ſorte au centre où elle avoit tendu par tant d'efforts. Cependant comme nous n'en étions pas plus avancez pour nous éclaircir, je fis creuſer la terre, dans l'eſpérance de tirer quelques lumieres de la nature du terrain. La premiere couche, qui n'avoit pas plus d'un pied d'épaiſſeur, étoit d'une terre ſéche & légere, mêlée ſeulement de quelques veines plus graſſes, où toute l'humidité du lieu paroiſſoit ſe réünir. Il s'y trouvoit quelques cailloux, qui n'avoient aucune liaiſon avec les parties qui les environnoient, quoique leur fraîcheur parût marquer qu'ils en avoient tiré leur nourriture. J'en pris quelques-uns entre mes mains, & je les approchai de l'Aiguille, ſans remar-

quer qu'ils y causassent le moindre changement. Mes Ouvriers s'efforçoient pendant ce tems-là de pénétrer plus loin; mais ils ne trouverent plus que l'épaisseur du roc, qui fût à l'épreuve de tous leurs coups redoublez. Tandis qu'ils étoient à chercher de tous côtez quelqu'ouverture, je crus appercevoir un affreux Serpent qui se glissoit sur l'herbe avec une rapidité extrême, & qui s'éloigna de mes yeux en un moment. Je jettai un cri, qui fit tourner la tête à mes Compagnons, vers l'endroit où mes regards étoient attachez: ils n'apperçurent rien. Cependant la vûë du Serpent m'ayant trop frappé pour la regarder comme une illusion, j'allai promptement au lieu d'où j'étois persuadé qu'il étoit parti, & je découvris à fleur de terre un trou de cinq ou six pouces de diametre, qui devoit être l'entrée de sa retraite. Je conclus que le Roc n'étoit pas aussi solide qu'il nous l'avoit paru, & que le bruit de nos Ouvriers avoit chassé ce terrible animal de quelque caverne, où le trou aboutissoit. Je fis creuser la terre à l'entour. On n'y trouva pas plus de profondeur qu'aux autres ouvertures, mais à mesure que

le roc se découvroit, nous distinguâmes un grand quarré de pierre, qui paroissoit y avoir été enchassé par l'art, & que je ne puis mieux comparer pour la forme qu'au marbre dont nous couvrons nos Tombeaux. La crainte de quelque nouveau Serpent, qui pouvoit sortir du trou, ne nous empêcha pas de le lever, avec un long travail & & beaucoup d'efforts. Croirez-vous ici mon récit sincere ? La pierre ne fut pas plutôt levée, que l'espace vuide qu'elle couvroit fut rempli. Ce prodige (car quel autre nom pourrois-je lui donner !) s'exécuta si promptement, que nous ne pûmes juger de la profondeur du puits qui se fermoit à nos yeux d'une maniere si merveilleuse. Mais ce qui vous surprendra bien davantage, c'est que l'aiguille aimantée, que j'avois posée sur l'herbe pendant que j'aidois à lever la pierre, ne se retrouva plus lorsque nous vînmes à la chercher. Je ne doutai point que la même vertu qui l'avoit fait tendre avec tant d'efforts vers la montagne, ne l'eût attirée dans le puits avec une rapidité imperceptible. Raisonnant aussi sur la maniere dont ce trou s'étoit fermé, je m'imaginai de même avec assez de vraisem-

blance, que c'étoit un effet de la force magnetique qui eſt répandue ſans doute dans toutes les parties de la montagne, & qui les fait tendre vers leur centre commun, pour s'y unir toutes enſemble. Au reſte, je ſoumets cette explication à vos lumieres, & à celles de toutes les perſonnes éclairées, auſquelles vous jugerez à propos de la communiquer.

Pour moi, ſans entrer dans la diſcuſſion de cette Piece, & ſans parler même des divers ſens dans leſquels elle a été expliquée à Londres, je me contente d'avoir rapporté un exemple du goût des Anglois pour l'allégorie.

LE POUR ET CONTRE.

NOMBRE CV.

LETTRE A L'AUTEUR de cette Feüille.

A Dijon ce 6. Janvier 1736.

» JE prends la liberté, Monsieur, de vous adreſſer » quelques remarques, que » j'ai faites en liſant vos ſix » premiers Tomes du *Pour & Contre*, » parce que je me flatte que vous ne » me refuſerez pas la faveur que vous » avez accordée à pluſieurs autres, » d'inférer ma Lettre dans une de vos » Feüilles le plutôt qu'il ſera poſſible. » Pag. 310. & ſuiv. du Tome pre-

» mier, vous faites mention, Monſieur ;
» d'un Chanoine de Guarda en Portu-
» gal, ſaiſi à l'âge de cent quatorze ans,
» d'une fiévre violente, qui l'emporta
» en peu de jours. Sa mort ne fut cau-
» ſée que par les efforts que fit en lui
» la nature pour le favoriſer d'une jeu-
» neſſe nouvelle, qui ne dura qu'en-
» viron trois ſemaines. En ſuppoſant
» la vérité du fait, je doute fort que
» l'Hiſtoire en ait jamais publié un
» pareil, du moins avec des preuves
» inconteſtables. Si cet homme avoit
» un principe de vie aſſez actif pour ſe
» ranimer de lui-même à l'âge de cent
» quatorze ans, c'eſt un prodige de la
» nature, mais un exemple unique, &
» qui ne peut être d'aucune utilité
» pour conſerver & prolonger la vie
» des hommes. On pourroit néan-
» moins tirer quelques inductions pour
» la pratique de la Médecine, du ré-
» gime de vie de ce Chanoine, de ſon
» tempéramment, de ſon humeur, de
» ſes inclinations, exercices, occupa-
» tions, du tempéramment & de la
» durée de la vie de ſon pere & de ſa
» mere. Il me ſemble que les remedes
» employez juſqu'à préſent auroient
» plutôt affoibli & troublé en lui la

» nature qu'ils ne l'auroient aidée dans
» ſes opérations. Le ſecond Tome du
» Mercure de France du mois de Dé-
» cembre 1732. annonce la mort de
» M. Léland, Gentilhomme An-
» glois mort à Lignasken, âgé de cent
» quarante ans, ſans avoir jamais reſ-
» ſenti la plus légere indiſpoſition.
» On pourroit tirer peut-être des con-
» ſéquences utiles de pluſieurs cir-
» conſtances bien vérifiées de la ma-
» niere de vivre de ce Gentilhomme,
» dont l'âge très-avancé eſt moins in-
» croyable que la jeuneſſe renouvellée
» du Chanoine de Guarda. Je ne ſçais
» ſi après ce dernier évenement il y en
» auroit un plus extraordinaire que
» celui qui eſt rapporté dans l'Hiſtoi-
» re du Roi de Maroc nommé *Muley*
» *Iſmaël*, publiée par un Pere de la
» Rédemption des Captifs, qui aſſûre
» qu'à l'âge d'environ quatre-vingt ans
» ce Roi faiſoit les exercices d'un
» homme de trente, des plus robuſtes
» & des plus agiles. Ce qu'il y a de
» ſingulier, c'eſt qu'en trois mois de
» tems il lui naiſſoit à cet âge quaran-
» te enfans mâles, ſans compter les
» filles, qu'on étouffoit auſſi-tôt après
» leur naiſſance. Comment concilier

» cela avec ce qui eſt rapporté de ce
» Prince dans l'Hiſtoire de l'Empire
» des Chérifs ? Suivant les Extraits
» que j'en ai lûs l'Eté dernier dans les
» Journaux des Sçavans, il étoit
» l'homme le plus ſobre de ſon Royau-
» me. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit un
» Monſtre des plus cruels, qui trai-
» toit les hommes en bêtes, & les
» bêtes en hommes.

» A la page 268. & ſuiv. du Tome
» 5e. vous parlez des Gouttes & des
» Pilules d'un Opérateur Anglois
» nommé *Ward*, dont la réputation
» a excité la jalouſie & la haine des
» Médecins de Londres. Je ſuis bien
» plus ſurpris, Monſieur, que les Cu-
» res merveilleuſes du Sieur de Mar-
» connay, Docteur Médecin de la
» Faculté de Montpellier, n'ayent pas
» été annoncées dans tous les Jour-
» naux, & que ſes ſuccès n'ayent point
» cauſé d'émotion & d'étonnement
» dans l'eſprit des Médecins de la
» ſçavante Faculté de Paris. J'ai reçû
» au mois d'Août dernier ſon Traité
» des nouvelles découvertes en Mé-
» decine. Ce qu'il contient de plus
» clair & de plus poſitif, c'eſt le Mé-
» moire qu'il y a inſéré des Cures ex-

» traordinaires, qu'il a faites en dernier
» lieu à Paris depuis le premier Jan-
» vier 1730. On ne peut procéder
» plus sincerement en quelque genre
» de miracles que ce soit, que d'indi-
» quer, comme a fait ce Docteur, les
» noms, la demeure, les qualitez des
» personnes de tout âge & de toutes
» conditions, qu'il a guéries par ses
» Elixirs & ses Panacées. Je n'ai fait
» aucune information à ce sujet. Ce-
» pendant cela mérite attention. Le
» monde est rempli de Médecins & de
» remedes pires que les maladies. Le
» plus grand nombre des hommes n'en
» vivent pas plus long-tems, quelque
» régime qu'ils observent d'ailleurs,
» & souvent ceux qui n'en ont ja-
» mais usé meurent plus tard. Des
» remedes capables de ranimer la na-
» ture aussi promptement à peu près
» que les poisons la détruisent, ont
» été à désirer jusqu'à présent. Le
» Sieur de Marconnay n'a pas mal
» employé son tems, s'il est parvenu
» par ses travaux & par son art à en
» composer de pareils. Ce seroit une
» vraye Pierre Philosophale pour lui
» & pour bien d'autres. Il cite son
» âge de plus de quatre-vingt ans, sans

» infirmitez. comme une des preuves
» de la bonté de ſes remedes. Ce n'eſt
» pas là ſans doute la plus forte.

» Page 226. & ſuiv. du Tome 4.
» vous faites mention, Monſieur, de
» la mauvaiſe foi des Philoſophes An-
» glois, qui regardent la Religion na-
» turelle & révélée du même œil, en
» rapportant toutes leurs vûës à l'éta-
» bliſſement de leur Idole, qui n'eſt
» que le Materialiſme. Leur Idole,
» quelle qu'elle ſoit, ne ſera jamais
» détruite par le ſyſtême de Wood-
» ward, annoncé à la page 223. de
» votre Tome 5. puiſque l'orgueil de
» ces Inſenſez, qu'on ne rencontre que
» trop en tout Pays, n'a pû être dom-
» pté par un enchaînement de faits &
» de preuves, depuis l'origine du
» monde, dont l'éternité eſt incom-
» préhenſible. Quand le Globe que
» nous habitons n'auroit ſubſiſté que
» depuis cent ans, ſeroit-il poſſible
» qu'on n'eût pas découvert des Mo-
» numens plus anciens que ceux qu'on
» découvre tous les jours? J'abandon-
» ne toutes les autres conſéquences
» qu'on peut tirer de cette propoſition.
» Il n'y a rien de ſi abſurde & de ſi
» extravagant qui n'ait été avancé ou

» crû par les prétendus Esprits-forts
» de tous les siécles. L'Auteur des
» *Pensées Critiques sur les Mathémati-*
» *ques*, m'apprend qu'il y a en Angle-
» gleterre une Secte de Philosophes
» tout opposez aux premiers, puisque
» c'est celle des Immaterialistes. Si la
» substance qui pense en nous, & qui
» n'est point différente de nous-mêmes,
» ne connoît ni sa nature ni son ori-
» gine sans le secours de la révélation;
» est-il croïable qu'elle connoisse mieux
» par ses propres lumieres la nature de
» l'étenduë ! Pour moi, je ne suis pas
» plus persuadé de la divisibilité de la
» matiere à l'infini, que des Atomes
» de Gassendi. Les Géometres sont
» aussi sujets & aussi exposez que les
» Métaphysiciens à se former des chi-
» meres. Presque tous les hommes les
» imitent à l'égard de ce qui est le
» plus important. Combien n'en re-
» marque-t-on pas qui se jouënt de la
» Religion, qui la font servir à leur
» ambition, à leur cupidité, à leur
» politique, qui la sacrifient à toutes,
» ou à quelques-unes de leurs pas-
» sions !

» Page 287. & suiv. du Tome 2. je
» trouve, Monsieur, des observations

» critiques sur le *Traité de la Fortune*,
» composé par l'Auteur des *vingt Ré-*
» *flexions sur différens sujets* de Phyſi-
» que, de Guerre, de Morale, de Cri-
» tique, &c. Rien n'a paru ſur cette
» matiere depuis Janvier 1733. Ces
» Réflexions m'ont fait naître de l'Au-
» teur l'idée la plus favorable. Il peut
» paſſer à mon avis pour un Ecrivain
» du premier ordre, un génie juſte,
» pénétrant, univerſel; ce qui me
» donne lieu de croire que les petits
» défauts qui ſe trouvent dans ſon
» Traité de la Fortune ont été prémé-
» ditez. Le Traité de la Nature, qu'il
» a promis & annoncé dans ſes Réfle-
» xions, ſes nouvelles découvertes ſur
» la nature de l'ame, des Machines
» inventées pour l'utilité du genre hu-
» main, & tant d'autres connoiſſances
» acquiſes par une application pro-
» fonde & conſtante; tout cela mé-
» rite bien qu'il ſoit fortement en-
» couragé à procurer au Public de ſi
» grands avantages, & une gloire éter-
» nelle à la France. Je n'ai point en-
» core appris qu'aucun Géometre ait
» oſé le contredire, ſur ce qu'il avance
» dans ſa treiziéme Réflexion, que la
» matiere n'eſt pas diviſible à l'infini.

» Je ſuis, Monſieur, votre très-hum-
» ble Serviteur, &c.

L'Anonyme de qui j'ai reçû cette Lettre, ſera content de ma promptitude à la publier, & je me flatte que cette complaiſance va me faire un Ami à Dijon. Elle m'en fera deux auſſi de M. de Marconnay, & de l'Auteur des vingt Réflexions, qui prendront ſans doute pour un ſuffrage le ſilence que je garde ſur leur éloge. Je ne refuſerai jamais de placer ainſi dans ma Feüille les Lettres qui me ſeront adreſſées, lorſqu'il s'y trouvera, comme dans celle-ci, quelque choſe d'aſſez ſenſé pour me faire eſpérer qu'elles ne déplairont point au Public. Il m'en vient un grand nombre, que je ne publierois pas avec la même eſpérance, & que cette raiſon me fera ſupprimer, auſſi long-tems du moins que je croirai trouver quelque choſe de plus propre à plaire dans mes propres idées, où dans celles de mes anciens Correſpondans. C'eſt une méthode que je dois ſuivre ſans crainte, puiſqu'elle m'a toujours réüſſi. Renouvellons-en l'eſſai. Réflexions.

Depuis près d'un ſiécle que les Anglois ont achevé de conquerir l'Irlande,

TAYLOR INST. OXFORD

Avanture récente.

il paroîtra incroyable qu'il y reſte encore des traces profondes d'Idolâtrie, & que le zéle des Vainqueurs qui s'eſt étendu juſqu'au nouveau Monde, manque, ſi j'oſe parler ainſi, d'ardeur à leur porte. N'eſt-ce pas fort mal entendre le précepte de la charité du prochain, qui ſemble demander les premiers ſoins pour les plus proches, ou qui ne permet pas du moins qu'ils ſoient abſolument négligez ? Ceux qui douteroient que le Chriſtianiſme ſoit encore inconnu ou rejetté dans pluſieurs cantons de l'Irlande, peuvent chercher des éclairciſſemens dans la nouvelle Hiſtoire de cette Iſle, qui fut publiée à Londres il y a deux ans; je n'avois beſoin de cette obſervation que pour faire entendre une avanture récente que j'ai à raconter.

La beauté eſt ſi commune parmi les femmes d'Irlande, que pour s'attirer une admiration extraordinaire, il faut qu'elle reſſemble aux plus brillantes deſcriptions de nos Romans. Les Naturaliſtes attribuënt cette faveur de la Nature à la temperature de l'air, qui défend l'Iſle dans toutes les ſaiſons de l'excès de la chaleur & du froid. Par des raiſons moins faciles à expliquer,

il arrive auſſi fort ſouvent que la campagne produit des beautez plus accomplies que les Villes ; & l'innocence des ſentimens étant d'ailleurs dans toutes ſortes de Pays le partage des lieux champêtres, on peut regarder une belle Payſane d'Irlande comme ce qu'il y a au monde de plus ſéduiſant par les charmes naturels de l'eſprit & du corps. Il leur manque à la vérité de la politeſſe : mais ſi c'eſt une qualité que la nature ne donne point, elle met dans les femmes de tous les Pays une ſi heureuſe diſpoſition à l'acquerir, que l'art & l'uſage en font l'affaire à peu de frais. Tout dépend des motifs & de l'occaſion.

Qu'on ſe figure donc à préſent une jeune Irlandoiſe plus charmante que celles dont je donne l'idée ; née à la campagne, où depuis longtems on n'avoit rien vû de ſi beau qu'elle, idolâtre, quoique plus adorable elle-même que toutes ſes Idoles, & zélée juſqu'à l'excès pour les anciennes ſuperſtitions de ſa famille. Elle vivoit tranquillement dans un Village qui étoit tombé en partage depuis trois ou quatre ans au jeune Lord..... par la mort de feuë Madame la Ducheſſe de Tircon-

nel. Ce Seigneur aimoit passionnément les femmes. Il ne s'étoit pas plutôt vû maître d'un canton d'Irlande assez étendu, que suivant l'exemple de ses pareils, il y avoit fait chercher de quoi varier ses plaisirs. On lui avoit amené plusieurs jeunes victimes, qui ne s'étoient pas fait presser long-tems pour consentir au sacrifice de leur honneur; mais ceux qu'il avoit chargé de cette misérable commission solliciterent vainement *Anna Kitill*; c'est le nom de mon Héroïne. Le portrait qu'ils faisoient d'elle l'ayant enflammé jusqu'à le conduire en Irlande, pour tenter lui-même cette conquête, il l'avoit trouvée aussi belle qu'on la représentoit, mais plus inflexible qu'il ne se l'étoit figuré. Ses offres & ses caresses n'avoient pas fait plus d'impression sur elle que son rang, quoiqu'un Seigneur Anglois trouve rarement de la résistance en Irlande avec de si fortes armes.

Sa passion, qui n'étoit dans son origine qu'un effet de libertinage, devint si sérieuse & si violente, qu'il résolut de se satisfaire à toutes sortes de prix. C'étoit un ancien usage en Irlande que pendant l'Assemblée du Parlement qui

ſe tient à Dublin, les femmes, dans les Villes de Province, & même dans les Campagnes, formoient à l'imitation des hommes une Aſſemblée de leur ſexe, à laquelle elles donnoient auſſi le nom de Parlement. Les Hiſtoires du Pays rapportent mille circonſtances agréables de cette inſtitution, qui ſous prétexte de donner moyen aux femmes de réformer de concert les abus qui ſe gliſſoient dans les uſages de leur ſexe, produiſoit autrefois des fruits beaucoup plus importans pour la ſociété, en ſervant à l'union des familles dans chaque partie de l'Etat, & par conſéquent à la tranquillité publique. Aujourd'hui que les intérêts de Religion & de Politique ont diviſé juſqu'aux moindres Hameaux, en Cabales & en Factions, toutes ces heureuſes coutumes ont diſparu avec le bonheur de ceux qui les obſervoient. Cependant l'ombre s'en conſerve encore au milieu même de la diviſion, par le ſoin que les femmes de chaque Parti ont toujours eu de ſe tenir unies entr'elles, & de s'aſſembler aux termes ordinaires. Mais comme elles fuyent avec déteſtation celles qui ſont d'un Parti oppoſé, il

Ancien uſage d'Irlande.

arrive ainſi que ce qui ſervoit de fondement à l'union, ne peut ſervir déſormais qu'à perpétuer plus ſûrement la haine & la diſcorde.

Cette longue Remarque n'eſt pas inutile à mon récit : Mylord.... fut informé que les Idolâtres de ſon Domaine étoient en grand nombre, & que leurs femmes, comme celles des autres Sectaires, tenoient dans certains tems des Aſſemblées, qu'un nouvel uſage avoit introduites ſous l'ancien nom de Parlement. Il tira aſſez de lumieres de quelques femmes qu'il gagna par ſes libéralitez, pour ſçavoir qu'au lieu de penſer à la réformation des uſages, elles ne s'occupoient enſemble que des pratiques ſuperſtitieuſes de leur Religion. L'Idole du Canton étoit une Statuë informe, & d'une taille giganteſque, qu'elles adoroient avec diverſes cérémonies. Il forma là-deſſus un deſſein, qui ne lui réüſſit que trop heureuſement. A l'aide de quelques Ouvriers habiles, & des femmes qu'il avoit gagnées, il fit creuſer & diſpoſer tellement la Statuë, que par le moyen de quelques reſſorts, elle pouvoit s'ouvrir, & contenir une perſonne ou deux dans ſon ſein. Tout le reſte fut prépa-

ré avec le même artifice pour l'exécution de ſes vûës, qui conſiſtoient à ſe renfermer lui-même dans le ſein de la Statuë, à l'ouvrir lorſqu'Anna Kitill s'approcheroit à ſon tour pour rendre ſes adorations, à ſe ſaiſir d'elle, avec quelques marques de puiſſance, qui fuſſent capables d'inſpirer aux autres de l'admiration & du reſpect, & de lui faire croire à elle-même qu'elle s'étoit renduë agréable à ſa Divinité juſqu'à lui inſpirer de l'amour. Cette entrepriſe & la facilité avec laquelle elle fut exécutée, ne paroîtront incroyables qu'à ceux qui ignorent la force de la ſuperſtition, ſurtout parmi des femmes ſimples & crédules, telles que les Payſanes d'Irlande.

Je ne trouve point d'autres circonſtances dans la Piece que je traduis; mais après que l'Amant eut tiré tout le fruit qu'il s'étoit promis de ſon artifice, il ſe flatta mal-à-propos de poſſéder tranquillement ce qu'il avoit obtenu. La jeune fille, perſuadée qu'elle étoit aimée de ſon Idole, n'avoit pas trop diſputé des faveurs qu'elle croyoit dûës à une Divinité. Elle ſe laiſſa conduire avec la même complaiſance au Château du Seigneur Anglois, & les

précautions qu'il avoit prises pour sortir secrétement avec elle de la Statuë, & pour lui déguiser les chemins & les lieux, l'empêcherent peut-être pendant quelques heures de s'appercevoir qu'on la trahissoit. On eut soin d'aider à l'erreur, en la traitant avec une magnificence propre à l'éblouïr. Cependant, si elle étoit simple, elle n'étoit pas stupide; elle reconnut à diverses marques qu'elle n'étoit point dans la demeure des Dieux, & sa défiance ne faisant qu'augmenter après cette premiere réflexion, elle refusa le soir de se mettre au lit, où on l'assuroit que le Dieu son Amant devoit la rejoindre. Comme il avoit eu soin jusqu'alors de lui cacher son visage, il crut qu'il étoit tems de se démasquer, & qu'après ce qu'elle lui avoit accordé dans la Statuë, elle passeroit sur le reste, lorsqu'elle verroit son malheur sans remede. Cette espérance lui coûta cher. Il se démasqua; mais à peine l'eut-elle remis, que soit vertu, soit honte d'avoir été trompée, elle se jetta sur lui avec le dernier transport, & elle lui fit sentir en mille endroits le tranchant de ses ongles. Son emportement ne diminua point par les efforts qu'on fit pour l'arrêter. Se

voyant retenuë par pluſieurs perſonnes, & perdant l'eſpoir de ſe venger de celui qui l'avoit outragée, elle tourna ſa fureur contre elle-même. Elle s'efforça ſucceſſivement de s'étrangler, de ſe caſſer la tête contre le mur, de s'étouffer en retenant ſon haleine, enfin, elle ſe porta à tant d'excès, que Mylord.... effrayé de ce ſpectacle, & peut-être du ſort de Mylord (*a*) Caſtelhaven, prit le parti de quitter ſur le champ l'Irlande, pour retourner promptement à Londres. Il laiſſa ordre à ſes gens de reparer le déſordre à quelque prix que ce fût, & ils ſont venus à bout d'étouffer les plaintes à force de libéralitez & de penſions.

Réflexions

Quoique je m'arrête volontiers à tout ce qui peut imprimer un caractere de honte au vice, ou faire honneur à la vertu, je n'aurois pas donné tant d'étenduë à une Relation, qui a l'air un peu fabuleux, ſi ce qui a fait la matiere d'un beau Poëme à Dublin ne m'avoit paru digne de compoſer un long Article du *Pour & Contre*. Il eſt vrai que le Poëte qui a célébré cette

Poëme Irlandois.

(*a*) Seigneur Irlandois, qui eut la tête coupée à Dublin, pour avoir outragé indignement une femme de qualité.

avanture en Vers, a orné ſon Ouvrage de pluſieurs Epiſodes extrêmement intéreſſantes, qui ſervent à faire connoître juſqu'où le déreglement des mœurs eſt pouſſé en Angleterre & en Irlande; mais cette ſorte d'ornement m'eſt interdite par la loi que je me ſuis impoſée, d'éviter abſolument la médiſance & la ſatyre. Combien pourrois-je nommer d'articles où j'ai fait ce ſacrifice à la charité & à la bienſéance? Un Lecteur intelligent aura compris ſans peine que l'allégorie qu'on a lûë dans ma derniere Feüille, n'eſt pas un exemple indifférent de ce genre d'écrire, & qu'en la traduiſant ſous ce prétexte, non-ſeulement la diſcrétion m'a empêché d'en expliquer le ſens, mais qu'elle m'a porté même à retrancher dans ma Traduction ce qui pouvoit y faire trouver moins d'obſcurité. Malgré les ténebres que j'ai affecté d'y laiſſer, elle ne ſera pas une énigme trop difficile pour ceux qui ont une certaine connoiſſance des affaires politiques de nos voiſins, & je me flatte en même tems que dans l'état où je l'ai publiée, ceux mêmes qu'elle regarde ne la prendront jamais pour une offenſe. En un mot, c'eſt un ſerpent dont j'ai coupé la

Allégorie de la Feüille précédente.

queuë, & qui peut paſſer pour tout autre choſe après cette mutilation. Pour les uns, c'eſt une raillerie innocente ; c'eſt pour les autres une leçon de politique aſſez inſtructive ; & pour ceux qui faute de certaines lumieres ne peuvent la prendre dans l'un ou l'autre de ces deux ſens, c'eſt, comme j'ai dit, un ſimple exemple du goût des Anglois pour l'allégorie.

Je me trouverois bien éloigné de mes vûës, ſi j'avois le malheur de bleſſer en cherchant à plaire. Non, la vérité même, qui eſt quelquefois ſi auſtere & ſi dure, prendra toûjours un air doux & civil dans le Pour & Contre. Si je parle par exemple des *Egaremens de l'eſprit & du cœur*, ce ſera pour ſouhaiter que le jeune Auteur de cet Ouvrage réüſſiſſe plus heureuſement dans la ſeconde Partie ; & ſi certain intérêt m'oblige de cenſurer ſa réflexion ſur les *Souterrains*, je prierai en même tems le Génie qui préſide à la fortune des Livres, d'accorder autant de ſuccès à tous les ſiens, qu'on en a vû obtenir à quelques-uns de ceux où les ſouterrains ſont employez. Malheureuſement mes vœux ne ſont pas toujours exaucez ; car ne me ſouviens-je pas d'avoir ſouhaité à

Egaremens de l'eſprit & du cœur.

Tanzai (a) des *Freres* qui lui reſſemblaſſent ? J'entendois pour le ſtile.

Si je parle d'Abenſaïd, la vérité n'aura pas beſoin d'être adoucie. C'eſt un Rôle facile & agréable, que de porter ſon jugement ſur un Ouvrage déja apprécié par l'eſtime conſtante du Public. Que ce pauvre Emir néanmoins, à qui je voulois tant de bien, le plus honnête homme de la Piece, & par conſéquent le plus digne de vivre, vienne expirer à mes yeux, lorſqu'il devroit pour prix de ſes peines & de ſes ſoins, voir long-tems ſon Eleve plus ſage & ſes Enfans plus heureux, c'eſt le priver (b) bien cruellement des plus précieuſes *bénédictions* de la Juſtice & de la Vertu. Peut-être a-t-il oublié ſon devoir pendant quelques momens ; mais par quel motif ? Et d'ailleurs ſi toutes les fautes méritent que l'Auteur en faſſe un exemple, je ne vois point un ſeul de tous les Perſonnages qui doive être à couvert du châtiment. Abenſaïd par exemple, en eſt quitte pour un repentir : n'eſt-ce pas lui néanmoins qui

Remarques ſur la Tragédie d'*Abenſaïd.*

(a) Voyez ci-deſſus N 70. Tome IV.

(b) *Le Ciel n'a pas permis que pour combler ſa gloire,*
Lui-même il pût joüir des fruits de ſa victoire.
Scene pénult.

a causé tout le désordre ? Et du caractere dont je le connois, je ne compte pas trop sur la sincérité de ses remords. Mais enfin, l'Histoire s'arrête au cinquiéme Acte, & nous ne sçavons pas ce qui se passe ensuite derriere le rideau. Toujours est-il certain qu'il y a plus à parier à l'avenir pour la vertu de l'Emir que pour la sienne.

J'avouë que c'est le seul défaut qui m'ait paru considérable dans la Tragédie de M. *l'Abbé le Blanc*. Ajoûtez qu'un incident de cette nature change entierement l'intérêt, qui ne regarde plus alors aucune des circonstances sur lesquelles il a roulé pendant les cinq premiers Actes. C'est une situation de *commande*, qui fait prendre le change au cœur, & qui lui fait oublier tout d'un coup ce qu'il a senti jusqu'alors pour une autre cause.

D'autre part, un petit nombre de Vers foibles, qui se trouvent quelquefois mêlez dans les plus belles Scenes, ne sçauroient empêcher que soit pour l'expression & les sentimens, soit pour la beauté & la conduite du sujet, les caracteres, les situations, &c. cette Piece ne soit une des meilleures qui ayent paru depuis long-tems sur le Théâtre

François. Les Etrangers en ont jugé comme nous, & j'apprends déja de Londres, qu'on s'occupe à la traduire, avec l'espérance de la faire représenter avant la fin de la saison. M. l'Abbé le Blanc n'a pas laissé d'essuyer mille contradictions de la part des Comédiens, avant que de parvenir à leur faire accepter sa Piece. Mais c'est un Tribunal où l'infaillibilité ne réside point. A quel titre en effet y résideroit-elle ? On a remarqué que (*a*) les quatre ou cinq dernieres Pieces que le Public a distinguées par ses applaudissemens & ses éloges, ont été celles dont ces Connoisseurs avoient auguré le plus mal, & qui s'accordoient le moins sans doute avec leur goût & leurs lumieres.

Directeurs établis à Londres pour la Comédie.

Il arrivoit de même à Londre que l'ignorance des Comédiens exposoit souvent les meilleurs Auteurs à des rebuts fort injurieux ; mais lorsqu'on s'est apperçû de ce désordre, le remede ne s'est pas fait attendre long-tems. On a établi pour chaque Théâtre des Directeurs éclairez, qui jugent de la valeur des Pieces & qui reglent l'ordre des représentations. Les Comé-

(*a*) La Pupille, Didon, le Préjugé à la Mode, Abensaïd.

diens réduits par cette police au simple méchaniſme de la déclamation, ne paſſent que pour des inſtrumens, qu'on employe ſuivant leur capacité reſpective, à la gloire des Auteurs, & au divertiſſement du Public. C'eſt, m'écrie-t-on, *l'Honnête Homme d'Yorckſhire*, Piece nouvelle, qui a donné occaſion à cet établiſſement. Elle a fait naître en même tems une fort belle Epître en Vers, ſous le nom de *Stage Tyrants*, (les Tyrans du Théâtre,) qui contient le récit des perſécutions que l'Auteur avoit eſſuïé à *Bowrylane d'Yorckſhire*. La Piece avoit été rejettée. C'eſt preſque l'Hiſtoire de M. l'Abbé le Blanc, & cette reſſemblance me paroît aſſez remarquable, pour me faire penſer à la traduire dans une autre Feüille. On ne lira pas moins volontiers quelques Scenes de l'*Honnête Homme d'Yorckſhire*. Le deſſein de cette Piece, comme on peut le reconnoître au Titre, eſt de faire valoir la vertu par ſes propres caracteres, au lieu qu'on ne le fait ordinairement que par ceux du vice oppoſé.

A quelle occaſion ?

L'Hiſtoire des Puritains & de tous les Proteſtans Non Conformiſtes, depuis le commencement de la Guerre

Civile de 1642. jusqu'à la mort de Charles I. paroît depuis quelques semaines *chez Straham*. On l'attribuë à M. Daniel Néal. Elle contient, avec leurs principes, & les efforts qu'ils ont faits pour les étendre, la vie & les caracteres de leurs plus grands Hommes & de leurs plus habiles Théologiens. On en parle comme d'une partie fort curieuse de l'Histoire Ecclésiastique d'Angleterre. 8°. 3. *vol*

Fin du septiéme Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre: *Le septiéme Volume du Pour & Contre.* A Paris le 24. Janvier 1736.

Signé, SOUCHAY.

De l'Imprimerie de J. B. LAMESLE, ruë de la vieille Bouclerie, à la Minerve. 1736.

5465701